



Edgar Wallace

LES TERRIBLES

Titre original : The Terrible People
Traduit par M. C.

1931 (éd. orig. : 1926)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

I	5
II	9
III	15
IV	19
V	20
VI	24
VII	29
VIII	35
IX	40
X	47
XI	51
XII	54
XIII	57
XIV	62
XV	70
XVI	74
XVII	84
XVIII	88
XIX	93
XX	99

XXI	102
XXII.....	105
XXIII	108
XXIV.....	111
XXV	115
XXVI.....	118
XXVII	122
XXVIII.....	129
XXIX	134
XXX	141
XXXI	145
XXXII	147
XXXIII.....	155
XXXIV	160
XXXV	164
XXXVI.....	170
XXXVII.....	177
XXXVIII	182
XXXIX.....	186
XL.....	192
XLI.....	197
XLII	202

Ce livre numérique : 208

I

Comme Harry sortait enfin de la prison de Dartmoor qui l'avait hébergé pendant près de sept ans, il dut faire viser ses papiers de levée d'écrou à la station de police de Burton. Alors qu'il échangeait quelques mots avec le sergent, son regard rencontra celui de l'inspecteur Long qui se trouvait là par hasard. Ses yeux flambèrent d'une lueur mauvaise dans son visage aminci. Il eut une crispation des lèvres. Il dit :

– Alors, inspecteur, toujours debout ?

– Et d'attaque !

L'inspecteur Arnold Long avait répondu gaiement. Il ajouta :

– Si j'avais le choix, au lieu de vous libérer, je vous enverrais dans une chambre asphyxiante, avec les chiens enragés.

Harry était, notoirement, un individu dangereux. Long était aussi un garçon avec lequel il fallait compter. La conversation se poursuivit encore un instant :

– Inspecteur, je n'ai garde de vous menacer ; je ne tiens pas à retourner si vite dans l'horrible endroit d'où je sors... Mais je vous préviens : faites attention !

– Vous parlez trop ! Un de ces jours, on vous verra au Parlement !

La réponse avait fait rire le sergent du poste mais Harry avait froncé le sourcil. Il essaya à son tour de l'ironie :

– Vous êtes tous très habiles ; et les gens comme moi sont faciles à attraper. Mais pourquoi ne prenez-vous pas Schelton ? Tous les flics d'Angleterre sont après lui, même les amateurs.

Long était un professionnel conscient de sa valeur. Il ne répondit pas à la remarque. Clay Schelton ne l'intéressait pas pour l'instant. Cependant il devait bientôt découvrir en rentrant à Scotland Yard que ce personnage n'était pas sans importance.

Depuis quinze ans Clay Schelton forgeait et émettait des lettres de crédit et des traites pertinemment fausses. Quinze ans, dans un pays où la police est active, c'est long. Clay Schelton !... Ce nom suffisait à évoquer l'affaire de la Banque d'Afrique où un certain colonel Hirby, soi-disant de l'Intendance, avait pris 25.700 livres. À vrai dire le policier de la banque s'était douté de quelque chose. Il avait suivi le colonel jusqu'à Winberg et c'est dans un bois de pins, tout près de cette ville, qu'on trouva le pauvre diable d'inspecteur poignardé : Clay savait se protéger quand il le fallait. Combien d'autres affaires ! celle de la Banque de Portsmouth, celle de la Midland et Western. Et chaque fois un autre nom et une tenue différente.

Quand Long arriva à Scotland Yard, l'inspecteur Vancittar venait d'avoir une entrevue avec son chef. Celui-ci secoua sa tête blanche avec un air de mécontentement.

– Long, dit-il brusquement, ne m'avez-vous pas dit hier que vous connaissiez par cœur les records de Schelton ?

– Donnez-moi trois mois et j'enverrai votre homme dans un lieu où le régime est régulier, fit l'inspecteur en souriant.

Le chef regarda son subordonné, eut un plissement des yeux et dit très doucement, après avoir réfléchi :

– Je viens de retirer l'affaire à Vancittar ; prenez-la ! Je vous donne les trois mois que vous demandez, mais à votre place, je serais moins sûr de moi...

Il avait parlé sévèrement, mais ses yeux s'éclairèrent de sympathie en regardant Long s'éloigner.

Long était un ancien universitaire, fils de millionnaire, et simple policier. Pourquoi ? Ce serait une histoire un peu longue à conter. Disons seulement qu'un jour le fils de Sir Godley avait été renvoyé de Cambridge pour s'être battu victorieusement contre un fonctionnaire hautement protégé. Son noble père l'avait alors prié d'aller, où il voudrait, gagner sa vie à sa guise. Ajoutons qu'ayant rencontré son fils revêtu de l'uniforme d'officier de police, quelques mois plus tard, Sir Godley avait conçu un certain orgueil de cette excentricité dont il parlait depuis avec complaisance.

Scotland Yard n'avait pas tardé à apprécier l'intelligence et l'énergie d'Arnold Long, ce qui ne veut point dire que les méthodes souvent particulières de ce dernier ne fussent point discutées. Arnold mesurait 1 mètre 70 et donnait l'impression d'être plutôt maigre. Il pouvait courir comme un lièvre, mais sa subtilité, ne l'abandonnait pas au plus fort de la vitesse. Ajoutons qu'il s'apparentait au chat par la sensibilité et qu'il avait gardé pendant deux ans le titre de champion de boxe amateur. Avec tout cela il appréciait la vie autant qu'une bonne plaisanterie.

Lorsque deux ans plus tôt la bande de Limehouse le captura et lui donna cinq minutes pour se préparer à quitter cette vallée de larmes, le sourire qui ne l'abandonnait jamais s'élargit et il dit :

– Je parie mille livres que vous ne me tuerez pas !

Ils ne le tuèrent pas. Il nagea pieds et mains liés pendant deux kilomètres, et quand on le sortit à moitié gelé de la Tamise

– c’était au mois de janvier et la rivière était pleine de glaces –
ses premiers mots furent :

– Je les aurai avant vingt-quatre heures.

Et il les eut.

Tel était ce garçon. Il aimait à parier et il gagnait souvent
ses paris.

En quittant son chef, il alla se mettre en rapport avec le
président de l’association des banques.

II

Un beau matin de printemps, M. Clay Schelton se promenait dans Lombard Street où la plupart des grandes banques londoniennes ont leurs immeubles. Il marchait doucement, en balançant son parapluie. Il s'arrêta devant une maison dont la façade de granit alignait des rangées monotones de fenêtres et se renseigna auprès d'un policeman qui lui répondit :

– C'est la Southern Bank.

Le regard de Shelton sembla aussitôt s'emplir de respect. Une voiture arrivait dont deux dames descendirent, une jolie jeune fille et une femme plus âgée. Un assez beau garçon, portant monocle et moustache les accompagnait. Tous trois entrèrent dans la banque, tandis que le policeman interpellait le chauffeur :

– Si vous devez attendre plus de cinq minutes, circulez ou parquez-vous.

Schelton restait là, musant comme un touriste en promenade. À ce moment un taxi s'arrêtait derrière la première automobile. Le jeune homme qui mit pied à terre donna un regard à l'homme au parapluie, au policeman qui ébaucha un salut, et pénétra à son tour dans la banque. C'était Arnold Long. En passant devant les guichets, il remarqua aussi un visage charmant, mais il n'avait pas de temps à perdre. Il entra vivement dans le

sanctuaire du directeur général, un petit homme replet, au crâne chauve, qui se leva pour lui serrer la main :

– Une minute seulement, M. Long, le temps de voir un client.

Il sortit et revint au bout d'un moment, un sourire sur sa face joviale :

– Ah ! c'est une femme de caractère. L'avez-vous remarquée ?

– Je pensais qu'elle était plutôt jolie.

Arnold songeait à la jeune fille dont sa mémoire conservait le profil. Mais c'est à la vieille qu'allait l'admiration du directeur.

– Elle est ma cliente depuis près de trente ans. Je m'étonne que vous ne la connaissiez pas. Le jeune homme qui les accompagne est son homme d'affaires. Peut-être un peu snob, mais c'est un de nos futurs maîtres du barreau.

Un panneau vitré permettait aux deux hommes de voir les trois personnages dont ils parlaient. La dame âgée vérifiait un paquet de bank-notes qu'on venait de lui remettre, tandis que sa jeune compagne considérait distraitemment le plafond sculpté de la banque. Il y avait dans ses traits un mélange de distinction et de vitalité qui arrêta l'attention. Tout à coup, ses yeux rencontrèrent ceux d'Arnold Long. Ainsi séparés par la vitre, les deux jeunes gens se regardèrent avec un soudain intérêt. Elle se détourna la première et Long prit alors conscience que le directeur lui parlait :

– ... cet homme est comme une anguille. Je crois bien qu'on ne l'attrapera jamais. Mon opinion est qu'il fait partie d'une bande extrêmement habile.

– Je le voudrais bien, dit le policier en souriant. Mais je crois que cet homme est seul. C'est d'ailleurs sa grande force.

Le directeur avait tiré d'un tiroir un portefeuille dont il extrayait des papiers.

– Voici tout ce qui se rapporte aux vols commis ces derniers temps dans toutes les banques de Londres. Tenez, voici une belle collection de signatures originales.

Long examina le dossier pendant une demi-heure.

– Tous les « m » sont semblables, murmura-t-il. C'est la lettre de l'alphabet qui a le moins de caractère. Pas d'empreintes digitales ?

– Jamais. La main gauche qui tenait le document en place était invariablement gantée.

Long acheva son examen sans mot dire, puis il prit congé...

Au coin de Lombard Street et de Gracechurch il retrouva l'homme au parapluie absorbé dans la contemplation du défilé des voitures. Long passa près de lui et il eut le sentiment que l'étranger l'observait. Cela dura l'espace d'une fraction de seconde. Deux yeux gris avaient dit clairement : « Je vous connais, vous êtes un policier. » Arnold avait éprouvé un petit choc dont il s'expliquait mal la raison. Il perdit volontairement un peu de temps à acheter un journal et à attendre de la monnaie. Il songeait : « C'est un escroc de la Cité, un des soldats de cette armée qui vit d'aventures et de risques. » Il eut même l'intention d'engager la conversation. Mais il appartenait à Scotland Yard et la Cité possède ses propres détectives : Pas d'empiétement ! Cependant, comme l'autre se décidait à arrêter un taxi, lui-même en frêta un et il donna à son chauffeur l'ordre de suivre la première voiture. À plusieurs reprises Long put remarquer que celui qu'il pistait ainsi l'observait à la dérobée à travers la vitre. Enfin il abandonna cette vaine poursuite mais le soir, quand il rencontra son chef il s'écria, en arborant son plus enthousiaste sourire :

– Croyez-en ce que vous voudrez, colonel, j'ai vu Schelton !

*
* *

Une semaine plus tard, ledit Clay Schelton traversait la triste petite ville de Chelmsford lorsqu'il éprouva soudain une atroce impression qui le priva pendant une seconde de respiration. Sa voiture longeait à ce moment un mur rougeâtre. Schelton caressa la moustache blanche à laquelle il donnait tant de soins depuis six mois. Cet endroit, la prison de Chelmsford, il devait l'avoir vue jusqu'ici sans se représenter exactement ce que c'était. Il arrêta son automobile pour voir passer quatre hommes enchaînés et accompagnés de gardiens.

– Hum ! fit Schelton à mi-voix, voilà un lot de forçats pour Dartmoor. Ils seront à Londres à temps pour le train d'une heure...

Il fit demi-tour et revint vers Chelmsford où il arrêta sa voiture. Il descendit alors et entra dans la boutique d'un libraire où une petite pancarte annonçait qu'on se chargeait des annonces pour les journaux. Un seul employé se trouvait là, un remplaçant, sans doute, qui hésita avant de trouver la formule que réclamait Schelton.

– Tenez, fit enfin celui-ci, voici une annonce pour le *Times*.

L'employé prit l'argent et plaça négligemment la feuille de papier entre les pages d'un livre qu'il lisait. Disons tout de suite qu'il devait l'y oublier. Il est de ces hasards imprévus qui dérangent les plans les mieux établis.

Schelton était sorti de la boutique le cœur plus léger : c'était là un sentiment prématuré. Il retrouva sa voiture, la conduisit dans une rue écartée et tira une petite valise dissimulée sous le siège. Un quart d'heure plus tard, il descendit sous l'aspect d'un clergyman vieillot et s'en fut attendre un tramway qui le mena dans le centre de la ville. Dix heures sonnaient quand il pénétra dans les bureaux de la Easternbank où on lui

remit 7.600 livres contre un chèque parfaitement en règle et signé « colonel Wealherby ».

M. Schelton mit dans sa poche de côté les billets qu'il venait de recevoir.

Il y avait alors auprès de lui trois hommes : le premier était un gentleman à l'air ennuyé qui s'appuyait sur le comptoir. Schelton ne le regarda pas, mais son attention fut attirée par l'un des deux autres qui tournait le dos à la porte, souriait en montrant ses dents blanches, et qui s'écria tout à coup :

– Bonjour Schelton !

C'était l'inspecteur Arnold Long. L'interpellé avait blêmi :

– Vous désirez me parler ? Mon nom n'est pas Schelton.

Arnold secoua la tête, enleva son chapeau, passa ses doigts à travers ses cheveux noirs :

– Oui, je désire vous parler, dit-il.

C'est alors que Schelton sauta sur lui, et une seconde après, trois hommes étaient à terre se débattant. Schelton se dégagea, se releva. Le second policier ne faisait que gêner Long dans ses mouvements. À ce moment, l'homme au visage ennuyé entra dans la mêlée et essaya de prêter secours aux inspecteurs. Tout à coup une explosion retentit et le deuxième policier s'abattit.

– À bas le revolver ou je tire.

Schelton se retourna vers la voix. Le clerk à lunettes le visait avec un lourd revolver de l'armée, et sa main ne tremblait pas. Il n'y avait pas longtemps qu'il y avait eu une guerre et les employés de banque avaient appris à tuer avec une grande nonchalance. Long profita de ce moment pour passer les menottes aux poignets du faux clergyman.

– Je vous arrête pour fraude, dit-il. Il ajouta, en regardant le corps qui gisait à terre :

– Je croyais que vous ne portiez jamais de revolver ?

Schelton ne répondit rien. Le détective se tournait maintenant vers l'étranger qui était intervenu.

– Merci, monsieur, je vous suis très obligé. N'êtes-vous pas M. Crayley ?

Le visage de cet homme distingué était couleur de craie et sa moustache tombait de chaque côté de sa bouche d'une façon pathétique.

– J'ai fait de mon mieux, fit-il.

Il regardait l'homme à terre.

– Est-il mort ?

– Hélas ! je le crois, dit Long. J'aurais voulu que vous ne fassiez pas ça, Schelton, mais il sera plus facile de prouver ce meurtre que les autres.

Le groupe sortit par une cour qui se trouvait derrière la banque et qui conduisait à une rue étroite où un taxi et deux policiers attendaient. Le prisonnier fut poussé dans la voiture.

Schelton avait vu, quelques heures plus tôt, des hommes pareillement enchaînés et conduits sans ménagement au sortir de la prison de Chelmsford. Cela lui semblait dater de plus d'un siècle.

III

Le 14 juin, l'inspecteur Arnold Long quitta Londres à cinq heures par un matin délicieux : le soleil brillait sur tous les petits jardins, les routes n'étaient parcourues que par de rares charrettes et il arriva à Chelmsford avant qu'aucun magasin fût encore ouvert.

Long avait traversé le petit village et se hâtait sur la route droite qui courait entre des champs, quand il passa devant un homme assis sur une barrière. Il le reconnut et, freinant, fit marche arrière. L'autre restait immobile, une cigarette entre les lèvres, et il rendit au coup d'œil étonné du policier un regard sans aucun embarras.

– Bonjour, Harry ! vous voilà devenu agriculteur ?

– Est-ce que je gêne quelqu'un ?

– Êtes-vous sans emploi ?

La physionomie de Harry prit une expression étrange :

– Si vous désirez le savoir, j'ai du travail, et du bon !... Et vous ? Toujours la chasse à l'homme.

Long sourit :

– La chasse aux voleurs, Harry !

Il regarda autour de lui les champs déserts. La seule construction que l'on pouvait voir était une énorme grange.

– Je parie que vous n'avez pas dormi dehors et que vous n'avez pas marché très loin. Il n'y a point de poussière sur vos chaussures. Voyons, Harry, quel est le chef ?

Harry fit une grimace et ne répondit pas. Le policier se garda d'insister. Il se remit en marche, après un signe de la main, et arrêta sa voiture devant les sombres portes de la prison de Chelmsford, juste comme l'horloge sonnait sept heures.

Le gouverneur était seul dans un petit bureau. Ni le shérif, ni aucun autre magistrat n'étaient encore arrivés.

– Espérons que cette entrevue ne va pas vous être trop pénible, dit le gouverneur.

Arnold secoua la tête :

– Tout le long de la route je priais pour qu'il changeât d'idée et refusât de me voir...

– Je ne le pense pas... la dernière question qu'il m'a posée hier soir fut pour s'informer de vous. Je lui ai dit que j'avais fait parvenir sa demande à la Préfecture et que j'avais reçu en réponse un télégramme disant que vous seriez ici ce matin.

Les deux hommes quittèrent alors la pièce et, à travers les couloirs de la prison, marchèrent jusqu'aux cellules.

La porte de l'une d'elles, où veillait un gardien, était entr'ouverte.

– Attendez, dit le gouverneur, en entrant le premier.

Il sortit au bout d'un instant et fit signe à Long. Le cœur battant un peu plus vite que d'habitude, le détective pénétra alors dans la chambre des condamnés à mort.

Schelton était assis sur son lit, les mains dans les poches, en manches de chemise et sans col. Son visage était couvert d'une barbe grise. Long ne l'aurait pas reconnu.

– Asseyez-vous, Long, dit le condamné. Je désirais vous voir avant de partir.

Long restait debout. L'autre avait allumé une cigarette et faisait des ronds de fumée, les regardant monter jusqu'à ce qu'ils atteignissent le plafond de pierre.

– J'ai tué quatre hommes, et je ne l'ai jamais regretté, dit-il lentement. D'abord un policier attaché à une banque, à Carlyx ; un directeur à Bombay... celui-là je n'avais pas l'intention de le tuer, mais le coup que je lui avais porté fut mortel. Puis il y a eu le cas Scrawley : que voulez-vous ? il me suivit jusqu'à ma péniche... ce fut plutôt une vilaine affaire. Vous le trouverez entermé entre deux grands peupliers, à Benamabey.

Arnold, silencieux attendait.

– Je ne vous parlerai pas du quatrième, reprit Schelton. C'est une affaire singulièrement désagréable et que vous connaissez bien.

Il sourit à la figure sévère du détective qui ne le quittait pas des yeux.

– Et maintenant, vous croyez que je vais payer ? vous vous trompez ! Ils me pendront, ils m'enterreront, mais je vivrai, et je vous aurai, mon ami Long, comme j'aurai chacun de ceux qui ont provoqué ma mort !

Puis, voyant l'expression qui passait sur le visage de l'autre, il rit doucement :

– Vous croyez que la chaleur me rend fou ? Voyez-vous, il y a des choses dans ce monde que votre philosophie ne s'imaginerait guère, mon cher, et « la main du forçat » est une de celles-là.

Son regard tomba sur le carrelage, il fronça les sourcils et rit à nouveau.

– C'est tout ! dit-il brusquement. Je suis sûr que vous vous souviendrez, M. Long : « La main du forçat » sortira de la tombe et vous saisira, tôt ou tard.

Long ne répondit rien. Il rejoignit dans le grand hall le gouverneur.

– Que pensez-vous de cela ? demanda celui-ci, en s'essuyant le front.

Il était assez pâle et les deux hommes échangèrent un adieu presque silencieux.

IV

Près de Chelmsford, dans un petit village, sur le cadran de la vieille église, Long vit la grande aiguille s'approcher de l'heure. Il arrêta sa voiture, et enleva son chapeau quand les tintements se firent entendre : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8...

– Que Dieu ait son âme ! murmura-t-il.

Il savait qu'à cette seconde même l'âme de Clay Schelton était passée dans l'éternité.

À ce moment précis quelque chose frappa son pare-brise qui vola en éclats. Une deuxième balle enleva son chapeau et il sentit le vent d'une troisième sur ses lèvres. D'un bond, il sortit de la voiture, regardant autour de lui le paysage calme et souriant. Personne en vue. Rien qu'une petite meule au-dessus de laquelle s'élevait un peu de fumée. Il courut à travers la prairie qui le séparait de cette meule, et, tout en courant, il entendit un quatrième coup de feu. Il s'aplatit par terre. Il se releva et reprit sa course, mais cette fois, en zigzag, à droite, à gauche. Alors, il vit quelque chose qui lui coupa la respiration : au-dessus des grandes herbes, près de la meule, une main blanche, les doigts convulsés, essayait de saisir le vide. En une seconde il arrivait à cet endroit : un homme était couché sur le dos, la main levée vers le ciel. À côté de lui était un fusil militaire que l'autre main serrait avec une dernière crispation. Arnold reconnut le visage : c'était Harry. Il se pencha sur lui. Il était mort.

V

Arnold Long fixait ce visage, croyant à peine ce qu'il voyait.

Un examen rapide lui indiqua bientôt comment le forçat avait été tué. On l'avait abattu de très près, par derrière... Le canon du fusil était encore chaud. Il restait une cartouche. Quelques mètres plus loin se trouvait la meule derrière laquelle le détective découvrit un fossé assez creux conduisant à une route défoncée. Là, aucun signe de vie, mais la route tournait brusquement quelques mètres plus loin, et l'on remarquait des traces de roues sur la poussière blanche. Arnold remonta vers l'endroit où le mort gisait et il se penchait une fois de plus sur lui quand il entendit le bruit d'une motocyclette. Il put apercevoir la tête casquée de cuir du conducteur, qui se dirigeait du côté où le policier avait laissé sa voiture. Celui-ci se dressa et fit signe au motocycliste de s'arrêter ; l'homme, quel qu'il fût, l'avait certainement vu, mais il ne changea pas d'allure, bien qu'il parût ralentir alors qu'il passait près de la voiture. Quelques secondes plus tard, il n'était plus en vue.

Arnold regarda autour de lui, cherchant du secours. Les coups de feu avaient certainement été entendus. À quelque distance se trouvait un hangar noir qui lui sembla familier : c'était à cet endroit même que ce matin il avait rencontré Harry. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'aller chercher de l'aide au village. Arnold Long était à peine à moitié du chemin quand il vit une flamme s'élever brusquement, là où il avait laissé sa voiture. Il y eut une explosion assourdissante ; l'air fut peuplé de morceaux

de bois et de métal. Arnold s'arrêta net et se mit à courir en arrière. Sa voiture n'était plus qu'un tas de ferraille fumante. Par bonheur, un policier à bicyclette suivait la route à ce moment. Il avait entendu l'explosion et, penché sur son guidon, il se hâtait. Il sauta de sa machine en arrivant à la hauteur d'Arnold.

– Qu'est-il arrivé à votre voiture ? explosion ?

– Elle a certainement sauté, et ce qu'il y a de plus certain, c'est que je ne vais pas me préoccuper de la bombe...

– Une bombe ? s'étonna le policier de village.

La perte de sa voiture était sans importance pour Arnold. En quelques mots, il expliqua l'événement au policier et le guida vers le cadavre.

– Il y avait des traces de voiture sur la route défoncée, dit-il, mais, à moins que nous n'ayons un aéroplane, je doute que nous puissions rattraper les deux gentlemen qui sont responsables de cette petite surprise...

Il était cinq heures lorsqu'il rentra à la Préfecture pour faire son rapport. Le colonel s'étonna grandement.

– La chose est inexplicable... Schelton a été pendu à huit heures et il n'y a pas de doute qu'il était mort quand ce nouveau drame a eu lieu...

– Chef, nous sommes certainement en lutte contre les « Terribles ».

Le colonel fronça les sourcils :

– Je ne vous comprends pas très bien, dit-il. Schelton travaillait seul et il ne faisait partie d'aucune bande. Autant que nous pouvons le savoir, il n'y a personne au monde qui s'intéresse suffisamment au destin de cet homme pour se préoccuper de le venger...

Pensivement, Long se mordit les lèvres :

– Écoutez, dit-il, je ne crois pas à la fameuse « main du forçat » et toutes ces choses surnaturelles ne me troublent pas une seconde. Mais il va y avoir des ennuis, de gros ennuis. Je ne sais pas d'où cela viendra, mais la lutte sera dure et sanglante. Les « terribles » ne resteront pas tranquilles. Ils se sont servis d'Harry sachant que celui-ci était un excellent tireur. Ils espéraient ainsi me faire mon affaire, alors que je revenais de Chelmsford... Quand ils virent qu'il avait manqué son but, ils le tuèrent. Et je crois bien que s'il n'avait pas manqué le but ils l'auraient tout de même tué... En acceptant ce vilain travail, Harry s'était marqué pour la mort.

Pendant les mois qui suivirent, Arnold trouva un nouvel intérêt à la vie. Sentant le danger qu'il courait, ayant la certitude qu'une organisation redoutable existait derrière le forçat que l'on avait toujours cru seul, il donnait à son pas une nouvelle élasticité et un nouvel éclat à son regard. Il avait pu suivre la trace d'Harry depuis sa sortie de prison ; il avait interrogé les gens avec lesquels le forçat s'était trouvé en contact ; mais personne ne pouvait lui donner la plus petite indication relative à ceux qui l'avaient employé.

L'année qui suivit fut épouvantable. Les événements se suivirent méthodiquement, sans qu'un mot en fût dit dans les journaux. Seuls les sombres bâtiments de la Police entendirent parler de ces drames successifs, et le secret, dont dépendait l'issue de la lutte, fut bien gardé.

Des personnages bien connus du public londonien disparurent, sans que la presse, stylée à cet effet, s'en mêlât.

La « main du forçat » accomplissait sa tâche avec une habileté diabolique.

C'est alors que le destin apporta à Arnold Long un nouveau sujet d'intérêt, plus poignant encore, une sorte de crainte qu'il

n'avait jamais eu l'occasion de connaître : ce sentiment, fait de douceur anxieuse, était lié, dans son esprit, à un visage ; il l'éprouvait chaque fois qu'il évoquait les traits harmonieux de la secrétaire de M^{lle} Revelstoke.

VI

M^{lle} Revelstoke était une femme âgée mais dont les manières et la façon de vivre n'avaient rien gardé de l'ancien temps. Elle appréciait les concerts de T. S. F. et elle se décida à acheter une automobile le jour où il lui fut prouvé que sa voiture pouvait garder sans faiblir une vitesse moyenne de 90 à l'heure.

C'était une femme grande, au visage arrondi et jaune. Ses yeux ne livraient rien de sa pensée, et sa secrétaire, M^{lle} Nora Sanders ne pouvait formuler aucune critique au sujet de son caractère, chose remarquable de la part d'une femme qui emploie une demoiselle de compagnie.

La grande maison qu'elle habitait constituait le cadre le plus convenable à une femme aussi parfaite. L'extérieur majestueux, selon l'époque de la Reine Victoria, le lourd porche soutenu par des colonnes, les marches conduisant à une vaste porte de bois poli, les rideaux de couleur marron, les bacs fleuris à chaque fenêtre, les deux arbustes qui encadraient la porte d'entrée, tout annonçait M^{lle} Revelstoke.

Le lecteur s'imagine aisément les canapés aux coussins de crin, les glaces au cadre doré, les tapis aux guirlandes de roses.

Un jour d'été, M^{lle} Revelstoke était assise à son bureau. Elle écrivait une adresse, de son écriture nette. Elle colla l'enveloppe avec une petite éponge, la ferma soigneusement, et la tendit à sa secrétaire :

– Vous trouverez en M. Monkford un personnage assez amusant, dit-elle. Il a la bonne humeur particulière aux hommes de sa corpulence ; les hommes un peu gras sont rarement mélancoliques. Mais ce paquet n'est-il pas trop lourd pour vous ?

Nora souleva le paquet et le trouva beaucoup plus léger qu'elle ne s'y attendait.

– Il est probable qu'il vous invitera à prendre le thé. Je dînerai donc à 9 heures, une demi-heure plus tard que d'habitude. J'ai invité maître Henry et je suis sûre qu'il ne me pardonnerait pas votre absence.

La jeune fille se mit à rire à ce propos. La vieille dame continuait ses recommandations :

– Dites à Monkford qu'il est inutile d'écrire et de remercier. C'est de bon cœur que je lui offre cette horrible négresse. Je le verrai à « Little Heartsease » la semaine prochaine : vous retiendrez l'appartement.

Un taxi amena Nora à la gare de Paddington sans qu'elle se doutât qu'une étrange aventure commençait ainsi pour elle. Elle prit fort tranquillement son billet de troisième, aller et retour, pour Marlow-on-Thames.

C'est dans cette petite localité riveraine qu'elle devait faire connaissance à la fois avec les « Terribles » et avec Arnold Long.

Toute à la joie de sa promenade dans la campagne, Nora arriva à Marlow et s'adressa au batelier pour s'informer de la villa de M. Monkford.

– Vous ne pouvez pas la voir d'ici, dit-il. Il faut suivre ce sentier, jusqu'à ce que vous aperceviez une maison rouge avec des cheminées contournées.

Le batelier regardait avec plaisir son interlocutrice. Nora avait une beauté délicate, fragile, avec des lèvres bien dessinées,

et des yeux d'un gris souriant. Elle portait un petit chapeau de feutre noir, sans aucune garniture, un costume bleu d'une coupe simple et cependant très féminine. Tant de souplesse et de grâce se dégageait de la jeune femme que les yeux de l'homme la quittaient difficilement. Il prolongeait les explications :

– Ce serait très long par la route, dit-il, voulant ainsi faire apprécier le service qu'il rendait, il vous faudrait traverser le pont, prendre un second sentier à votre droite, là où se trouve le monument aux morts. Décidément, il vaut mieux que je vous traverse.

– Vous êtes très aimable, dit-elle avec une jolie voix au timbre doux et gai.

Il pensa qu'elle était la femme de quelque gentleman de Londres, car bien qu'ayant une grande apparence de jeunesse, il y avait dans son allure de la décision et de l'assurance. En réalité Nora avait vingt-deux ans, et l'idée du mariage ne l'inquiétait guère. Mais depuis longtemps elle ne s'était pas sentie aussi bien disposée. Être la secrétaire d'une vieille femme de soixante ans et écouter tous les jours des propos philosophiques plus ou moins amers, cela n'est pas drôle, à la longue. Il lui arrivait souvent de rêver qu'une situation dans une grosse affaire lui donnait à la fois l'aisance et l'indépendance.

Alors que le passeur cherchait ses avirons, elle laissait errer ses regards sur la rivière : le paysage était plaisant, reposant ; le son des cloches de l'église de Marlow, le bruit cadencé d'un canot de course, ajoutaient une sorte de musique à la mélodie de cet après-midi d'été ensoleillé. L'homme approcha son bateau de façon à ce qu'elle y pût entrer facilement ; il bavardait tout en ramant.

– Voyez-vous cet endroit ? C'est le trou le plus creux de la rivière. Il s'y trouve une truite dont on dit qu'elle a plus de trente ans. Bien des jeunes gens ont essayé de la prendre : elle se moque d'eux. Jamais aucun poisson n'a su aussi bien profiter

des appâts. Si vous voulez, vous pouvez la voir à 8 heures moins le quart ; c'est le moment où elle prend son repas.

Poliment, elle semblait s'intéresser au monologue de son conducteur. Celui-ci désignait un bateau amarré :

– Tenez, c'est le Northward qui appartenait à Schelton.

Elle interrogeait du regard.

– Vous ne connaissez pas Schelton ? C'est lui qui fut pendu pour avoir tué un policier. C'était le plus terrible forçat du monde. Vous ne lisez donc pas les journaux ?

Elle se retourna pour examiner la péniche tragique.

L'autre poursuivait :

– Vous liriez cela dans un roman que vous ne le croiriez pas. C'était son bateau, et, juste au tournant, voilà la maison de M. Monkford... Shelton avait eu là un petit bungalow où il vivait seul. Son bateau à moteur renfermait une petite presse d'imprimerie d'où étaient sorties les fameuses lettres de crédit qui ont mis sur les dents les financiers des deux continents. Tout cela avait été imaginé et fabriqué dans la cabine du Northward.

Le batelier continuait inlassablement.

– Quand Shelton fut pendu, son bateau a été vendu à un homme qui le revendit à son tour.

Il expliquait en détail les avatars du « Northward ». Nora lui demanda quel rapport tout cela pouvait avoir avec le gentleman chez qui elle se rendait.

– Mais c'est M. Monkford qui a fait prendre Shelton ! Lui et M. Long, le célèbre policier. Il est là aujourd'hui. Je l'ai vu qui ramait dans sa petite barque cet après-midi.

Nora savait que Monkford était un membre notoire de l'association des banques. Miss Revelstoke l'avait connu alors qu'il était directeur de la Southern Bank et c'est chez lui qu'elle avait son compte. Monkford, qui possédait un grand sens de la finance avait été nommé depuis directeur général.

– Oui, oui, continuait l'autre, c'est lui et Long qui ont fait arrêter Shelton. Long allait lui mettre la main au collet quand Shelton sortit un revolver et tua un policier nommé Lacy... Un peu plus, il tuait Long aussi bien. Mais, vraiment Mademoiselle, vous n'avez jamais entendu parler de cette affaire ? Il y a de cela un an seulement.

Nora secoua la tête. Elle ne lisait jamais les faits divers. C'était un des grands reproches que lui faisaient les amies de M^{lle} Revelstoke.

Maintenant on apercevait la maison, une vieille construction du temps d'Elisabeth, en briques rouges d'un ton triste ; elle se dressait au milieu d'un bouquet de peupliers et une large pelouse verte la séparait de la rivière. Le passeur tira vigoureusement sur l'un des avirons et le bateau glissa vers le ponton d'accostage. L'eau était peu profonde, et Nora put voir sur le sable sans herbe une petite bande d'alevins qui se chauffaient paresseusement au soleil. Sur la pelouse, deux pêcheurs étaient installés. Ils regardèrent débarquer la jeune fille et la surveillèrent d'un air indifférent, puis ils retournèrent à la contemplation de leur bouchon flottant. Nora prit le paquet dont elle était chargée et voulut tendre quelque chose au batelier, qui refusa en repoussant son bateau au large.

– M. Monkford vous ramènera, mademoiselle, cria-t-il de loin.

Nora sourit gentiment, ce que l'autre considéra comme le meilleur des pourboires. Puis elle marcha vers la maison à travers les allées soigneusement ratissées.

VII

L'entrée faisait face à la rivière.

Un valet de pied prit le paquet et introduisit Nora dans le hall.

– M. Monkford reçoit une visite, Mademoiselle, dit-il en ouvrant la porte d'un petit salon. Mais il ne tardera pas.

En effet, à peine avait-elle fait deux pas que Monkford paraissait. C'était un homme petit de taille, assez gros, et presque chauve. Elle ne put s'empêcher de penser que c'était un visage assez curieux pour personnifier la vengeance qui avait atteint l'infortuné Shelton, que cette face joviale, rouge et ornée de lunettes.

– Entrez donc, M^{lle} Sanders ! Car je suppose que c'est bien Miss Sanders que j'ai le plaisir de recevoir ? M^{lle} Revelstoke a donc pu obtenir cette statue pour moi ? C'est magnifique !

Miss Revelstoke et son banquier partageaient la même passion : la collection des antiquités romaines.

– Entrez, entrez ! Ce paquet devait être très lourd. Si j'avais su je vous aurais envoyé la voiture. Tenez, je suis charmé que vous rencontriez un de mes amis, un des meilleurs, oui, un des meilleurs !

C'était une de ses habitudes de répéter ses mots, et en particulier la fin de ses phrases. Nora considérait avec amusement cet interlocuteur plein de vitalité et dont irradiait une réelle joie de vivre, un appel immédiat à la sympathie.

– Donnez-moi votre parapluie ? Quelle idée, un parapluie par un jour comme celui-ci !

Elle suivit son hôte dans la grande bibliothèque qui prenait vue sur le fleuve, et, près d'une fenêtre, elle vit, regardant paisiblement la pelouse, un homme qu'elle avait déjà rencontré ailleurs.

Elle le reconnut aussitôt et elle vit qu'il la reconnaissait aussi.

– Mademoiselle Sanders, Monsieur Long.

Le nom lui semblait familier. Elle ne put le situer sur-le-champ, puis elle se souvint de l'histoire racontée par le batelier : Shelton, la pendaison...

Arnold regardait Nora et son regard l'étudiait trait par trait. Elle sentait cette inspection et pourtant n'en était pas gênée. Elle songeait à la puissance qui se dégageait du jeune homme et la qualité magnétique de ses yeux.

Déjà elle était impatiente de connaître ses origines, sa vie, les détails de son étrange carrière.

– Nous allons prendre le thé, dit Monkford. L'autre affaire peut attendre.

Long sembla satisfait de cette trêve. Il se retourna vers la fenêtre et continua de regarder les pêcheurs. Nora songea alors à la mission dont elle était chargée.

– M^{lle} Revelstoke vous aurait bien envoyé la statue par la poste, mais je crois qu'elle avait hâte de savoir cet objet entre vos mains...

Le banquier s'empressait de défaire le paquet. Il en dégagea une petite boîte dont il enleva le couvercle avec un coupe-papier. Sa main plongea et retira un petit objet enveloppé dans un tissu d'argent.

– Extraordinaire ! dit-il.

La figurine représentait un corps nu de négresse, qui mesurait trente centimètres environ.

Long lui-même trouva que la statue avait plus d'intérêt que le paysage et il traversa lentement la pièce, disant :

– C'est, en effet, un travail merveilleux...

Monkford exprimait son admiration par des mots décousus. La tête était sculptée dans de l'ébène, droite, le menton levé, avec un air de défi. Les petites mains tenaient devant elles une épée d'ivoire. La ceinture, autour de sa taille, était en métal. Un fourreau vide s'y accrochait, et autour de la tête, un mince filet d'or recouvrait les cheveux crépus.

– Je ne vois pas l'inscription...

– Si, sous la base du piédestal.

Monkford retourna la statue.

– Long, pouvez-vous lire ?

À la grande surprise de Nora, le détective acquiesça ; il étudia l'inscription minuscule, et il traduisit : « *Je suis la mort qui attend au terme de toutes les routes. Les hommes me voient, oublient leur bonheur et tombent immédiatement sur leur épée. Faites attention aux étrangers. Que votre amour de moi ne vous conduise pas aussi à mourir de votre propre main.* »

Quand Arnold eut fini de lire, Nora sentit son regard s'arrêter sur elle. Monkford riait :

– Étonnant ! unique ! Ils en ont une au musée de Cluny : *le Destin Noir*. On suppose que cette statue possède toutes sortes de pouvoirs mystiques. Celle-ci est authentique, je le jurerais. Il y en a trois, en Europe, et une en Amérique ; Miss Sanders, vous pourrez dire à M^{lle} Revelstoke que je suis un homme fier et heureux !

« Le Destin Noir » ! Les sourcils du Parieur se serrèrent et son regard, une fois de plus, rencontra celui de Nora. Soudain, celle-ci lui posa une question qu'elle ne put retenir, qu'elle formula presque malgré elle :

– Qui était Shelton ?

Un silence suivit. Nora avait honte de sa témérité. Elle sentit le sang affluer à ses joues.

– Je suis stupide, dit-elle, je ne sais vraiment pas ce qui m'a conduit à poser une question aussi absurde !

Monkford avait pâli et ses yeux témoignaient d'une sorte de malaise. Son visage plein de gaieté tout à l'heure, était devenu tragique. Mais la physionomie du détective n'exprimait que de l'amusement.

– Shelton était un voleur qui tua un policier, dit-il simplement. Quand je l'arrêtai, il tira sur le sergent qui m'accompagnait. Il a été pendu.

Tout en parlant, il regardait son hôte devenu silencieux.

– Personne n'avait pensé qu'il pouvait avoir sur lui un revolver. Il devint momentanément fou, je suppose. Nous le recherchions pour faux et usage de faux. Il avait soutiré plus d'argent aux banques anglaises et américaines qu'il n'était convenable, et il ne fut pas très facile de le démasquer. Monkford et moi, nous organisâmes un piège où il tomba. Seul, le revolver fut une surprise... j'aurais dû le tuer avant qu'il ne tirât...

Elle sentit qu'il répétait là une histoire souvent racontée et dont le but était d'établir l'irresponsabilité de Monkford. Elle ne comprenait pas pourquoi ce dernier avait besoin d'excuse. Qui aurait songé à accuser ce gros homme de la mort d'un coquin qui avait froidement assassiné un officier de paix ?

La suite de la conversation devait expliquer ce point :

– Naturellement, Monkford se rendit malade à cause de ces événements. Il imagine qu'il est désormais le point de mire...

– Parlons d'autre chose, coupa le banquier.

Sa voix trahissait son émotion. Ses mains, qui tenaient encore la statue, tremblaient visiblement.

Après le thé, Nora sortit pour se promener un instant. Elle avait une heure à perdre avant le départ de son train et elle pensait que les deux hommes désiraient être seuls. Elle avait tort. À peine arrivait-elle au bord de la rivière que la voix du policier lui parvint :

– Monkford est monté dans sa chambre pour se reposer...

– C'est de ma faute ! Pourquoi ai-je fait allusion à ce Shelton ? Je le comprends d'autant moins que je ne m'intéresse pas aux assassins et que je ne m'occupe jamais de leurs méfaits...

– Moi, je ne m'occupe que de cela, répliqua Long en se grattant le nez. C'est morbide sans doute...

Elle sentait naître en elle un retour de curiosité.

– Mais vous n'avez pas du tout l'air d'un policier !

Arnold soupira :

– J'en suis arrivé à croire que je suis un bien mauvais policier ! et pourtant, la première fois que je vous vis, je pensais que j'étais le meilleur limier du monde !...

– Quand m’avez-vous vue pour là première fois ?

Elle regretta aussitôt cette question, mais il répondait déjà, laconiquement :

– À la banque.

Il poursuivit avec mélancolie :

– L’année dernière, j’étais encore un homme au cœur léger. J’ai maintenant cent ans...

– Pourquoi ?

Il sortit une cigarette de son étui et dit en jetant son allumette dans la rivière :

– Parce que... Ils vont tuer Monkford la semaine prochaine... et je ne sais vraiment pas quoi faire pour les en empêcher...

VIII

Elle le regardait, blême d'horreur et pourtant incrédule.

– Vous ne pensez pas ce que vous dites ?

Il hochait la tête affirmativement.

– Je vous parle ainsi parce que vous me connaissez et que je vous connais... Se connaître à première vue est chose plus commune que le coup de foudre. Tenez, ne parlons plus de Monkford et allons canoter.

Elle entra dans l'embarcation sans mot dire. Elle se sentait heureuse d'être avec lui. Elle ne s'expliquait pas très bien le calme de Long quand il parlait de la fin prochaine de Monkford. Cependant, elle jugeait qu'il était de ces hommes qui n'exagèrent rien, même pour créer un effet.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-il brusquement.

– Presque vingt-trois ans ; je suis très vieille, vous voyez.

Elle se blâma encore d'avoir ajouté cette piètre coquetterie. Long, qui ramait dans le courant, remarqua simplement :

– Je pensais que vous aviez à peine vingt ans, quand je vous ai vue.

Il regardait, par dessus son épaule, la maison qui s'éloignait.

– Seule l’influence extraordinaire de la beauté abolit l’âge. Une femme belle n’a que l’âge que vous lui donnez.

Elle le regarda, sa gaîté revenue :

– Êtes-vous toujours aussi franc avec toutes les femmes ?

Et elle ajouta, d’un air modeste :

– Il suffit d’avoir une jolie peau pour paraître jolie.

– Je connaissais une femme dont la peau était celle d’une pêche. Elle louchait et elle avait un nez comme un éléphant. Il est vrai que j’ai rarement affaire aux femmes. Je connaissais aussi Kath, qui était très jolie, avec des cheveux dorés et des yeux d’une grande beauté. La dernière fois que je l’ai vue elle peignait des anges à Ayleburg.

– Peignait où ? à Ayleburg ?

– Oui, à la prison des femmes. Je lui avais fait avoir vingt ans.

Nora, un peu choquée, ne répondit rien. Il reprit :

– Lorsque j’étais enfant, j’ai lu deux fois entièrement l’*Encyclopédie*... Je sais à peu près tout ce qu’il est utile à un policier de savoir mais les femmes m’étonneront toujours. Vous fâchez-vous si je vous dis que vous êtes plus que jolie ?

Elle rit :

– Cela me ferait plutôt plaisir, confessa-t-elle.

Le bateau descendait le courant ; elle ne regardait pas le paysage ; son étrange compagnon occupait toute sa pensée. Il disait :

– Et puis, vous avez les plus beaux yeux du monde...

Elle leva un doigt menaçant :

– M. Long, je crois que vous êtes en train d’esquisser un flirt !

Il expliquait :

– Non, je n’essaie pas... Je vous fais simplement des remarques qui me semblent justes. Êtes-vous fiancée ?

Elle secoua la tête :

– Je suis une exception, je n’ai jamais été fiancée.

Il respira profondément :

– C’est certainement original, dit-il.

Nora s’aperçut qu’ils avaient rejoint la rive tout près du bateau tragique. Ils le frôlaient. Long s’y amarra, en murmurant :

– Je vais vous montrer quelque chose...

Sautant sur le bord, il se pencha pour lui tendre la main, et la hisser auprès de lui.

L’état d’abandon du bateau de Shelton était évident. Les planches du pont pourrissaient. Le fond était envahi par l’eau.

– C’est ici qu’il avait sa presse à imprimer... Il la faisait marcher avec un moteur électrique dont les accumulateurs sont toujours là... entrez.

Elle le suivit dans l’obscurité de la cabine, et il alluma une allumette.

– Qu’est-ce que vous pensez de ces sortes de prophéties ? demanda-t-il, en montrant, sur l’un des panneaux de bois, une rangée de dates sculptée au couteau.

Nora s’approcha et lut :

1^{er} juin 1854 J. X. T. L.

6 septembre 1862

9 février 1886
11 mars 1892
4 septembre 1896
12 septembre 1898
30 août 1901
18 juillet 1923 +
1^{er} août 1924.

Près de la date juillet 1923, une simple petite croix avait été sculptée.

La jeune fille demanda :

– Qui a gravé ces dates ? et que signifient-elles ?

– Je voudrais bien le savoir... 18 juillet 1923, ça, c'est facile : il a été pendu ce jour-là !

À ce moment l'allumette s'éteignit. Pendant un instant, les deux jeunes gens furent plongés dans l'obscurité. Un sentiment de peur insurmontable s'empara de Nora qui, dans l'ombre, repoussa son compagnon et franchit la porte vers la lumière, il la suivit plus lentement, après avoir pris le soin de fermer la serrure. Nora songea tout à coup que Long était sans doute l'actuel propriétaire du bateau. Son intuition ne la trompait pas.

– Les sculptures ont été découvertes l'année dernière, lorsque j'ai acheté le bâtiment et que j'ai commencé à nettoyer. Le bois qui recouvrait ces inscriptions intéressantes n'était pas fixé au mur : il était simplement appliqué...

– Mais enfin « il » ne pouvait pas prévoir la date de sa mort ? dit-elle.

– Non, ce sont les « Terribles » qui ont fait cela...

Nora le regarda dans les yeux. Plaisantait-il ? Elle croyait deviner un peu d'ironie dans le ton de sa voix. Elle secoua la tête :

– Vraiment, je ne sais plus que penser...

– Vous avez bien entendu parler de rebouteux ou de sorciers ? Revenez dans le bateau, nous sommes trop près du bord, ici...

Il ne plaisantait pas. Ses yeux examinaient la pelouse devant la maison vide. Il restait campé au milieu du pont, les deux mains appuyées aux hanches, mais même quand il fit un geste vers elle pour la faire reculer, il ne la regarda pas : son attention tout entière était réservée à la maison, aux stores baissés et à un massif qui se trouvait près du sentier. Le temps d'une seconde, Nora frissonna, pleine de l'idée qu'un danger effroyable les menaçait. Elle croyait sentir la présence d'un guetteur inconnu, la menace d'un regard plein de haine. Il parla, comme s'il avait pu lire en elle :

– Non, maintenant, il n'y a personne. C'est hier soir qu'on est venu. J'avais placé un fil au travers de la porte, et ce fil est rompu...

IX

Arnold Long resta silencieux pendant le retour. Il allait contre le courant, avec de longs et puissants coups de rames, qui conduisirent le bateau sous le couvert d'un arbre dont les branches pendaient, au-dessus de l'eau, et s'accrochant à l'une de ces branches il arrêta l'embarcation ; puis il parla :

– Il faut être un homme intelligent pour vivre une vie double ! Shelton en vivait six à ma connaissance : il y avait un homme qui écrivait des histoires pour un magazine d'enfants, et qui s'appelait Grinstead Jackson... son autre nom était Shelton ! Un autre écrivait des opuscules philosophiques : c'était encore Shelton ! À Léoville, il y avait un petit imprimeur appelé Simon. Ce Simon et Shelton abritaient leurs têtes sous le même chapeau. Dans le comté d'Oxford, un fermier vendait en gros des œufs et de la volaille. Son affaire était prospère, et il faisait travailler deux douzaines d'employés. Pearce était le nom inscrit dans l'annuaire du téléphone, mais, à la police, nous l'appelions Shelton... Près de l'écluse du Temple vivait un vieux monsieur qui avait un bungalow et une moto. Il pêchait beaucoup. C'était même un des meilleurs pêcheurs de la région. Il prétendait se nommer Walter James et tout ce que je sais de lui, c'est que c'était encore et toujours Shelton. Voilà ce que je connais de cet homme : mais c'est ce que je n'en connais pas qui serait intéressant. Il y aurait de quoi remplir des volumes.

– Était-il marié ? demanda-t-elle, subjuguée.

– Je ne crois pas...

Soudain elle se rappela la dernière date gravée sur le bateau : 1^{er} août. On était le 23 juillet.

– Que va-t-il arriver le 1^{er} août ? demanda-t-elle à son compagnon.

Il continuait, comme s'il n'avait pas entendu la question :

– Personne ne veut croire aux « Terribles ». Moi, je suis sûr de leur existence ; mais je suis bien mal renseigné sur leur compte. De temps en temps, je les devine, je trouve quelques traces. Le vieux Shelton avait escroqué plus d'un million de livres aux diverses banques ; mais vivre de six manières différentes, cela coûte cher ; et puis peut-être jouait-il aux courses : la plupart des êtres sont fous d'une façon ou d'une autre. Il donnait aussi beaucoup d'argent à ses messagers : on n'envoie pas pour rien en Amérique encaisser des lettres de crédit. Une fois, un de ses complices prit un train spécial de New-York à Sacramento ; il descendait à chaque grande ville, encaissait à la banque et repartait : il était rentré à Londres avant que le premier faux ne fût découvert... Extrêmement fort, évidemment...

Long s'interrompit, puis reprit :

– Oui, je devine, çà et là, quelques-uns des « Terribles ». Tenez par exemple : Monkford avait un frère qui s'en fut dernièrement à Fracombe pour passer ses vacances. Il s'y noya... On le retrouva sur la grève, en costume de bain, un beau matin. Monkford crut d'abord que c'était un accident... Sans doute, c'était un accident : les « Terribles » s'étaient trompés de Monkford...

Elle le regarda effarée.

– Assassiné ?

Il acquiesça, en souriant vaguement. Soudain elle le vit se raidir, pencher la tête en avant et regarder une masse de buis-

sons sauvages qui bordaient la rivière ; une de ses mains fouilla sa poche, l'autre décrocha fortement de la branche le bateau. Une fois de plus son cœur battit, elle eut la chair de poule, elle le regarda, vit ses yeux fixés sur les buissons et elle crut entendre un étrange froissement. Le bateau virait lentement et elle s'aperçut que c'était lui qui, au moyen de la branche, imprimait à l'embarcation cette rotation. Le mouvement s'arrêta. Long se trouvait alors placé entre elle et l'endroit d'où elle croyait percevoir ce bruit inquiétant... Il reprit les avirons, se remit dans le courant et sans rien dire, sans donner d'explication se dirigea vers le bord opposé.

– Avez-vous vu notre voisin ? demanda-t-il soudainement. C'est une des curiosités de Marlow... Je l'appelle Hercule, mais les gens ici, lui donnent un autre nom : il était à la banque le jour de l'arrestation de Shelton, et il m'aida merveilleusement... Les gens qui semblent fatigués se portent fort bien quelquefois.

Arnold s'interrompt. Un paysage ravissant apparaissait au bord de la rivière, avec une maison derrière l'inévitable pelouse. Mais le jardin était merveilleux : l'or, le bleu, le rouge sombre, la pourpre, saupoudrés d'argent, flambaient dans une confusion harmonieuse ; le cottage était à moitié caché par les roses grim-pantes et les glycines ; les colonnes d'une pergola disparaissaient sous les roses. Au bord de l'eau, une tente à grosses rayures rouges et blanches protégeait un homme couché sur une chaise longue. Il se leva paresseusement lorsqu'il aperçut le bateau. C'était un être mince, aux traits peu accusés ; il envisagea les visiteurs qui venaient à lui sans marquer d'intérêt apparent.

– Hello ! Long, dit-il languissamment tandis que ses yeux pâles regardaient la jeune fille.

La main qu'il offrait à Nora, après les présentations, semblait inanimée au point qu'elle en éprouva une impression pénible.

– Long ! montrez donc le jardin à Mademoiselle, et je vous en prie, cueillez toutes les fleurs qu’il vous plaira...

– Que pensez-vous de Jackson Crayley ? demanda Long, quand il se fut éloigné avec la jeune fille.

Lui-même ajouta en riant :

– C’est un genre de lézard à la mode. Il n’est là que pour la saison ; il revient de Deauville, d’Aix, peut-être... À propos, allez-vous à Heardsease pour la semaine de golf ?

– Oui, pourquoi ? dit-elle surprise. Est-ce là une réunion à la mode ?

Il répondit quelques mots qu’elle ne put saisir, mais elle put comprendre que la phrase n’était pas à la louange du jeu de golf.

Lorsqu’ils revinrent de leur visite au jardin, ils trouvèrent leur hôte achevant une conversation avec une jeune femme. Nora serra la main morte, et prit congé, par quelques mots de félicitations sur l’ordonnance du jardin.

– Venez un autre jour, dit Crayley, toujours étendu sur sa chaise longue et sans même prendre la peine de déguiser sa délivrance en voyant s’éloigner ses visiteurs.

Évidemment Monkford n’avait pas continué à se reposer, car Long et Nora le retrouvèrent allant et venant au bord de la rivière. Les pêcheurs étaient à leur place, de chaque côté de la pelouse, leur attention toujours concentrée sur leur flotteur. Nora se demanda s’ils prenaient jamais quelque chose.

– J’espère revoir M^{lle} Revelstoke à Heardsease, la semaine prochaine, dit Monkford. Dites-lui donc qu’elle devrait jouer au golf ! il n’est jamais trop tard pour bien faire...

Au moment de partir en voiture pour la gare, Nora eut l’occasion de remarquer le mur qui protégeait la villa du ban-

quier. Il semblait de construction récente, était fort élevé et la façade en était garni de trois rangées de pointes aiguës. Près des grilles qui semblaient neuves aussi, se trouvait un homme, fumant une pipe de bruyère et qui ne semblait guère plus inoccupé que les pêcheurs.

Dans le train qui les ramenait, Long se mit à parler avec un mélange d'enjouement et de nervosité :

– À la Préfecture tout le monde se moque de moi et de mes « Terribles », mais il n'en est pas moins vrai que le juge qui condamna Shelton est mort. Et où est l'avocat général ? mort, lui aussi. Je reste vivant ; et Monkford est encore vivant...

À ce moment la vitre du compartiment vola en éclats et quelque chose passa en bourdonnant comme une abeille furieuse.

Arnold ne bougea pas, mais dit :

– Je parierais que l'homme qui a tiré cette balle, est mort également à l'heure actuelle...

Le train s'arrêtait. Brusquement, le policier descendit en jetant à Nora un rapide au revoir.

– L'imbécile, bougonnait-il tout bas en regardant le train s'éloigner. Il veut faire le malin en effrayant une femme !

Un taxi le mena vers l'endroit d'où le coup de feu était parti. Il ne lui fut pas difficile de retrouver le lieu précis : une hutte utilisée par des ouvriers, pour leurs outils. Parallèle à la ligne, on voyait un champ d'avoine qui bordait aussi la route. Arnold était accompagné par un agent de police qu'il avait requis en route. Il s'attendait à trouver l'homme près des rails, mais le cadavre était plus loin, dans le champ qu'entourait un talus à peine plus haut que les avoines grandissantes...

C'était probablement un vagabond, un ancien soldat. On remarquait des rubans passés, sur son vieux gilet.

– Tué par derrière, dit Long après un bref examen... pauvre diable !... mais qu'est-ce que c'est que ce carnet, sergent ?

Le sergent de police lui passa un calepin qu'il venait de ramasser près du corps. Long en feuilleta les pages grasses. Quelques lignes au crayon, l'intéressèrent : « *Troisième wagon après la machine, deuxième fenêtre, ne tirez pas si la jeune fille est à la fenêtre.* »

– Ce garçon ne manquait pas de méthode, murmura Long, mais comment a-t-il pu obtenir si rapidement ces instructions ?

En se retournant il remarqua des éclats de lumière au haut d'une colline : il épela, suivant, selon les longues et brèves du Morse, les jeux de lumière : B. C. N. F. L. D. « Beaconsfield... » Un inconnu envoyait des signaux au moyen d'un miroir. Un instant après les lueurs indiquèrent : L. N. G. S. R. C. H. G. F. L. D. (Long explore champ).

Le détective fit un calcul rapide. La portée d'un tel message est fort étendue : le meurtrier était sans doute assez loin de Marlow et pouvait cependant lire l'avertissement ; et il n'y avait pas de téléphone avant la ville voisine. Il prit le parti de regagner Londres.

Le lendemain matin, les journaux publiaient l'annonce suivante : « *Anciens soldats, attention ! Il existe une organisation recherchant particulièrement ceux qui sont de bons tireurs et leur demandant d'accomplir des tâches de caractère criminel. Soyez persuadés qu'en acceptant de telles offres, vous courrez le plus grand danger, sans compter les inévitables poursuites judiciaires. Tout ancien soldat ayant reçu une offre de cette organisation doit en informer immédiatement l'inspecteur Long, Bureau 709, New Scotland-Yard. La somme de 300 livres sera payée pour tous les renseignements qui faciliteraient l'arrestation d'un ou plusieurs membres de l'organisation en question.* »

M. Jackson Crayley, en déjeunant, lut ce paragraphe dans son *Daily-Mail*. Pensivement, il caressa sa moustache jaune, puis se levant, et abandonnant son déjeuner, il décrocha le téléphone et demanda un numéro qu'il obtint rapidement.

– Avez-vous lu les journaux ?

– ...

– Il faudra renoncer aux anciens soldats. Long continue à nous donner du fil à retordre...

– ...

– Oui, oui, je suis de votre avis, la semaine prochaine... nous pensons pouvoir les prendre ensemble.

Il retourna alors à son déjeuner avec un sentiment de réconfort, car la voix qui lui répondait avait prononcé l'arrêt d'Arnold Long.

Au standard téléphonique de Scotland Yard un policier était aux écoutes et avait entendu toute la conversation. Seulement, il n'en était guère plus avancé : les deux interlocuteurs s'étaient exprimés en danois.

X

Il était difficile d'émouvoir M^{lle} Revelstoke. Rien ne troublait son calme imperturbable et l'on racontait que, pendant les bombardements les plus sérieux de Londres, elle n'abandonnait jamais le travail de lingerie auquel elle était occupée.

Elle écoutait en ce moment la relation que lui faisait Nora de sa journée.

– J'espère que vous avez eu un petit frisson dans cet horrible bateau, dit-elle. Votre M. Long m'intéresse : nous l'inviterons à dîner un de ces jours. En attendant notre dîner de ce soir refroidit et M. Henry doit commencer à s'impatienter.

Frédéric Henry, homme de loi et, parfois aussi, écrivain, ne signifiait aux yeux de Nora qu'une quantité négligeable. C'était un jeune homme bien élevé, correct, et qu'on disait épris de la secrétaire de M^{lle} Revelstoke. La jeune fille laissait dire.

Elle le retrouva dans la salle à manger. Il avait l'air soucieux, et il dit, quand les deux femmes furent assises :

– Je m'occupe en ce moment d'une affaire assez lugubre...

Il conta alors comment la succession de Wallis, l'exécuteur des hautes œuvres, donnait lieu à un procès entre ses héritiers. Puis la conversation obliqua et on parla de Marlow.

– Vous avez fait une grande impression sur Monkford, dit M^{lle} Revelstoke à Nora. Au téléphone, il s’extasiait sur votre compte.

– Moi ? s’écria Nora surprise, il m’a à peine regardée ! C’est certainement de la statue du *Destin Noir* qu’il parlait.

Il fallut expliquer à Henry ce qu’était le Destin Noir.

– Vous avez vu aussi Jackson Crayley, dit M^{lle} Revelstoke. Qu’en pensez-vous ?

– Mon Dieu ! il ne m’a pas fait grande impression...

– Je l’espère bien, fit Henry avec indignation. Je ne connais pas d’être plus insignifiant.

– Il vit en égoïste, enchérit M^{lle} Revelstoke. Je le connais très bien...

La conversation devenait languissante. Nora Sanders fit alors une chose qu’elle regretta immédiatement : elle parla des « Terribles ». Elle sentait bien qu’Arnold Long s’était confié spontanément à elle et qu’en ce moment elle le trahissait un peu. Elle tenta de couper court, mais les yeux sombres de M^{lle} Revelstoke la surveillaient avec intensité.

– Je crains que ce ne soit votre policier qui ait fait grande impression sur vous, Nora, dit-elle. Vous voilà tout émue...

Cette femme extraordinaire avait le don de lire dans la pensée de ses interlocuteurs.

Henry, lui, riait doucement.

– Je suis parfaitement renseigné sur la vie de feu Shelton, affirma-t-il. Je possède sur lui une impressionnante collection de documents. C’était essentiellement un solitaire. Il n’avait ni ami, ni parent, ni associé et c’est pourquoi il a pu échapper si longtemps à la police.

Il s'étendit longuement sur ce fait, avant de conclure :

– Vendetta n'est pas chose de chez nous, surtout une vendetta entreprise par des gens qui n'y auraient aucun intérêt.

– Est-ce que Long vous a raconté quelque incident particulier au sujet des « Terribles » ? demanda M^{lle} Revelstoke.

– C'est-à-dire qu'il craint...

Elle allait encore trop parler. Heureusement Henry la sauva en l'interrompant :

– Il craint pour la vie de Monkford, c'est le secret de polichinelle, mais je ne pense pas qu'il redoute quoi que ce soit pour lui-même : il aime le risque...

– Quelle absurdité de penser qu'il puisse être menacé, dit M^{lle} Revelstoke avec agacement. Réellement Nora, il faut que vous m'amenez votre policier. Depuis les romans de Gaboriot, on n'a plus idée d'un tel homme.

– Il sera « baronnet » un de ces jours, précisa Henry, et il héritera d'une bonne partie des deux millions de livres que laissera le lord son père. Cela explique son manque de popularité à Scotland Yard : ses chefs craignent toujours qu'on les suspecte de le favoriser...

Nora eut le plaisir ce soir-là d'échapper à la partie de piquet habituelle, M^{lle} Revelstoke ayant à s'entretenir avec son homme d'affaires.

– Je ne vais guère m'amuser, dit Henry en passant près de la jeune fille.

Elle sourit gentiment, prit congé, et gagna sa chambre où elle ne tarda pas à s'endormir. Il pouvait être une heure du matin quand elle fut réveillée par sa maîtresse.

– Je suis désolée de vous déranger. Puis-je entrer ?

Nora alluma l'électricité et M^{lle} Revelstoke parut, toujours vêtue de l'éternelle robe de soie noire qui était en quelque sorte son uniforme de dîner.

– Henry m'a demandé l'autorisation de vous faire sa cour.

– Me faire sa cour ?

– Il désire vous épouser, et naturellement je lui ai dit que cela ne me regardait en aucune façon, que je ne vous influencerai point d'une manière ou d'une autre. C'est un homme qui a beaucoup d'avenir et quelque fortune. Je le crois fort ennuyeux, mais il pourrait faire un assez bon mari. Bonsoir...

Et elle se retira, laissant la jeune fille sur le coup de cette nouvelle.

Une telle demande était une complication imprévue pour Nora. M. Frédéric Henry était bien le dernier homme qu'elle songeait à épouser. Quand elle se rendormit, ce fut pour rêver de rivalités entre Henry et Arnold, chose, qu'éveillée elle n'aurait pas osé imaginer.

Puis elle rêva qu'elle tombait entre les mains d'hommes épouvantables et d'autant plus terrifiants qu'ils étaient sans visage. Elle savait qu'ils appartenaient aux « Terribles » et, derrière eux, elle devinait trois formes plus vagues encore : un juge, un avocat, un bourreau... ceux qui avaient déjà payé de leur vie la mort de Clay Shelton.

XI

À Scotland Yard, le colonel sous les ordres duquel se trouvait Long, n'était pas content.

– J'en ai assez de vos « Terribles » disait-il. Vraiment je vous serais obligé de ne plus tourmenter le Préfet de Police avec vos histoires saugrenues : tous les jours j'ai à lui transmettre des notes confidentielles sur cette affaire...

Arnold Long redoutait ce manque de confiance de la part de ses supérieurs. Pour ceux-ci, la mort soudaine du juge, celle de l'avocat général, celle du bourreau étaient choses normales. Il fallut une fois de plus qu'il revînt sur les circonstances troublantes qui avaient présidé à ces décès. Enfin, le chef conclut avec un peu d'impatience :

– Il se peut que vous ayez raison. J'avoue que si Joshua Monkford est tué à son tour, il n'y aura plus de doute possible...

Long le regarda curieusement.

– Bref, le banquier Monkford doit mourir pour persuader Scotland Yard ?

– Eh ! c'est à vous de vous arranger pour qu'il ne meure pas ! Avez-vous pris toutes les précautions nécessaires ?

– J’ai deux policiers à Marlow et deux détectives privés aux caisses de l’association des banques, mais ce n’est pas à Marlow qu’est le danger.

– Où, alors ?

– À Heartsease, dit Long. C’est un genre de club, ou mieux une sorte d’hôtellerie tenue par un homme nommé Cravel. On y trouve le dernier mot du confort.

Tout cela semblait familier au colonel.

– Est-ce qu’on n’y dispute pas un championnat de golf ?

– Certes, le championnat le plus chic d’Angleterre. Bon prétexte pour des rendez-vous mondains et des exhibitions de toilettes. Pour moi, j’ai l’impression que c’est là que Monkford sera en danger ; et une impression vaut souvent un tas d’informations précises...

Le colonel regarda pensivement le jeune policier.

– J’ai remarqué, dit-il lentement, une chose assez curieuse au sujet des faux de Clay Shelton...

– Quoi donc, Monsieur ? fit Long qui s’attendait à une réflexion fort anodine.

– Il n’est jamais allé voler votre père !

Arnold se redressa stupéfait :

– C’est ma foi vrai !

Son père était à la tête d’une des plus grandes banques de la Cité et cette banque était dirigée selon des principes caducs. Prendre de l’argent à la *Western and Somerset* équivalait à dépouiller un mendiant aveugle.

– C’est curieux ! répéta le policier.

Le colonel venait de réussir une chose dont il n'était pas coutumier : il avait donné à réfléchir à son subordonné.

XII

En quittant son chef, Long prit un taxi jusqu'à Barkley-square. Il n'avait pas vu son père plus de six fois depuis le début de l'année. Il trouva Sir Godley en train de corriger une autobiographie de Savonarole : il cultivait une passion pour la Renaissance italienne. Le lord enleva son lorgnon et regarda son fils avec intérêt :

– Est-ce le policier qui vient me voir ou dois-je prendre cette visite comme un acte de piété filiale ?

– Ni l'un, ni l'autre, dit Arnold sombrement en prenant un cigare dans un coffret d'argent.

Il s'assit et, à brûle-pourpoint, demanda :

– Faites-vous partie de l'Association des Banques ?

– Pourquoi ?

– Je voudrais que vous répondiez d'abord à ma question.

– Naturellement, ma banque fait partie de l'Association, mais je n'y ai moi aucune position officielle, c'est Weldon qui nous représente. D'ailleurs, je ne pourrais point faire partie d'un Comité où se trouve Monkford. Il m'ennuie trop.

– Avez-vous déjà entendu parler des « Terribles » ?

– J’ai entendu parler de beaucoup de gens terribles. Auxquels faites-vous allusion ? Ceux dont parlent vos articles ?

Arnold acquiesça.

– Non, je ne les connais pas. Shelton, naturellement m’était connu, quoiqu’il ne m’ait jamais rien pris. Mais pensez-vous vraiment que Monkford soit en danger ?

– C’est un homme mort !

Il avait parlé si sérieusement que son père en fut impressionné.

Après un temps de silence, Arnold posa la question qu’il méditait :

– Pourquoi Clay Shelton ne s’est-il jamais attaqué à votre banque ?

– Peut-être n’étions-nous pas un assez gros gibier pour lui... Dites-moi, Arnold, si vous pensez vraiment que les « Terribles » constituent un tel danger, pourquoi ne pas abandonner la tâche ? Vous vous êtes assez amusé comme cela... Vous savez que je puis vous offrir une position intéressante, ici...

Il rencontra le regard calme de son fils.

– Voilà la seconde offre sérieuse que vous me faites cette année, dit-il lentement. Quand je vous ai dit que je cherchais Clay Shelton, vous m’avez offert 10.000 livres pour diriger votre succursale de l’Amérique du Sud. Vous aviez l’air particulièrement intéressé à me voir m’expatrier à ce moment-là... Pourquoi ?

Sir Godley détourna son regard et se mit à rire. Il dissimulait assez mal un certain malaise.

– Que vous êtes bizarre ! dit-il. Votre travail de policier a complètement détruit en vous tout sentiment de confiance...

D'ailleurs, ni le père ni le fils ne parlèrent plus désormais de Clay Shelton et des « Terribles ». Il était presque minuit lorsque Long prit congé. Sir Godley l'accompagna jusqu'à la porte. La maison donnait sur le côté ouest du square où les voitures étaient rares. Remarquant le vide de la rue le banquier proposa de téléphoner à une station de taxis. Arnold refusa en riant :

– Ne vous inquiétez pas pour moi !

Il serra la main de son père et s'en fut à pied. Il avait à peine fait cinquante mètres quand il entendit des pas derrière lui. La lumière d'un réverbère lui montra une femme qui courait. Et tout à coup une balle le frôla. Quelqu'un tirait, avec un browning. Il vit l'homme armé debout au milieu de la chaussée. Visait-il la femme ? La réponse fut rapide : une seconde balle frappa la grille à peine à un pied de l'endroit où il se trouvait. Il tira son propre revolver mais il n'eut pas le temps de faire feu : la femme, essoufflée, pantelante, se jetait dans ses bras en criant : « Sauvez-moi, sauvez-moi ! Les Terribles... les Terribles ! »

XIII

L'agresseur inconnu avait disparu comme s'il se fût dissous dans la nuit. Au moment où Long soutenait de ses bras la jeune fille à moitié évanouie, il vit son père qui se précipitait vers lui, devançant un valet de chambre :

– Qu'est-il arrivé ?

– Un simple incident... Aidez-moi donc à transporter cette pauvre fille.

Ensemble, ils portèrent la jeune évanouie jusque chez Sir Godley. Le policier la considérait, cherchant dans sa mémoire le lieu où il l'avait déjà rencontrée. Il trouva tout à coup : c'était l'autre jour, chez Jackson Crayley. Elle portait une robe du soir fort élégante, une magnifique broche de diamant ornait son corsage et ses doigts étincelaient de bagues.

– Je ne sais pas ce qui est arrivé ! dit-elle quand elle reprit ses sens.

Et elle entreprit une narration peu cohérente : elle et son frère étaient propriétaires d'un hôtel aux environs de Londres ; ils avaient un pied-à-terre dans la cité où ils couchaient assez souvent. Elle était allée au théâtre, et la nuit étant belle, elle avait préféré marcher un peu au retour ; près de Barklay-square, elle avait remarqué une voiture arrêtée près du trottoir ; comme elle allait la dépasser, deux hommes en avaient bondi brusquement ; leur visage était caché par des foulards.

– Je fus si terrifiée que tout d’abord je n’ai pas songé à résister ; ils essayaient de me pousser dans la voiture ; puis un troisième individu surgit en disant : « Imbécile ! ce n’est pas Nora Sanders ! » Celui qui me tenait me lâcha aussitôt et je me mis à courir. J’entendis encore crier : « Tirez sur elle ». C’est alors que je vous aperçus et que je m’évanouis...

Long avait écouté en silence :

– Je vous ai déjà vue, dit-il, vous êtes bien M^{lle} Crevel ?

– Oui. Mon frère et moi sommes propriétaires de l’hôtel de Heartsease.

– Vous êtes sûre qu’ils ont prononcé le nom de Nora Sanders ?

– Sûre ! dit la jeune fille. C’est un nom que je connais bien. Nora Sanders est la secrétaire de M^{lle} Revelstoke qui descend assez souvent chez nous pour le week-end. Nous l’attendons lundi prochain.

Long se mordait la lèvre pensivement. Décidément, l’intérêt de l’action se concentrait sur Heartsease. Non seulement Nora Sanders serait là, mais Joshua Monkford y avait loué deux chambres pour cette fin de semaine et lui, Long, devait occuper l’une de ces chambres. C’était à Heaton sans doute, que Monkford devait être assassiné : le policier en était persuadé.

Il fit appeler un taxi et reconduisit chez elle la jeune fille, puis il se dirigea vers Scotland Yard, réfléchissant au nouveau problème que posait cet attentat contre la propriétaire de l’hôtel où le banquier Monkford devait se rendre bientôt.

Le lendemain matin, de bonne heure, il quitta Londres pour Heartsease, et arriva à l’hôtel avant que les clients ne songeassent encore à leur bain matinal. C’était une très belle maison, de vieux style, située au milieu d’un grand parc. Son golf

était réputé dans toute l'Angleterre. Les appartements étaient confortables, voire luxueux, et la cuisine excellente.

Long fut reçu par un grand jeune homme aux traits flegmatiques, dont l'allure était celle de certains domestiques supérieurs, et qui lui dit dès l'abord :

– Vous avez été témoin de l'aventure désagréable survenue à ma sœur... Elle m'a téléphoné hier soir. Vous êtes bien l'inspecteur Long ?

– N'a-t-on pas retenu une chambre à mon nom pour la semaine prochaine ?

– Si... justement.

Ce directeur était fort calme. Le danger récemment couru par sa sœur ne semblait pas troubler sa sérénité. D'ailleurs il expliquait :

– Ni ma sœur ni moi ne nous connaissons d'ennemi, que je sache, mais en revanche nous avons de nombreux amis. Cette attaque ne peut donc provenir que d'une méprise. Avez-vous pu arrêter les agresseurs ? Non ? c'est regrettable... Désirez-vous voir votre chambre ? Elle communique avec celle de M. Monkford.

– Je voudrais surtout savoir qui vous attendez samedi.

Cravel prit un registre, l'ouvrit, et en tira une liste qu'il communiqua au détective.

– M^{lle} Revelstoke descend ici, régulièrement ?

– Oui. Elle ne s'intéresse pas beaucoup au golf, mais elle aime les réunions mondaines !

– Jackson Crayley est aussi un de vos clients pour la semaine de golf ?

– Certes ! il était déjà ici l'année dernière. D'ailleurs M. Crayley est un peu de nos amis. Ma sœur a souvent été le voir à Marlow.

Puis il continua, donnant des détails sur son industrie. Sa sœur, Alice, s'occupait de la réception, assistée d'un clerc et d'un comptable. Elle tenait aussi la caisse.

Le policier alla visiter sa chambre. Elle faisait partie d'un appartement composé de trois pièces, dont deux chambres à coucher et un salon. Le tout était orné de panneaux de vieux chêne dont les plinthes s'élevaient à mi-hauteur des murs. Ceux du salon étaient faits de bois clair. Long remarqua que chaque chambre possédait un téléphone particulier dont le contact s'établissait par une prise de courant fixée au mur. À chaque chambre correspondait une salle de bains.

Sous les fenêtres, un toit de verre s'étendait sur une vingtaine de mètres. Cravel lui expliqua que c'était le toit du restaurant.

Le détective trouvait cette disposition très commode. Il lui semblait impossible que l'on pût pénétrer du dehors, à cause du toit vitré, qui n'eût supporté le poids d'aucune échelle. Il y avait trois portes dans sa chambre, toutes de chêne épais et comportant serrure et verrou de sûreté.

L'une de ces portes donnait dans la salle de bains, l'autre dans le couloir et la troisième communiquait avec le salon. Machinalement il fit le tour de la pièce, sondant les panneaux. Cravel sourit.

– Ne cherchez pas d'issues secrètes ! Tout a été refait ici, et seuls les murs extérieurs subsistent de l'ancienne bâtisse.

Comme ils descendaient, Cravel se hasarda à interroger :

– Excusez-moi, M. Long, mais... avez-vous une raison spéciale qui vous pousse à ce séjour chez nous ?

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... nous avons entendu toutes sortes de rumeurs étranges concernant Monkford... M. Crayley qui est son voisin nous raconte qu'il vit dans la terreur d'être assassiné !

– Jackson Crayley me semble savoir bien des choses au sujet de son voisin ! fit sèchement l'inspecteur.

Il revint à Londres en proie à un malaise indéfinissable, et ce ne fut que le soir, en se couchant, qu'il décela la cause de cette inquiétude : les murs austères de l'hôtellerie de Heartsease ne lui disaient rien qui vaille ; sous leur revêtement de lierre, il lui semblait qu'ils fussent comme imprégnés d'une atmosphère tragique...

XIV

M^{lle} Revelstoke, qui, chaque matin, triait elle-même son courrier, tendit à Nora un paquet recommandé.

– Pour moi ? fit Nora surprise.

Elle coupa les ficelles et découvrit une petite boîte de carton qui contenait un écrin.

– Une bague ! dit M^{lle} Revelstoke qui suivait l'opération avec intérêt.

Nora ouvrit l'écrin et, d'étonnement, resta un instant bouche bée : elle n'avait jamais vu de diamant aussi gros que celui-ci.

– Ce doit être une erreur, dit-elle en dépliant un papier joint à l'envoi.

Il n'y avait que quelques mots : « De la part d'un admirateur. »

M^{lle} Revelstoke examina le bijou d'un air connaisseur :

– Fichtre ! Un diamant bleu ! En voilà pour 350 livres au bas mot... Quel est cet admirateur inconnu ?

La jeune fille ne pouvait que secouer la tête. Indiscutablement son nom et son adresse s'étaient étalés sur le paquet. C'était bien pour elle.

– Quel fichu imbécile ! dit M^{lle} Revelstoke, d'un ton amusé.
– Qui ?
– Mais Monkford ! Qui voulez-vous que ce soit !
– Mais, dit Nora, je le connais à peine !
– Alors, ce doit être Henry ! je vais téléphoner à l'un et à l'autre.

– Je vous en prie, n'en faites rien ! Je suis déjà assez ennuyée... si seulement j'étais sûre que ce soit M. Monkford !

– Vous lui renverriez le bijou, n'est-ce pas ? Ma chère, j'ai eu l'occasion d'étudier les réactions amoureuses au cours de mes soixante ans, et je suis arrivée à cette conclusion qu'une femme doit prendre tout ce qui lui est donné, et le garder précieusement pour le jour où il lui sera beaucoup plus demandé en échange... Mais, au fait, est-ce que ce ne serait pas votre étrange policier qui vous enverrait ce galant souvenir ?

– Sûrement non, fit Nora qui devint tout à coup très rouge. D'ailleurs, un simple détective n'est pas assez riche pour envoyer des diamants...

– N'oubliez pas que le père de Long possède une immense fortune.

La jeune fille resta un instant silencieuse.

– Que vais-je faire de cela ?

– Mais le garder ! répondit vivement M^{lle} Revelstoke. Ne portez pas la pierre, si elle vous gêne tant ; mais elle vaut 350 livres et voilà 350 bonnes raisons pour lesquelles vous ne sauriez la renvoyer, même si vous saviez à qui.

Une étrange impression se dégagait de cette vieille dame qui acceptait si calmement un fait accompli, quel qu'il fût.

Nora dut sortir pour faire quelques emplettes. À son retour, elle trouva sa maîtresse au salon auprès de M^e Henry, le jeune avocat.

– Ce n'est pas lui qui vous a envoyé la bague, dit M^{lle} Revelstoke, je préfère cela.

Nora se mit à rire et l'avocat prit un air embarrassé en demandant :

– Ce n'était pas votre anniversaire, Nora ?

Il avait la récente habitude de l'appeler par son prénom et il y avait des moments où elle en éprouvait un peu d'irritation.

M^{lle} Revelstoke reprit :

– Je parierais tout l'argent que je possède que c'est à Monkford que vous devez cette bague.

– Encore une fois, je ne peux même pas dire que je le connaisse !

– Bah ! c'est un idéaliste...

Et, changeant de voix :

– Téléphonnez à Heartsease, voulez-vous, et demandez à Cravel si je puis avoir un deuxième appartement : M^e Henry viendra aussi. De la sorte, il y aura dans l'hôtel au moins un joueur de golf.

La jeune fille passa dans la bibliothèque pour exécuter ces ordres, après quoi elle monta à sa chambre, ouvrit l'écrin et regarda la bague. Elle n'aurait pas été femme si elle n'avait pas éprouvé quelque satisfaction à tenir entre ses doigts un joyau aussi magnifique. Mais sa joie n'était pas exempte d'inquiétude. Elle eût aimé avoir l'avis de Long. Après tout, peut-être celui-ci lui eût-il conseillé, comme M^{lle} Revelstoke, d'accepter ce que les dieux lui envoyaient et de mettre le bijou de côté jusqu'au jour

où elle en découvrirait le donateur inconnu. Elle referma l'écrin et redescendit au salon. L'avocat était parti.

– Henry est un bon garçon, dit M^{lle} Revelstoke, et vous pourriez trouver pire, Nora.

Elle dînait en ville ce soir-là, et, par extraordinaire, sa secrétaire, qui partageait d'habitude toutes ses invitations, ne devait pas l'accompagner.

– Allez donc au théâtre. Vous choisirez quelque chose de gai, et vous ne penserez plus à tous vos mystères...

Nora dîna seule. Elle lisait le journal du soir lorsque la femme de chambre vint lui demander si elle voulait recevoir M. Long.

Nora sursauta, rougissant et pâlisant à la fois.

– Faites-le entrer au salon...

Elle rejoignit bientôt son visiteur et le trouva en contemplation devant un portrait de jolie femme en costume romantique.

– Allo ! dit-il joyeusement. Je crois bien que cette peinture représente M^{lle} Revelstoke à l'époque où la vie n'était que lys et que roses ?

Nora regarda le portrait. Pour la première fois, elle s'aperçut que c'était en effet celui de M^{lle} Revelstoke quand elle était jeune fille.

– J'espère qu'elle ne m'en voudra pas de cette visite ? dit-il. Nora secoua la tête. Il demanda, sans intention apparente :

– Allez-vous souvent au théâtre ?

– Rarement, surtout quand M^{lle} Revelstoke me laisse seule.

– Je ne vous invite pas, dit-il avec un regard amusé. Je voulais simplement savoir si vous aviez l’habitude de vous promener du côté de Berkley-Square, la nuit. Mais je vois à votre air d’indignation qu’il n’en est rien ?

Elle rit malgré elle.

– Je ne sais même pas si je connais Barkley-Square ! En tous cas, si j’y suis allée, c’est en l’ignorant.

– Quand vous dormiez... dit-il, si gravement qu’elle le prit au sérieux.

– M’aurait-on signalée à la police comme somnambule ?

Long semblait de très bonne humeur.

– Vous allez à Heartsease la semaine prochaine, n’est-ce pas ? Jouez-vous au golf ?

– Quelle idée ! je vais là uniquement pour accompagner M^{lle} Revelstoke.

Elle ajouta, plus bas :

– Mais pourquoi ces questions ? Et quelles sont les dernières nouvelles des « Terribles ? »

Long soupira :

– J’ai eu bien tort de vous parler si longuement de ces gens-là ! Pourquoi diable suis-je allé mettre de telles pensées dans votre tête !

De nouveau il regardait le portrait de M^{lle} Revelstoke.

– Elle était bien jolie... murmura-t-il. On comprend mal qu’elle n’ait pas trouvé à se marier.

Nora se demandait si elle parlerait de la bague. Tout à l'heure elle avait été sur le point de le faire et maintenant elle n'osait plus s'y déterminer. Enfin, elle fit appel à son courage :

– Est-ce qu'il vous arrive d'envoyer des cadeaux aux gens ?

Il leva les sourcils.

– Moi ? Grand Dieu non ! c'est une perte de temps et d'argent. Vous parlez de cadeaux de Noël et d'anniversaire, je suppose ? Pourquoi ?

La réponse de Long, nette et sans fard, avait imperceptiblement froissé Nora.

– Une idée qui me passait par la tête...

– Une idée ? dit-il d'une voix devenue grave. Qui vous a envoyé un cadeau ?

– Personne !

Elle se sentait ridicule.

– Allons, fit Long avec un gentil sourire, montrez-le moi.

– Pourquoi faire ?

Elle avait prononcé ces mots sans s'apercevoir qu'ils étaient un aveu.

– Parce que j'aime voir les cadeaux que reçoivent les jeunes filles qui sont mes amies.

– Oh ! je ne suis pas encore votre amie ! fit-elle avec un peu de coquetterie. Je ne comprends pas en quoi cela peut vous intéresser...

– Je vous en prie...

Elle céda enfin et alla chercher l'écrin que Long examina en s'approchant de la fenêtre.

– Qui vous l’a envoyé ?

– Je ne sais pas. C’est arrivé ce matin par la poste...

– Et M^{lle} Revelstoke a-t-elle une idée ?

– Elle croit que cela vient peut-être d’un de ses amis... un homme que je n’ai vu qu’une fois !

– Monkford ?

Il examina la bague avec soin, la tournant et la retournant entre ses doigts, regardant à l’intérieur du cercle d’or, espérant trouver quelque marque.

– Vous l’avez essayée ?

Elle n’y avait pas songé. Il prit sa main et tenta de glisser la bague qui s’adaptait exactement à l’annulaire. Il remarqua :

– Vous voyez que le cercle a été coupé pour que la mesure fût exacte. Ce n’est pas Monkford... ou du moins, je ne le crois pas. Monkford est un être assez singulier, et même le détective qui le surveille depuis quelque temps ne peut prétendre connaître les secrets de son cœur... D’ailleurs le policier le plus habile ne découvre pas facilement les réactions d’un homme vis-à-vis de la femme qu’il aime. Il est plus facile de deviner les professions des gens qui passent dans la rue que de définir l’état d’esprit d’un ami intime à l’égard de sa femme...

Les yeux baissés, Long réfléchissait :

– Ainsi, répéta-t-il encore, vous êtes bien décidée à aller à Heartsease ! Comment y serez-vous logée ?

– Je ne sais pas encore. M^{lle} Revelstoke se fait généralement réserver un des meilleurs appartements.

– J’aurais dû voir cela, dit-il pensivement. Mais il n’y a pas de temps perdu. Qui vous accompagne encore ?

– Personne... ah ! si, M. Henry, l’avocat. Il passera là-bas une journée.

– Pas d’autres ?

Elle secoua la tête.

– Crayley est-il des amis de M^{lle} Revelstoke ?

– Oui, certes...

– Il y sera ?

– Oui, il y sera.

Long regarda longuement la jeune fille :

– Moi aussi, j’y serai !... Je crois même que cette petite partie de plaisir va me donner beaucoup de distraction...

La porte s’ouvrit à ce moment, et au grand étonnement de Nora, M^{lle} Revelstoke entra. Elle sourit à sa secrétaire et son regard se posa sur l’écrin que celle-ci tenait toujours à la main. Puis ses yeux se portèrent vers l’inspecteur :

– Ah ! voici M. Long ! est-ce lui le coupable ? Nora ouvrait déjà la bouche pour répondre mais le jeune homme la prévint :

– Oui, M^{lle} Revelstoke ! J’ai eu tort de faire tant de mystère et l’heure est venue de vider mon cœur... Cette bague a été dans ma famille pendant des années : mon oncle l’acheta à Copenhague en 1862.

Les yeux de M^{lle} Revelstoke ne cillèrent pas, mais son visage devint soudainement pâle, d’une pâleur particulière, comme terreuse, et qui le vieillissait tout à coup...

XV

Nora put croire, l'espace d'un instant, que M^{lle} Revelstoke allait s'évanouir. La vieille dame avait chancelé, mais par un effort de sa volonté de fer, elle parvint à sourire :

– Tiens, dit-elle... Comme cela est donc curieux !

Arnold la regardait intensément et elle ne parvenait pas à détourner ses yeux de ces deux yeux gris.

– Vraiment très curieux, répéta-t-elle.

Elle parlait très lentement et on sentait qu'elle essayait de dissimuler l'émotion que les derniers mots concernant la bague avaient éveillée.

– Et vous l'avez envoyée à Nora ? C'est vraiment très aimable à vous, M. Long !

Nora restait debout, regardant tour, à tour l'un et l'autre, ne pouvant comprendre ce que signifiait l'extraordinaire mensonge de Long. Elle était parfaitement certaine qu'à elle au moins il avait dit la vérité. Il n'avait pas envoyé la bague. Pourquoi inventait-il cette histoire ? Quoi qu'il en fût, l'effet de cette invention sur M^{lle} Revelstoke était considérable : jamais celle-ci n'avait paru aussi violemment émue.

– Voulez-vous passer un instant dans mon studio, M. Long ? dit enfin la vieille dame.

L'autre eut une brève hésitation, puis accepta, tandis que M^{lle} Revelstoke poursuivait :

– Je voudrais dire un mot à M^{lle} Sanders avant de la quitter. J'aimerais savoir si elle n'est pas gênée d'accepter de vous un tel présent ?

Elle regardait fixement la jeune fille qui se troubla et répondit :

– En effet... je crains qu'il ne me soit impossible d'accepter un cadeau aussi magnifique...

Elle tendait l'écrin vers Long, et, là encore, elle eut une surprise : d'un geste rapide, l'inspecteur prenait la bague et la faisait glisser dans sa poche, en disant précipitamment :

– Hélas ! j'avais raison de supposer que vous ne l'accepteriez pas...

Et, se tournant vers M^{lle} Revelstoke :

– Je suis à vos ordres, Mademoiselle.

Ils gagnèrent le salon voisin, s'assirent, et le silence s'établit entre eux pendant que la vieille femme cherchait une entrée en matière. Elle se décida enfin :

– Évidemment, je me sens responsable de M^{lle} Sanders, et lorsqu'on lui envoie un cadeau aussi important, j'ai un peu le droit, ayant de vieux principes, de demander...

Elle hésitait à continuer. Il le fit pour elle.

– De demander quelles sont les intentions du donateur ? Rassurez-vous, elles sont parfaitement honorables ! M^{lle} Sanders est une jeune fille charmante, elle me plaît beaucoup... cependant j'avoue qu'en lui envoyant cette bague, j'ai été un peu vite...

Le regard de M^{lle} Revelstoke ne quittait pas celui de Long.

– Vous êtes un gentleman. Il n’y a aucune raison pour que vous ne courtisiez pas ma secrétaire. La seule chose qui me semble étrange...

– C’est que je lui envoie déjà un présent d’une aussi grande valeur ? Je vais vous expliquer : Figurez-vous que mon oncle...

– Laissons cela, monsieur. L’histoire de votre famille m’est indifférente. – Les couleurs revenaient sur son visage, et deux taches roses renaissaient sur ses joues. – Tout ce que je désire savoir est quelles sont vos intentions et vos sentiments concernant M^{lle} Sanders. Êtes-vous amoureux d’elle ?

Le sourire de Long s’épanouit.

– Je vais être très franc, M^{lle} Revelstoke, dit-il. Je n’aime pas votre secrétaire et il y a peu de chance que j’en tombe amoureux. D’autre part, il n’est rien que je redoute autant que le mariage...

– Alors, cette bague ? Reconnaissez qu’il m’est difficile de vous comprendre. J’avais l’impression que vous étiez très attaché à cette petite... montrez-moi donc l’écrin, voulez-vous ?

Elle avait formulé cette demande très Calmement. Il tira l’objet de sa poche et le lui passa. Avec le même calme, M^{lle} Revelstoke se dirigea vers son coffre-fort, l’ouvrit, y déposa la bague et referma vivement la porte de bronze.

– Voyez-vous, il vaut mieux que je garde ce bijou jusqu’à ce que vous fassiez plus ample connaissance avec Nora et que vous vous soyez décidés l’un et l’autre.

Elle s’était levée. Elle offrit sa main droite :

– Bonsoir, M. Long, et bonne chance !

Il prit la main tendue. Il regardait cette femme avec admiration.

– Vous irez à Heartsease ? demanda-t-il d'un ton détaché. Si j'étais vous, je m'en abstiendrais...

Une lueur amusée passa dans les yeux de son interlocutrice.

– Vraiment ? dit-elle. Tiens ! c'est justement le conseil que j'allais vous donner !...

XVI

Un certain nombre de documents comportant des renseignements nouveaux attendaient Long sur son bureau de Scotland Yard.

Il donna des ordres pour complément d'information. Puis, ayant expédié à droite et à gauche quelques limiers dont il connaissait le savoir-faire, il rentra chez lui. Sa voiture, où se trouvait déjà sa valise, stationnait devant sa porte. Il téléphona à Marlow et apprit que M. Monkford était déjà parti pour Heartsease : suivant son habitude il s'y rendait deux jours avant l'ouverture du championnat de golf. Monkford était accompagné d'un personnage que Long connaissait bien : le sergent Rouch, de la préfecture.

Arnold mit ses gants, remonta le col de son imperméable, car le temps était pluvieux, et donna un dernier regard à son appartement. Il aperçut une enveloppe sur la table. Il appela son domestique :

– Qui a apporté cette lettre, et à quel moment ?

– Tout juste avant que vous n'arriviez, monsieur. Je n'en sais pas davantage. J'ai trouvé le pli dans la boîte à lettres et je l'ai déposé sur votre table.

L'adresse était écrite au crayon, d'une écriture maladroite. Il rompit le cachet encore humide, tira une feuille de papier grasseyé et lut : *N'allez pas à Heartsease.*

Rien d'autre. Long retourna la feuille plusieurs fois, puis la serra avec soin dans son tiroir. La pluie tombait à torrents. Le chauffeur avait fermé la voiture.

– Je n'aurai pas besoin de vous, lui dit Arnold.

L'homme parut surpris.

– Monsieur a changé d'avis ?

– Oui... Vous avez une femme et des enfants... j'aime mieux ne pas vous emmener.

Lui-même prit le volant et démarra à toute allure.

Quand il arriva à Heartsease, la pluie n'avait pas cessé. Le hall de l'hôtel était plein de monde, quoique la grande semaine ne dût commencer que deux jours plus tard. Long se dirigea vers le bureau de réception et salua aimablement la jeune fille qui s'y trouvait.

M^{lle} Cravel n'avait évidemment pas souffert beaucoup de sa désagréable aventure de l'autre nuit. Une simple robe noire lui seyait à ravir.

– M. Monkford vous attend, dit-elle ; vous connaissez son appartement.

Il regarda à droite et à gauche, et dit à mi-voix :

– Au fait, j'ai une question à vous poser. Qui paie ma note ici ?

– Mais, M. Monkford, naturellement.

– Diable ! Mais voilà qui est fort bien !

Monkford était de la meilleure humeur du monde. En venant, il avait découvert quatre gobelets anciens de Bristol qu'il venait de ranger sur une étagère.

– Vous savez dit-il, en apercevant Long, le « Destin Noir » est un faux ! Je le dirai à M^{lle} Revelstoke, quand elle arrivera !

– Le Destin Noir ?

Arnold avait complètement oublié l'existence de la petite négresse.

– Un faux, une copie allemande ! Bethman s'en est aperçu tout de suite...

Le maître d'hôtel entrait pour desservir, car Monkford avait dîné dans son petit salon.

Quand il fut sorti, Long se décida à poser une question qui le tourmentait depuis quelque temps :

– M^{lle} Revelstoke a-t-elle une grosse fortune ?

– Oui, dit Monkford, hésitant comme tout banquier le fait lorsqu'il s'agit des affaires d'un client, elle est plutôt riche. Elle vit simplement, mais ses revenus sont importants.

– Combien ?

Mais Monkford se refusait à préciser.

– Je me suis occupé de son compte il y a longtemps, alors même que je n'étais pas encore banquier à Londres. À une certaine époque, ses dispositions étaient énormes ; je crois bien qu'elle gérait aussi la fortune de son frère. Lorsqu'elle transféra son compte de province à Londres, nous faillîmes perdre sa clientèle ; elle voulait déposer son argent chez votre père, mais, chose étonnante, votre père refusa de s'occuper de ses affaires. Elle avait alors près d'un million à son crédit.

Long réfléchissait que peu de banques eussent laissé échapper une pareille occasion. Un autre point troublait le détective : dans leur conversation au sujet de M^{lle} Revelstoke,

l'autre soir, Sir Godley ne lui avait nullement parlé de cet incident.

Maintenant, Monkford donnait quelques signes de nervosité. Son calme l'avait quitté. Il tressaillait au moindre bruit. Il avoua qu'il n'avait pu dormir au cours de la nuit précédente. Au moment où Long allait prendre congé, il demanda si M^{lle} Revelstoke serait accompagnée de sa jeune secrétaire.

– Vous parlez de M^{lle} Sanders ?

– Oui, c'est une charmante fille.

Et il répéta à deux reprises, comme pour lui-même :

– Charmante... charmante...

Brusquement, changeant de sujet :

– Crayley arrive demain ! Je crois que vous n'aimez pas Crayley...

– Il est difficile d'avoir beaucoup de sympathie pour un être qui paraît aussi nul et qui ne sait que faire pousser des roses !

Le banquier rit doucement.

– Oh ! Crayley n'est pas un mauvais garçon. Il ne manque d'ailleurs pas de courage. Vous vous souvenez de la façon dont il s'est précipité sur Shelton...

– Oui, je me suis souvent demandé ce qu'il faisait là à ce moment.

Tout en parlant, le détective avait examiné les serrures. Rassuré sur ce point, il se retira dans sa chambre où il entreprit d'inspecter toutes choses, ne négligeant même pas la précaution chère aux vieilles gens de regarder sous le lit. Ses fenêtres avaient vue sur un petit jardin qui s'étendait parallèlement à la maison. Il verrouilla la porte communiquant avec le salon, fer-

ma à clef la porte de la salle de bains, bien que cela ne semblât nullement nécessaire, cette salle étant construite sur le plan américain et ne s'éclairant que par l'électricité du plafond. Il mit la clef dans sa poche et descendit trouver le directeur avec lequel il entreprit dans l'hôtel une sorte de ronde.

– Réellement, M. Long, prévoyez-vous quelque événement fâcheux ? La maison sera pleine à craquer la semaine prochaine, et Heartsease ne survivrait pas à un scandale !

Long le regarda ironiquement :

– Heartsease survit déjà à pas mal de scandales, à moins que ma mémoire ne me trompe...

– Je ne parle pas de ce genre de scandales, dit vivement le directeur. S'il y avait un drame, un crime, l'hôtel serait ruiné !

– N'ayez crainte, M. Cravel, nous ferons tout pour éviter une tragédie.

Le lendemain, qui était un dimanche, Arnold passait dans le hall vers le soir, quand il rencontra Jackson Crayley, qui, traversant la pièce, lui tendit une main molle.

– Quel sale temps, dit-il languissamment. Pourquoi ne suis-je pas allé à Deauville ? Le golf, après tout, est un jeu imbécile !

Long le vit sourire en tournant la tête vers quelqu'un qui passait derrière lui. C'était Alice Cravel.

– Jolie fille, et qui ne manque pas de distinction. Au fait, j'aime autant vous dire que je ne viens guère ici que pour elle...

– C'est une de vos amies ?

– Oui, dit Crayley en essuyant son monocle, et j'en suis assez fier...

– Tiens ! il me semble l’avoir rencontrée chez vous à Marlow ; vous avez prétendu alors qu’elle ne venait qu’en visiteuse, pour voir votre jardin ; vous aviez même l’air excédé.

– Vraiment ? Que voulez-vous, mon cher ami, je ne suis pas de ceux qui confient leurs sentiments à n’importe qui... Maintenant que je vous connais mieux, je vous avoue franchement que je suis très attaché à cette petite... Et comment vont ces messieurs de Scotland Yard ?

– Mon Dieu, ils supportent très bien mon absence. Avez-vous vu Monkford ?

– C’est vrai ! Il est ici... Je lui dois donc une visite. Un banquier est une relation qu’il ne faut pas négliger, n’est-ce pas ?

Il avait parlé comme en se moquant. Il changea de ton pour dire :

– J’ai une chambre bien désagréable, cette année. Cette affreuse Revelstoke a retenu mon appartement habituel.

– Je croyais que vous aviez beaucoup d’amitié pour M^{lle} Revelstoke ?

– Moi ? Je la hais ! Je ne connais personne qui soit plus désagréable. Elle est incapable de parler de qui que ce soit sans le déchirer à belles dents. Vraiment, je la déteste.

Il y avait quelque vérité dans ce jugement, qu’il venait d’exprimer avec véhémence.

Plus tard dans la soirée, le détective remarqua que Crayley avait engagé une grande conversation avec M^{lle} Cravel. Il se demanda quel sentiment pouvait bien attirer vers cette jeune femme au type un peu vulgaire un homme élégant dont l’existence n’était faite que de snobisme et de convention.

Jamais un dimanche ne parut si long au policier que le jour suivant. Il sortit le matin avec Monkford et joua fort mal au golf.

L'après-midi fut une véritable épreuve de patience. Il comprit tout à coup que le temps ne lui semblait si lent à s'écouler que parce que Nora Sanders devait arriver le lendemain. C'est alors que commencerait la période dangereuse.

Le ciel était souriant quand la limousine de M^{lle} Revelstoke s'arrêta devant le porche de l'hôtel. Cravel était là pour la recevoir et vraiment la présence de l'inspecteur semblait superflue. Nora avait aperçu celui-ci bien avant l'arrêt de la voiture.

– Soyez la bienvenue à Heartsease, dit Long avec un plaisant sérieux. Je représente la municipalité et je viens vous offrir mes compliments !

– Je parie que vous ne savez même pas le nom de la commune à laquelle appartient l'hôtel.

Les deux jeunes gens riaient en se regardant, mais Nora dut suivre M^{lle} Revelstoke et ils ne se retrouvèrent qu'après le dîner, et pour quelques minutes seulement.

Enfin arriva le jour qui marquait l'ouverture du grand match. L'hôtel était absolument comble. La pelouse était peuplée de tentes aux couleurs claires qui abritaient des tables à thé. Le hall ressemblait par son animation à un grand magasin un jour de vente annuelle.

Il eût été impossible de surveiller tant d'allants et venants, mais les links étaient entourés de barrières et on ne pouvait y pénétrer que par deux entrées où des policiers étaient placés avec l'ordre d'éloigner tout personnage équivoque. D'ailleurs, aucun incident ne se produisit.

M. Henry arriva le mercredi et Long se mit à rire en le voyant descendre de voiture.

– Quel être étrange ! Venir jouer au golf avec un chapeau de forme !

Il se trouvait alors à la fenêtre du salon de Monkford.

– Qui est-ce ? demanda le banquier.

– Lui ? Henry, l’avocat de M^{lle} Revelstoke. Vous ne le connaissez pas ?

– Fichtre ! dit Monkford, c’est un avocat de grand avenir.

Monkford qui était très répandu dans la société mondaine et artistique de Londres, recevait beaucoup dans son appartement. Il ne quittait guère l’hôtel.

Les jours se suivaient sans incident. Peu à peu Monkford retrouvait sa quiétude habituelle. Il fut élu président du Comité des fêtes et il se jeta à corps perdu dans l’organisation d’un bal costumé qui devait clore la grande semaine.

Un soir, en regardant par sa fenêtre, Long vit le banquier qui allait et venait dans le jardin avec Henry et Crayley. Il était évident que le sujet de leur conversation était exceptionnellement sérieux. Soudain, Monkford leva les yeux et aperçut Arnold. Mais il ne lui adressa pas le salut amical que prévoyait celui-ci. Quelques minutes plus tard, Long entendait la voix des trois hommes dans le salon qui avoisinait le sien. Puis la porte du couloir se referma et le silence s’établit. Le policier supposa que Monkford se trouvait seul, et il alla le trouver :

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, rien, dit Monkford, brièvement. Dites-moi, Long, je désire vous voir après le dîner.

– Pourquoi pas maintenant ?

– Oh ! ce n’est guère pressé...

– Cela vous concerne ?

– Dans un sens oui, fit sèchement l’autre, mais la chose intéresse surtout un de mes amis... Je ne puis encore rien dire...

Venez me trouver immédiatement après dîner et nous discuterons...

Le détective sortit en proie à une vague inquiétude. Il rencontra Crayley dans le hall et le questionna :

– Que diable avez-vous raconté à Monkford pour l’avoir ainsi affecté ?

Jackson Crayley parut très surpris.

– Nous n’avons parlé que de choses purement personnelles. Si vous n’en êtes pas informé, je ne peux rien vous dire ; j’ai donné ma parole.

Il y avait dans l’allure de Crayley une nuance indéfinissable. Il affectait une raideur qui lui était peu habituelle. L’inquiétude de Long augmenta. Il regrettait d’être trop peu lié avec Henry pour songer à l’interroger. En général il dînait avec Monkford, mais ce soir-là le banquier lui fit parvenir un bref mot d’excuse par son valet de chambre.

Il essaya de trouver une indication en se remémorant chacun des événements de ces derniers jours ; mais ce fut en vain ; rien ne justifiait ce changement soudain. Il vit Monkford pendant le dîner, assis à une table près de M^{lle} Revelstoke et de sa jeune secrétaire ; il l’observa sans résultat ; un instant il rencontra les yeux de la jeune fille et se souvint tout à coup qu’il n’avait pas eu l’occasion de lui expliquer son mensonge au sujet de la bague...

M^{lle} Revelstoke lui adressa un signe de tête gracieux ; elle avait dans le regard une expression de triomphe malicieux qui crispa Long intérieurement. Il prit son café dans le hall. Monkford apparut alors pour le prier de monter chez lui. Le ton du banquier décelait une sorte de menace.

Long attendit cinq minutes puis il prit l'ascenseur et pénétra dans le salon du banquier. La pièce était vide, mais il entendait la voix de l'autre qui téléphonait dans la chambre voisine.

– Allo ! allo ! qui a...

À ce moment, Arnold entendit une détonation puis, le bruit d'un corps qui tombe. Il se précipita sur la porte. Elle était fermée à clef. Il sortit pour essayer de passer par la porte de la chambre donnant sur le couloir, mais celle-là, pas plus que l'autre, ne livrait passage. Elle était en chêne solide et elle résista à ses efforts. Cravel arrivait en courant. Son visage exprimait la consternation.

– Qui a tiré ? fit-il d'une voix terrifiée.

– Ouvrez la porte ! ordonna le policier.

Le directeur fouilla ses poches.

– Attendez... je n'ai pas de passe-partout.

Il se précipita vers le rez-de-chaussée et revint au bout d'une minute avec une clef qu'il introduisit d'une main tremblante dans la serrure. La porte s'ouvrit : Monkford gisait à terre, replié sur lui-même, la face contre le tapis, les mains serrant le récepteur du téléphone. Dans la chambre, une âcre senteur de poudre emplissait l'air...

XVII

- Il faut aller chercher un médecin, dit Arnold Long.
- Il s'est tué ? demanda le directeur.
- Allez chercher un docteur, faites ce que je vous dis...

Laissé seul le détective ferma la porte. Il n'y avait d'autre clef dans la serrure que celle du directeur, qui pendait à l'extérieur. Il traversa la salle de bains, qui était fermée, ainsi que l'autre porte du salon. Les fenêtres étaient hermétiquement closes, car la nuit était fraîche. Au-dessus des fenêtres s'ouvraient trois petits postes d'aération qui n'auraient pu donner passage à un chat un peu replet. D'ailleurs aucune marque d'échelle, aucune trace de pas, rien. La penderie était vide ; le lit intact. Long sonda les panneaux des murs mais il savait que ce travail serait inutile. Pourtant, l'arme qui avait tué Joshua Monkford avait été tenue à quelques centimètres de sa tempe !

Long respirait péniblement. Un homme assassiné gisait là dans une chambre où personne n'avait pu pénétrer... C'était un fait incompréhensible, mais réel !

Cravel réapparut, toujours courant. Son visage décelait une peur inexprimable. Il parlait à une domestique qui l'accompagnait.

– M. Long, dit-il, quelque chose est arrivé dans la chambre de M^{lle} Sanders !

Arnold le regarda fixement :

– Qu'est-il arrivé ?

Ce fut la domestique qui répondit :

– Je ne sais pas, monsieur, quelque chose a fait explosion...

Avant qu'elle eût fini sa phrase, le détective avait déjà bondi. À l'autre extrémité du couloir, la chambre de Nora était fermée. Il regarda à travers la serrure et vit une fumée légère qui flottait dans l'atmosphère. Son cœur s'arrêta presque de battre.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il sursauta en se retournant : derrière lui, Nora Sanders lui parlait calmement.

– Avez-vous la clef ?

Il lui arracha presque l'objet des mains. Il entra. Il y avait eu en effet une sorte d'explosion. Près de la cheminée un morceau de papier brûlait encore.

– Mais qu'est-il arrivé ? répéta la jeune fille effrayée.

– Peu de chose, dit-il. Restez ici !

Il s'éloignait, rebroussant chemin vers la chambre de Monkford. Cravel se tenait dans le couloir.

Le policier haussa les épaules et tous deux pénétrèrent ensemble, une fois encore, dans la pièce tragique.

Long ramassa le téléphone, l'essuya, et appela le bureau. M^{lle} Cravel lui répondit d'un ton qui indiquait qu'elle connaissait le drame. Elle parlait à voix basse. Il demanda :

– Qui a appelé Monkford tout à l'heure ?

– Personne, c'est lui qui appelait. J'ai répondu à son signal et j'ai entendu alors le bruit d'un coup de feu...

Le docteur requis arrivait. Il se pencha sur le corps et son examen fut bref :

– Inutile de vous dire qu’il est mort, n’est-ce pas ? La balle a traversé le cerveau. Je crois que la mort a été instantanée. Le coup avait été tiré de très près : regardez la brûlure. Suicide ?

Cette éventualité avait été la première à se présenter à l’esprit du détective ; mais aucune arme ne se trouvait près de Monkford. Il possédait un browning, que l’on retrouva dans le tiroir du bureau, parfaitement intact et d’ailleurs pas chargé.

Arnold se mit alors à la recherche de Crayley. Il n’était-pas nécessaire d’être un grand psychologue pour observer que ce dernier connaissait déjà le sort de son voisin.

– C’est terrible, terrible ! dit-il. Mais pourquoi s’est-il tué ? Il était tellement gai cet après-midi, lorsque je lui parlais !

– Écoutez-moi, Crayley ! Le jeune avocat et vous, vous étiez avec Monkford cet après-midi, et vous lui avez dit quelque chose qui l’a fortement impressionné.

– C’est lui qui m’a dit quelque chose qui m’a impressionné, répliqua. Crayley brusquement. D’ailleurs, Long, je suis bouleversé par la mort de ce pauvre garçon et mes nerfs ne peuvent en supporter davantage. Je ne veux pas discuter avec vous.

– Peut-être discuterez-vous demain avec le juge d’instruction !

– Vous me menacez, je crois ! Quand je pense que j’ai sauvé votre misérable vie, à Chelmsford !

– Entendez-moi, Crayley, et comprenons-nous bien ! Je ne vous menace pas ; je vous pose simplement les questions que tout policier poserait à n’importe quel honnête homme dans de semblables circonstances ; et j’ajoute que tout honnête homme y répondrait immédiatement. Quel était le sujet de votre conversation avec Monkford, cet après-midi ?

Crayley haussa les épaules :

– Vous feriez mieux d’interroger Henry... Pour moi, j’ai l’impression qu’il me faut voir mon avocat avant de vous répondre...

Or, quand le policier s’informa de l’endroit où il pourrait trouver ledit Henry, il apprit que celui-ci avait quitté l’hôtel aussitôt après le dîner, et qu’il était en route pour Londres.

XVIII

Nora resta muette d'horreur quand M^{lle} Revelstoke lui eût conté les circonstances du dramatique événement :

– Mort ! disait-elle, est-ce possible !

– Eh oui ! le docteur prétend que c'est un suicide ; mais pourquoi diable Monkford se serait-il suicidé ?

Elle, si flegmatique, en général, allait et venait nerveusement autour de la chambre.

– Crayley avait bien dit qu'il se croyait menacé, depuis quelque temps ! Mais je ne voyais là que de l'imagination... C'était bien la peine que votre extraordinaire policier se trouvât là... Joli policier, ma foi !

– Mais vous parliez de suicide ? dit Nora.

– Eh non, ce n'est pas un suicide ! Aucune arme n'a été trouvée près de lui. Le docteur est un imbécile !

– Alors, qui l'a tué ?

– Ne posez pas d'aussi sottes questions, répondit brusquement M^{lle} Revelstoke. Le malheureux est mort : c'est la seule chose certaine. Souhaitons seulement que sa banque soit solvable. Quant à votre M. Long, qui ne jouit déjà pas d'une très enviable réputation à Scotland Yard, d'après ce que dit Henry, cet insuccès va l'achever.

Il y avait dans la voix de M^{lle} Revelstoke une note de méchanceté satisfaite qui surprit Nora.

– Vous n’aimez pas M. Long ! murmura-t-elle.

Cela lui semblait inconcevable qu’on put ne pas éprouver de sympathie pour le policier.

– Si je l’aime ? Écoutez, Nora... Il y a souvent dans la vie d’une femme certaines choses qu’elle préfère oublier. Il se trouve que votre Arnold Long m’a rappelé une erreur de jeunesse que je croyais oubliée depuis longtemps. Je ne vous la raconterai pas... vous penseriez que je suis folle ! Cela eut lieu à Copenhague, alors que j’étais très jeune (elle respira profondément). Que cela vous suffise !... Fichtre non ! je n’aime pas votre ami Long !

La jeune fille garda le silence. Elle comprenait l’inutilité de défendre un homme qui avait certainement fait tout son devoir.

– Dites-moi : Qu’est-ce que c’était que cette explosion dans votre chambre ?

– J’ignorais tout de cet incident, et je me rendais chez moi quand je trouvai M. Long essayant d’ouvrir ma porte... une des femmes de chambre avait entendu des explosions et il y avait un épais morceau de papier brûlant encore devant la cheminée.

– Quelle sorte de papier ?

– Je ne sais pas. Long l’a emporté.

La vieille dame n’insista pas. Elle ne semblait attacher qu’une faible importance à cette histoire d’explosion. Elle quitta Nora pour retrouver un ami dans le hall, laissant à la jeune fille le soin de préparer les valises.

Celle-ci achevait à peine sa tâche lorsque Cravel vint lui faire ses doléances. Il semblait fort calme, tout en déplorant le départ de ses clients.

– C’est la ruine pour moi ! Enfin j’espère que d’ici l’année prochaine tout s’arrangera. Je vais d’ailleurs faire quelques changements et la chambre tragique disparaîtra complètement : j’y ferai passer l’escalier.

De toute évidence, il ne songeait qu’à son propre intérêt, et Nora ne put s’empêcher d’en être choquée.

Lorsque M^{lle} Revelstoke remonta, la jeune fille lui fit part de son opinion sur l’indifférence du directeur.

– Enfin, ma chère enfant, vous ne voudriez tout de même pas le voir pleurer à cause de Monkford ! Il est probablement ruiné pour la saison présente... Au fait, je viens de voir votre policier : il m’a demandé s’il pouvait vous parler. Quels renseignements espère-t-il obtenir de vous, je me le demande. En tous cas, vous m’excuserez de vous laisser seule avec lui, mais sa seule vue suffit à m’irriter.

Quelques instants après, Arnold se fit annoncer. Il semblait très fatigué, et toute la sympathie de la jeune fille alla vers lui. Contrairement à ses paroles précédentes, M^{lle} Revelstoke ne s’était pas retirée. Ce fut même elle qui engagea la conversation :

– Eh bien ! M. Long, avez-vous fait quelques découvertes ?

– Non, dit-il, si ce n’est qu’il s’agit d’un meurtre.

– Comment cela ? le directeur m’a dit qu’il n’y avait absolument personne dans la chambre, lorsque vous y êtes entré, et que vous étiez la seule personne qui se trouvât près de Monkford quand le coup a été tiré.

Le jeune homme la regarda en souriant :

– Tiens, c’est vrai, j’étais là ! Je n’avais pas pensé à cela !

– Rassurez-vous ! d’autres y auront pensé ! Cravel m’a dit qu’il était au second étage lorsqu’il entendit la détonation. Il

descendit rapidement et vous trouva près de la porte que vous tentiez d'ouvrir... Pourquoi cette porte était-elle fermée ?

– Je ne sais : elle était fermée, voilà tout !

M^{lle} Revelstoke haussa les épaules, en gardant aux lèvres un air de moquerie.

– Cravel prétend que la porte ne pouvait avoir été fermée de l'intérieur ; sinon il n'aurait pu l'ouvrir avec sa clef. Au fait avez-vous trouvé la clef de la porte ?

– La clef ? Elle était dans la poche de Monkford.

Les sourcils de M^{lle} Revelstoke se levèrent interrogativement.

– C'est curieux ! Cravel affirme qu'elle était au bureau où elle est encore. Donc, si vous avez trouvé une clef dans la poche de Monkford, cette clef n'appartenait pas à l'hôtel ?

M^{lle} Revelstoke vit alors Long tressaillir, tandis qu'un sourire éclairait son visage fatigué. Toute expression de fatigue avait disparu de ses yeux qui s'éclairèrent subitement.

– Au fait, dit-il, je commence à comprendre au moins ceci : c'est que je me suis conduit comme un enfant !

Son interlocutrice notait ce soudain enthousiasme, qui ne semblait pas la satisfaire.

Long reprenait :

– Je viens de trouver, grâce à vous, mademoiselle, la solution de cet étrange mystère ; et maintenant, je vais alléger ma conscience : je viens de vous mentir ; je n'ai trouvé aucune clef, bien que l'ayant cherchée partout dans la chambre ; mais rien n'est plus délicieusement agréable que mentir à ceux qui...

Il s'interrompit, bien que M^{lle} Revelstoke l'écoutât avec beaucoup d'intérêt. Il se retourna vers Nora :

– J’allais vous poser quelques questions à propos de l’explosion dans votre chambre, mais c’est désormais inutile. Je n’ai plus à résoudre qu’un petit problème : à savoir comment l’homme qui tua Joshua Monkford s’échappa de la chambre...

Les lèvres de M^{lle} Revelstoke se plissaient ironiquement :

– Cela me semble en effet une question primordiale ! dit-elle.

– Oui et non ! dit Long, se parlant à lui-même. La question réellement importante à laquelle je ne peux pas encore répondre est la suivante : Pourquoi M. Henry, cet éminent avocat, s’est-il arrêté à la station de police de Stentowa à 9 h. 1/4, pour déclarer la perte d’une montre-bracelet qu’il avait laissée dans sa chambre ?

Les yeux de la vieille dame s’ouvrirent et le sourire quitta ses lèvres.

– Vous êtes presque aussi mystérieux que vos mystérieux « Terribles », dit-elle.

– Plus mystérieux encore, dit Long. Songez qu’au moment même où Henry se présentait à la police, on tuait Monkford ! On ne pourrait imaginer un meilleur alibi, vous ne trouvez pas ?

XIX

M^{lle} Revelstoke n'avait pas exagéré en disant que tous les clients de l'hôtel étaient en fuite.

Long qui avait été obligé de faire une courte apparition à Londres ne trouva plus que six ou sept personnes dans la grande salle à manger lorsqu'il revint. Cravel avait exigé que tous les panneaux de la chambre du meurtre fussent enlevés. Trois charpentiers étaient occupés à ce travail. Long examina les murs ainsi découverts : il était parfaitement impossible : que quelqu'un ait pu pénétrer dans la chambre autrement que par la porte.

Le sergent Rouch, qui assistait le détective, était un gros homme d'âge moyen dont l'optimisme paraissait invulnérable. Il était persuadé que les problèmes les plus compliqués trouvent toujours leur solution. Long avait tiré de sa poche un morceau de papier à moitié consumé : le papier recueilli dans la chambre de Nora.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Rouch curieusement.

– Tout ce qui reste d'un pétard. Vous pouvez en acheter un paquet pour trois francs.

– Un pétard ?

– Oui... on l'a jeté par la fenêtre de M^{lle} Sanders, et ceci uniquement pour m'attirer loin du cadavre de Monkford.

Comme un imbécile, j'ai été pris au piège et pendant ce temps-là, quelque chose se produisait...

– Ah ! ah ! le meurtrier s'échappa !

– Le meurtrier ne pouvait pas s'échapper puisqu'il n'était pas là, dit Long.

– Mais alors, comment, a-t-il été tué ?

– Ah ! vous n'avez pas grande cervelle !

– Oh, écoutez ! c'est très joli d'insinuer que je ne suis qu'un imbécile ! mais enfin il y a eu un homme tué dans une chambre fermée et la seule personne trouvée près de cette chambre, c'était...

– Tiens, tiens ! Rouch ! vous aussi ? Qui donc vous a raconté cette bourde ?

Le sergent Rouch se sentait assez mal à l'aise. La sueur lui venait au front. Il bégaya :

– Je... je voulais dire...

– De qui tenez-vous cette phrase ? Vous n'avez pas inventé cette magnifique théorie tout seul !

– Eh bien, c'est Cravel... il trouve ça curieux, votre présence près de la chambre de Monkford lorsqu'il a été tué...

– Allez me chercher Cravel, j'ai deux mots à lui dire !

Le directeur semblait résigné aux conséquences, désastreuses pour lui, de la tragédie. Il sourit même en regardant la chambre dévastée.

– Eh bien, M. Long ! Avez-vous trouvé une entrée secrète, derrière ces panneaux ?

L'autre ne répondit pas.

– Fermez la porte, dit-il à son subordonné.

Et quand cela fut fait :

– Vous vous souvenez, cher Monsieur, que lorsque vous êtes arrivé près de la porte de Monkford après avoir entendu le coup de feu, vous m’avez trouvé essayant de l’ouvrir ?

Une sorte d’appréhension passa dans les yeux de Cravel.

– Vous n’allez tout de même pas prendre au sérieux une vague réflexion que j’ai pu communiquer à Rouch ? J’ai simplement voulu dire que vous étiez la seule personne présente dans cette partie de la maison à l’instant du drame... Je n’ai rien voulu suggérer...

– Je me moque de ce que vous voulez ou ne voulez pas suggérer, interrompit Long, mais j’entends vous poser quelques questions : je vous ai demandé, vous vous en souvenez, si vous possédiez une clef de la porte ?

Cravel acquiesça. Il se tenait évidemment sur ses gardes, toute son attention tendue.

– Vous vous rappelez aussi que vous êtes descendu et que vous êtes revenu avec un passe-partout ?

– Oui, oui... certainement !

– Qui vous a donné ce passe ?

– Le garçon d’étage.

– Qu’on aille le chercher, fit sèchement le policier, s’adressant à Rouch.

Il resta silencieux jusqu’à l’apparition du valet de chambre :

– Vous avez un passe-partout pour cet étage ? lui demanda-t-il.

Un coup d'œil fut échangé entre l'employé et son directeur.

– Oui, monsieur.

– Veuillez me le montrer.

Le garçon tira lentement une clef de sa poche et la tendit à Long. Celui-ci l'essaya dans la serrure, sans aucun succès.

– Cela ne va pas du tout, dit-il.

– C'est possible, fit le valet... cette clef ne va pas à toutes les portes de cet étage.

– Allons ! dit Long qui marquait de l'impatience. Qui a le passe du troisième étage ?

Le garçon parut gêné.

– Eh ! Monsieur, je ne sais... peut-être l'autre valet de chambre !...

– Allez le chercher !

Il congédia l'homme d'un signe de tête.

– Où voulez-vous en venir ? demanda alors Cravel.

– Où j'en veux venir ? Vous allez le savoir. Quand Monkford est monté à son appartement, après m'avoir demandé de le suivre, il est évident qu'il ne ferma pas sa porte. L'esprit le plus borné conclurait même qu'il ne pouvait pas la fermer parce qu'il n'avait pas de clef. Déduction logique : la porte a été fermée par quelqu'un d'autre, de l'intérieur ou de l'extérieur. J'ai entendu Monkford appeler le bureau au téléphone et j'ai la certitude qu'il téléphonait pour qu'on lui ouvrît. Je l'ai entendu dire : « Qui a... » Ce qui voulait signifier, à coup sûr : « Qui a fermé la porte ? »

Cravel avait singulièrement pâli. Long poursuivit avec calme :

– J’ajoute que l’homme qui ferma la porte était vous, que vous aviez le passe-partout dans votre poche et que votre descente au bureau pour le chercher n’était qu’une manœuvre destinée à m’induire en erreur !

Comme il achevait, Rouch revint l’informer que le valet de chambre qui était de service le soir du meurtre venait de partir en vacances.

– Cela ne m’étonne pas, dit Long.

Quant à Cravel, il paraissait à la fois hors de lui et terriblement anxieux :

– Oseriez-vous dire que c’est moi qui ai tué Monkford ?

– Je prétends simplement que vous avez fermé la porte avant que Monkford ne fût tué, sachant exactement ce qui allait, lui arriver !

– Et moi, je vous dis que c’est un mensonge ! hurla le directeur. Je n’étais pas derrière la porte ! Pourquoi l’aurais-je fermée ? Vous vous trompez grossièrement, voilà tout, et vos déductions imbéciles n’ont pour but que vous trouver une excuse...

Long s’approcha de Cravel jusqu’à le toucher, et, les yeux dans les yeux :

– Mes déductions imbéciles, dit-il, vous conduiront à la potence, mon cher Monsieur ! Elles me suffisent en tous cas pour vous accuser du meurtre de Joshua Monkford ! Je pourrais vous arrêter toute de suite, mais je préfère attendre... Tôt ou tard, vous vous mettrez vous-même la corde au cou...

Cette fois, Cravel avait été poussé à bout. Long n’eut que le temps de sauter de côté pour esquiver le coup effroyable qui lui était destiné. Vif comme l’éclair, il saisit le directeur à la nuque et le jeta au sol. Sa tête heurta le plancher.

– Tiens, gouailla le policier, j’ai trouvé le point sensible.

L'homme se relevait lentement. Il tremblait de tous ses membres. Il bredouilla :

– Je porterai plainte, vous savez... à Scotland Yard !

– Sans blague ?

– Bon Dieu ! dit Rouch en regardant son chef avec une admiration mêlée d'inquiétude, ça va faire du joli s'il porte plainte.

– Pensez-vous !

Arnold allait quitter la maison quand il vit Alice Cravel venir vers lui, un papier à la main :

– M. Long ! Vous n'avez pas payé votre note !

Il examina le compte et fut pris d'un fou rire en voyant le total formidable.

– Envoyez cela à celui qui a tué Monkford ! dit-il. Et n'oubliez pas de rappeler à votre charmant frère qu'un de ces jours il fera connaissance avec la prison de Chelmsford ; l'ancien forçat Harry n'était guère de mes amis, mais je me suis juré de faire pendre son assassin...

Les yeux de la jeune fille n'avaient même pas cillé, mais il put y lire une expression de surprise lorsqu'il parla de Chelmsford. C'est au pénitencier de Wandsworth que le meurtrier de Monkford devait être pendu, selon toute vraisemblance. Sans doute la sœur de Cravel avait-elle complètement oublié le sort tragique du forçat Harry...

XX

Les bureaux de l'avocat Henry étaient situés à Lincoln's. Les fenêtres du jeune maître ouvraient sur une manière de petit jardin assez joliment ordonné.

Debout derrière la vitre, il considérait les arbres verdoyants quand son clerc lui annonça l'inspecteur Long. Il le reçut avec une grande amabilité.

– J'imagine que c'est l'affaire Monkford qui vous amène chez moi ? Je vous attendais. Asseyez-vous et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

Long s'étonnait à part lui d'une réception aussi cordiale.

– J'irai droit au but, dit-il. Quelques heures avant qu'il fût assassiné, j'ai aperçu Monkford en grande conversation avec vous et Jackson Crayley. Vous vous souvenez ? Vous vous promeniez sur la pelouse, sous mes fenêtres. Or, c'est après cette promenade que Monkford marqua un changement radical d'attitude, notamment à mon égard. Il est indispensable que je connaisse le sujet de votre conversation.

– Rien de plus simple. Je mettais Monkford au courant de votre attitude envers M^{lle} Sanders et de l'envoi que vous lui aviez fait d'une bague de grande valeur.

Arnold regarda avec ahurissement son interlocuteur qui poursuivait :

– Monkford était très amoureux de Nora... Amoureux au point que l'après-midi qui précéda sa mort, il fit un testament en faveur de Miss Sanders et lui légua toute sa fortune.

Long se dressa comme mû par un ressort :

– Qu'il aille au diable ! dit-il.

– Hein ?

Le jeune avocat haussait les épaules avec indifférence. Il précisait :

– Ce testament est entre mes mains. Crayley et moi-même assistâmes à sa rédaction.

– Et quels en sont les exécuteurs ?

– M^{lle} Sanders elle-même. J'ai naturellement fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter cela... J'aurais voulu que les biens fussent mis sous la sauvegarde de l'exécuteur public, mais Monkford tenait à son idée...

Maintenant, des images défilaient dans l'esprit du policier, avec clarté et précision.

– Bigre ! murmura-t-il. Il va falloir faire vite. Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? mercredi ?

Il avait gardé l'habitude enfantine de compter sur ses doigts.

– Mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche... quatre jours, soit 96 heures ! La question se pose ainsi : puis-je rester éveillé pendant 96 heures ?

Puis, changeant de ton :

– Où puis-je trouver Crayley ?

– À son club ? suggéra Henry. C'est le club « Artistique et Scientifique ».

– Voilà un choix qui ne convient d'ailleurs guère à notre homme ! Crayley n'est ni un savant ni un artiste, que je sache. Je le tiens plutôt pour un paresseux et un bavard.

– Vraiment ? Je ne me figurais pas Crayley si bavard que cela ?

– Parions qu'il parlera ! fit Long en souriant.

Henry se mit à rire.

– Vous allez peut-être le mettre à la torture ? Qu'espérez-vous donc en tirer ?

– Tout simplement l'aveu que le testament de Monkford est un faux et que la signature est imitée !

– Oh ! oh ! Dire que j'avais toujours cru qu'un policier de votre genre n'existait que dans les mélodrames !

Long sourit ironiquement.

– Mélodrame ? Vous ne croyez pas si bien dire. Les méchants seront punis et la vertu triomphera, vous verrez ! Avez-vous jamais entendu parler de cet avocat qui empoisonna sa femme à Hefererd ? On l'a pendu...

– Ce qui prouve ?

– Oh ! rien... Mais ne trouvez-vous pas que c'est un excellent précédent ?

XXI

Un ressort qui saute dans un mécanisme délicat, tel est l'effet que produisaient les événements de Heartsease dans les plans de M^{lle} Revelstoke. Sa saison était gâchée. D'habitude elle restait un mois à l'hôtel, prolongeant ainsi de trois semaines son séjour après les fêtes. De là elle partait pour l'Écosse avant d'aller à Aix.

Il lui fallut passer ces trois semaines à Londres, que tous ses amis avaient déserté. Elle était de méchante humeur, et Nora en savait quelque chose. La jeune fille avait l'esprit hanté par cette succession de drames.

– Quelles absurdités ! disait sa maîtresse. Scotland Yard a perdu la tête. Quant à votre ami l'inspecteur, il peut se vanter de savoir son métier ! Dire qu'il avait été envoyé à Heartsease pour protéger ce malheureux Monkford ! C'est du propre ! Tenez, écrivez au Cap Martin et demandez si l'appartement que j'avais il y a deux ans est libre... Et faites-moi le plaisir d'oublier les « Terribles », petite sottise !

Maître Henry sonnait comme elle achevait. Il apportait des nouvelles qui stupéfièrent Miss Sanders.

– Deux millions de livres à moi ? C'est impossible !

Elle était toute pâle et tremblante.

L'avocat affirmait :

– Je crains bien, ma chère enfant, qu’il ne faille vous résigner à accepter la responsabilité de tous ces biens... Je vous demanderai même de me donner pouvoir d’agir pour vous et en votre nom. D’ailleurs la succession se compose surtout d’argent liquide et vous pourrez disposer immédiatement de 1.200.000 livres.

Les yeux noirs de M^{lle} Revelstoke étincelaient. Elle avait passé son bras autour des épaules de sa secrétaire et celle-ci éprouvait l’impression d’être saisie dans un étau. Enfin la vieille dame desserra son étreinte. Sa voix se fit étonnamment douce :

– Allez vous étendre un instant chez vous, mon enfant. Cette nouvelle inattendue vous a bouleversée. Pendant ce temps, je vais voir avec M^e Henry quelle doit être votre attitude en présence de cette aubaine.

Nora obéit et se retira. Elle croyait rêver. Elle regardait sa chambre, le bureau, la petite table à écrire, le portrait de son père, la fenêtre entr’ouverte. Elle s’accouda un instant pour respirer mieux. En face, sur le trottoir, elle reconnut une silhouette. C’était Arnold Long. Il lui fit un signe, en mettant un doigt sur sa bouche, puis de l’autre main, il lui montra trois doigts. Cela signifiait évidemment : trois heures. Il était alors midi et demi. Elle accepta, d’un signe de tête. Mais où aurait lieu le rendez-vous ? Long déplia un journal dont il lui montra la quatrième page, occupée par une réclame, qui, ce matin-là, remplissait tous les journaux. C’était l’annonce de la vente annuelle de Cloch. Elle sourit pour montrer qu’elle avait compris, et l’inspecteur, aussitôt, s’éloigna.

Quand Nora Sanders redescendit, elle trouva deux actes préparés sur le bureau de M^{lle} Revelstoke.

– Vous n’avez qu’à signer sur la ligne de points, dit M^e Henry. Cela se chante dans la dernière opérette américaine...

Le premier de ces actes était l'acceptation de l'héritage. Le deuxième donnait tous pouvoirs à l'avocat.

– Est-il indispensable d'agir si vite ? Laissez-moi le temps de reprendre mes esprits...

Elle ne remarqua pas le regard échangé entre M^{lle} Revelstoke et l'homme de loi.

– Mon Dieu ! dit la vieille fille, vous avez raison... Rien ne vous presse, et il sera temps ce soir de mettre ces papiers à la poste.

Et M^{lle} Revelstoke serra les documents dans son coffre-fort.

– Maintenant, dit-elle gaiement, allons déjeuner.

Henry quitta la maison à deux heures et demie et Nora demanda la permission de sortir un peu pour s'éclaircir les idées.

Sa maîtresse dirigea vers elle un regard rapide.

– Allez... mais j'espère que vous ne rencontrerez pas votre éternel Long ! C'est la dernière personne à laquelle il faudrait faire part de votre affaire.

XXII

Cloch est le nom d'un très grand magasin. Nora errait depuis quelque temps parmi la foule quand un employé dont le visage était orné d'une immense moustache s'approcha d'elle en la saluant.

– Nous avons retrouvé votre sac, mademoiselle. Voulez-vous me suivre ?

Il la précédait déjà vers un petit bureau sur la porte duquel on lisait : « Objets perdus ».

Là, arrachant sa moustache, Long s'excusa d'avoir dû user de ce moyen pour détourner les soupçons d'un suiveur éventuel.

– Vous croyez qu'on me suit ?

– Non seulement j'en suis sûr, mais je pourrais vous dire le nom, l'adresse et le nombre de condamnations de l'individu !

Le bureau était vide. Ils s'assirent.

– Eh bien ! Nora ? Vous connaissez votre bonne fortune maintenant ?

– Je vous avoue que je n'ose pas encore y croire !

– Il faut y croire ! Le testament ne peut pas être discuté. Monkford l'a signé l'après-midi même de sa mort, le 1^{er} août.

La date, tout à coup, fit image dans l'esprit de la jeune fille. Elle la revoyait inscrite sur le panneau de bois du vieux bateau. Elle devint très pâle.

– Oui, fit pensivement Arnold. La prophétie...

Au fait, quels documents Henry vous a-t-il demandé de signer ?

– Comment savez-vous cela ?

– Avez-vous signé quelque chose ?

Elle secoua la tête :

– Pas encore... M^e Henry a rédigé deux papiers, dont l'un l'autorise à agir en mon nom...

– Parfait. Ne signez rien. Vous comprenez ?

– Mais M^e Henry est un excellent avocat-conseil. Pourquoi ne pas le laisser faire ?

– Vous ne signerez rien, c'est clair ? dit le détective un peu brutalement.

Il tira de sa poche un document qu'il déplia et étendit sur la table :

– C'est moi qui vais mettre votre confiance à l'épreuve. Cette lettre est un pouvoir que je vous demande de conférer à Wilkins, Harding et Bayne qui sont les avoués de mon père. Je le leur ferai parvenir cet après-midi.

Elle prit la plume qu'il lui tendait, et, sans même lire, signa.

– Que va dire Miss Revelstoke ? dit-elle anxieusement.

– Eh bien, dites-lui qu'ayant réfléchi vous préférez vous confier aux avoués de votre père...

Un petit sac en cuir se trouvait sur la table. Il le lui avait mis entre les mains.

– Voilà le sac que vous aviez perdu. Maintenant sortez. Il ne faut pas trop faire attendre la personne qui vous guette derrière la porte...

Et comme elle paraissait hésitante, craintive :

– Rassurez-vous... Je ne m'éloignerai guère de vous pendant quelque temps.

Puis, d'une voix que gagnait l'émotion :

– Nora, je crains que vous n'ayez à traverser de mauvais moments, mais vous êtes de celles qui savent faire face aux événements. N'oubliez pas qu'il y a 18.000 policiers à Londres, parmi lesquels un brave garçon qui ne vivra guère pendant quelques jours... à cause de vous... Ayez donc du calme et du courage...

De nouveau la jeune fille se perdait dans la foule des acheteurs. Comme elle était prévenue, elle ne fut pas longue à remarquer un vieux monsieur à allure respectable qui se retrouvait toujours sur ses pas. Mais ce fut sans inquiétude qu'elle rentra pour affronter la mauvaise humeur prévue de sa maîtresse. Elle trouva celle-ci au salon en train de coudre. Elle se hâta de dire :

– J'ai réfléchi, Mademoiselle. J'ai décidé de confier mes intérêts à l'ancien avoué de mon père...

M^{lle} Revelstoke posa son travail sur ses genoux, le plia avec soin, enleva ses lunettes et, alors seulement, répondit.

XXIII

– Comme vous voilà raisonnable, petite Nora !

Elle serrait les lèvres, et ses yeux sombres restaient dirigés vers le visage de la jeune fille.

Elle répétait :

– Étrangement raisonnable... Mais je suis sûre que votre idée ne saurait déplaire à Henry ; malheureusement je lui ai déjà dit de commencer les démarches... Voilà qui est ennuyeux. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux revenir sur votre décision ? Cela me met dans une situation un peu délicate.

Nora sentit avec angoisse la nécessité de lutter.

– Je suis désolée... mais j'ai déjà écrit à mes avoués !

– Vraiment ? dit M^{lle} Revelstoke. Tant pis... Je croyais que vous m'auriez permis de vous guider dans cette aventure mirobolante. Enfin, puisqu'il est trop tard, n'en parlons plus. Au fait, voulez-vous dire que j'aurais besoin de la voiture dans une demi-heure ?

Elle reprit son travail, calme en apparence. Sa main ne tremblait pas en cousant, mais deux taches rouges sur ses joues trahissaient une rage concentrée.

Nora remonta chez elle. Elle entendit s'éloigner la voiture emportant M^{lle} Revelstoke. Que faire ? Elle ne pouvait trouver

de prétexte pour sortir. Jusqu'ici la vieille dame l'avait toujours traitée correctement, et même parfois avec amabilité, sans jamais lui faire sentir sa situation dépendante.

D'ailleurs, quand elle revint, M^{lle} Revelstoke était d'une humeur charmante. Elle appela Nora, lui dit qu'elle avait vu Henry, qui, naturellement, n'avait pas pris la nouvelle avec le sourire, mais avait fini par l'accepter sans trop rechigner.

Elle conclut en riant :

– La situation, entre vous et moi, devient assez curieuse : hier vous étiez ma secrétaire, charmante d'ailleurs, mais pardonnez-le moi, de fort peu d'importance ; aujourd'hui je n'ose presque plus vous donner un ordre !

La jeune fille répondit sur le même ton empreint de gaîté :

– Des ordres ? Cela ne vous a pas empêché de m'en donner beaucoup aujourd'hui !

– Eh bien, en voici encore un : téléphonez donc à Henry que j'ai changé d'idée et que je dînerai avec lui. Je viens de rencontrer Jackson Crayley qui m'a demandé de le recevoir après le dîner. Il a, paraît-il, quelque chose de fort intéressant à me raconter... J'ai eu tort d'accepter. Il m'ennuie et je préfère n'être pas là ; vous le recevrez, et vous tâcherez de vous en débarrasser le plus vite possible...

La secrétaire désormais millionnaire dîna donc seule, ce qui lui permit de réfléchir à loisir sur les événements de la journée.

La femme de chambre la tira de son rêve en lui annonçant que quelqu'un l'attendait au salon.

– M. Crayley, sans doute ?

– Non, Mademoiselle. C'est une personne que je ne connais pas.

En effet, Nora se trouva en présence d'un inconnu, qui se présenta lui-même avec une certaine autorité.

– Miss Sanders, n'est-ce pas ? Je viens de la part de l'inspecteur Long. Je suis le sergent Smith, de la préfecture.

– Ah, vous êtes policier ?

– Oui, Mademoiselle. M. Long voudrait vous voir immédiatement. Il savait que Miss Revelstoke dînait dehors et que vous attendiez M. Crayley mais ce dernier est justement avec lui en ce moment... c'est d'ailleurs pourquoi on a besoin de vous.

Voyant que le café était servi, il ajouta :

– Prenez le temps de boire votre tasse, cela ne vous retardera pas beaucoup.

– N'en prendrez-vous pas une avec moi, sergent ?

Il refusa. Elle but, machinalement. Elle était fort hésitante.

– C'est, dit-elle, qu'il m'est difficile de sortir ; ne pourrais-je téléphoner ?

– L'inspecteur désire vous voir en personne. Ah ! J'oubliais. Il vous prie d'apporter les documents que vous deviez signer pour M^e Henry, si vous les avez...

– Je crois qu'ils sont dans le bureau de Mademoiselle... Je vais les chercher.

Au moment où elle se dirigeait vers la porte, elle se sentit envahir par un brusque engourdissement. Puis tout devint sombre et indistinct autour d'elle et elle tomba dans les bras du sergent, qui s'était avancé très opportunément pour la recevoir...

XXIV

Cinq minutes après, Nora, toujours inconsciente, roulait vers l'ouest en compagnie d'un chauffeur et du soi-disant Smith.

La voiture traversa la ville, la banlieue et parvint à un endroit où les maisons étaient fort espacées. Elle s'arrêta près de l'une d'elles et la jeune fille fut bientôt déposée dans une cuisine, sur un carrelage poussiéreux. Peu à peu elle revenait à elle. Elle éprouvait un violent mal de tête et d'affreuses nausées. Elle retrouvait cependant la mémoire des derniers événements.

– Où suis-je ? murmura-t-elle en reconnaissant auprès d'elle le sergent Smith.

Cet homme s'approchait en tendant un gobelet d'aluminium.

– Buvez ! C'est du cognac ; cela vous fera du bien.

Elle voulait refuser ; mais il l'obligea à absorber quelques gouttes qui lui rendirent en effet un peu de forces.

– Où est M. Long ?

– Au diable ! C'est ce qui peut lui arriver de mieux !

– Mais enfin, pourquoi suis-je ici ?

– Hé, ma belle, parce que je vous y ai menée. J'ajoute que vous êtes loin de tout secours et qu'il est inutile d'appeler.

Cependant elle entendait le bruit lointain de voitures qui roulaient sans doute sur une grande voie de communication. Elle essaya d'aller jusqu'à la fenêtre pour s'en assurer.

– Restez donc tranquille, commanda l'homme, si vous voulez qu'il ne vous arrive rien !

Elle s'assit, tremblante et sans mot dire. L'homme ne parlait plus, mais ne la quittait pas des yeux. Lentement, la nuit tombait, l'obscurité gagnait la pièce sordide, enveloppant la prisonnière d'incertitude et de terreur...

*
* *

Arnold Long était un garçon pour lequel les femmes n'avaient guère compté jusqu'à présent. Cependant, à peine avait-il quitté Nora Sanders qu'il cherchait un moyen de la revoir.

« Intérêt purement professionnel » se disait-il à lui-même, encore que sa loyauté foncière se révoltât contre une telle explication. Il avait beaucoup à faire à la préfecture. À chaque instant un rapport lui parvenait d'un côté ou d'un autre. Un des policiers préposés à la surveillance de la demeure de M^{lle} Revelstoke vint annoncer, vers dix heures, que M^{lle} Sanders avait reçu une visite.

– Il faut s'informer du nom de ce visiteur, songea Long en faisant appeler Rouch.

Ils descendirent ensemble les larges escaliers qui vont de Scotland Yard aux quais : Il faisait déjà sombre. Une voiture, tous phares allumés, rasait le trottoir à vive allure, venant vers eux.

– Il va beaucoup trop vite, remarqua Rouch.

La limousine arrivait à leur hauteur, les aveuglant de ses phares, quand, soudain, Long saisit son subordonné et le proje-

ta de côté : l'auto faisait une embardée sur le trottoir, rasant les deux hommes ; le radiateur s'écrasa contre le mur. L'accident s'était produit de telle sorte que Long avait eu sa veste happée par le garde-boue. C'est par miracle qu'il était indemne.

Un policeman s'empressait.

– Arrêtez le chauffeur, cria Long, et qu'on le garde au secret jusqu'à ce que je l'interroge !

Puis, entraînant Rouch qui n'y comprenait goutte, il retourna en courant à la préfecture.

Scotland Yard a deux entrées. Rouch fut extrêmement surpris de voir Long pénétrer dans le bâtiment par les quais et ressortir par l'autre porte. Une fois dans la rue, Arnold murmura entre ses dents serrées :

– Marchons plus lentement maintenant. Et attention !

– Mais pourquoi ?

– Chut ! Faites ce que je vous dis, et surtout, soyez prêt à bondir...

Ils semblaient deux noctambules à la recherche d'un taxi. Cette fois encore, ils virent une voiture avancer dans leur direction, en augmentant progressivement de vitesse. Un brusque coup de volant et déjà le capot brutal était sur eux :

– Au large ! avait crié Long.

Chacun des deux policiers avait fait un saut, l'un à droite, l'autre à gauche. L'auto s'arrêtait, bloqué par un réverbère. Long se dressait sur le marchepied et saisissait au collet le mécanicien qui tentait de s'enfuir ; il ne connaissait pas le visage de cet homme.

– Vous voyez comme nous étions attendus de chaque côté ! Les « Terribles » ont imaginé cet aimable sport, sachant fort

bien que je n'ai jamais ma voiture et que j'ai l'habitude de marcher un peu avant de prendre un taxi. Décidément, ils tiennent à me mettre hors de combat ! Enfin ! Je crois que nous pouvons être rassurés pour ce soir...

Et, tranquillement, il héla un chauffeur. Dix minutes après il sonnait à la porte de Miss Revelstoke.

XXV

M^{lle} Sanders est sortie... Ce qui est étonnant, c'est qu'elle soit partie sans prévenir personne...

Toujours suivi de Rouch, Long entra dans le salon. Le plateau était toujours là, avec les tasses vides. L'inspecteur prit la cafetière à demi pleine, la sentit et la tendit à Rouch :

– Un stupéfiant, sans aucun doute !

La femme de chambre les regardait faire en ouvrant de grands yeux. Arnold demanda :

– La maison a-t-elle une autre sortie ?

– Oui, il y a dans le bureau de Miss Revelstoke un escalier qui conduit directement au garage.

Ils se dirigèrent de ce côté. Toutes les portes étaient ouvertes, même celles de la remise.

Long examina avec soin la petite construction. Peine perdue. Aucun indice. Mais plus loin les policiers eurent la chance de trouver, sur son seuil, une femme qui avait veillé là pendant toute la soirée avec son mari. Elle avait parfaitement remarqué une vieille Daimler qui était entrée dans la remise deux heures auparavant et qui en était ressortie un quart d'heure après.

– Stores baissés, ajouta cette femme qui avait un don d'observation renforcé par une excellente mémoire. Cela m'avait

tout l'air d'une de ces vieilles limousines employées par des voyageurs de commerce.

Arnold et Rouch remontèrent dans leur taxi et suivirent la direction indiquée. Ils purent garder assez longtemps la trace. La Daimler avait en effet attiré l'attention des policemen parce que ses numéros d'ordre étaient complètement illisibles. Plusieurs fois on avait essayé de l'arrêter.

De nouveaux renseignements furent obtenus à la barrière ouest, où l'on avait vu passer la Daimler avec ses stores baissés.

Maintenant, les poursuivants roulaient à travers la banlieue. Ils réussirent à conserver la piste, de poste de police en poste de surveillance, jusqu'à la route de Bass.

Un carrefour proposait à cet endroit cinq directions différentes. Où aller ? Long mit pied à terre et se mit à observer les environs. Un groupe de maisons, surtout, attirait son attention. Il y en avait quatre ou cinq, et la dernière se trouvait un peu en retrait, et particulièrement isolée. Il appela Rouch et tous deux avancèrent prudemment en contournant les bâtisses. Tout à coup, ils remarquèrent des traces de roues, qui menaient à une sorte de garage. Ils s'en approchèrent, leur lampe électrique projetant par instants de brèves lueurs. La porte du garage était entr'ouverte. Dans l'intérieur, ils purent apercevoir une vieille voiture. C'était bien une Daimler. Le radiateur était froid. Ils revinrent vers la maison, où ne brillait aucune lumière. Les portes en étaient solidement fermées. Les fenêtres aussi.

Long n'hésita pas. D'un coup de coude, il fit voler en éclats un carreau. Il put alors tourner l'espagnolette et sauter dans la pièce. Rouch l'y suivit. Là, pas plus que dans les autres parties de la maison, rien de particulier n'apparaissait de prime abord. Nulle trace de vie, mais quelqu'un était passé ici récemment. On voyait un papier grasseyé sur une table, avec un reste de sandwich.

Rouch, qui examinait les murs, fit entendre une exclamation. Sous le pinceau lumineux de sa lampe, un mot se détachait nettement sur le plâtre frais : « Marlow ». Long fit entendre un grognement de satisfaction. De son côté, il avait fait une découverte inattendue en cet endroit désert : un téléphone avait été récemment installé. Il sonna immédiatement la ville et se fit connaître.

– Avez-vous eu quelques appels d’ici, dans le courant de la soirée ?

– Non, mais le numéro a été demandé deux fois par Londres, une fois à huit heures et demie et une autre à dix heures.

– Bon ! Donnez-moi la station de police locale.

Il demanda une voiture rapide pour son usage personnel et un homme pour garder la Daimler :

– Encore, ajoutait-il, qu’il y ait peu de chances pour que ces bougres-là viennent la rechercher...

Il se mit lui-même au volant.

– Bien entendu, fit Rouch, nous allons à Marlow ?

La voix d’Arnold Long prit une inflexion étrangement grave :

– À Marlow, certes... Ah ! Jackson Crayley ! Dieu vous garde si le moindre mal est arrivé à Nora !

XXVI

Nora Sanders souffrait encore beaucoup de la tête lorsque retentit l'appel téléphonique. Son gardien, qui était resté silencieux près d'elle pendant près d'une heure, se leva en menaçant :

– N'essayez pas de vous échapper... je vous jure que vous vous en repentiriez !

Il gagna la pièce où se trouvait l'appareil et elle l'entendit parler à voix basse. Il répondait en opposant des observations ; enfin, en bougonnant, il acquiesça ; mais il avait eu un mot imprudent :

– Oui, Marlow ; compris !

De retour dans la cuisine où l'attendait Nora, il prévint celle-ci qu'il allait falloir marcher.

– Où cela ?

– Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Au bout de deux kilomètres, on nous prendra sur la route. Votre ami va trop vite pour nous ma belle enfant, il paraît qu'il a trouvé notre trace.

Décidément, cet homme parlait trop. Le cœur de la jeune fille avait sauté dans sa poitrine. Son ami ? Cela ne pouvait être que Long. Sûrement, puisqu'il était sur sa trace, il arriverait jusqu'ici. Comment lui laisser une indication ? Elle n'avait ni

crayon, ni papier... Elle s'approcha du mur, et, les mains au dos, avec son ongle, elle écrivit tant bien que mal le mot « Marlow ».

– Allons, en route, fit l'homme qui n'avait rien remarqué.

Le grand air fit du bien à la jeune fille. Son guide ne paraissait pas très bien connaître les lieux. Il se trompa plusieurs fois de chemin. Enfin, ils arrivèrent à une grand'route.

Nora commençait à ressentir cruellement la fatigue quand son gardien lui signifia de s'asseoir et d'attendre. Elle se laissa tomber sur le talus. Elle réfléchissait avec horreur à sa situation. Pourquoi l'avait-on enlevée ? Évidemment, c'était cette affaire d'héritage qui avait déclenché tout cela. Elle s'étonnait de se sentir tant de calme et de courage ; mais, et cela elle se l'avouait avec un sentiment de merveilleuse douceur, c'est qu'elle avait une foi absolue en Arnold Long.

– Levez-vous ! fit l'homme qui ne l'avait pas quittée des yeux. Voilà la voiture.

Une auto silencieuse, à peine éclairée, s'arrêtait près d'eux. Son gardien la hissa à l'intérieur et monta à côté d'elle.

Dans un village qu'elle reconnut pour Slough, à un carrefour, ils furent arrêtés par un policeman pour permettre à un lourd camion de passer. Nora faillit crier au secours. Elle ouvrait déjà la bouche, quand elle fut brutalement rejetée en arrière.

– Un mot, et je vous assomme !

Elle se tut.

Ils traversèrent Maidenhead, tournèrent à droite, vers Marlow. Où l'emmenaient-ils ? chez Monkford ? chez Jackson Crayley ? Chez ce dernier, à coup sûr. Malgré la nuit, la jeune fille reconnaissait la maison blanche et le jardin qu'elle avait tant admiré...

Mais non, la voiture ne s'arrêta pas. Elle continua à rouler jusqu'à une haie bordant une prairie. On fit descendre Nora qui dut traverser l'herbe jusqu'à la rivière où se réfléchissait le fanal d'un bateau.

Près du bord se trouvait amarrée une sorte de vedette. Quand elle fut embarquée, son compagnon détacha l'amarre et mit en marche le moteur. Ils étaient seuls, tous deux, au fil de l'eau.

– Écoutez-moi, dit l'homme. Nous allons passer l'écluse du Temple. Si on m'arrêtait, j'en aurais au bas mot pour quinze ans. Or, il n'y a pas d'existence humaine qui vaille pour moi quinze ans de liberté. Si je vous entends seulement respirer, je vous étouffe et je vous jette à l'eau avant que l'éclusier ait le temps de faire un mouvement !

Sa voix vibrait d'une conviction si atroce que, tassée sur elle-même au fond de la barque, la jeune fille frissonna.

Le moteur tournait, indifférent, régulier. Elle perçut l'appel de l'éclusier ; le bateau ralentit et se glissa avec précaution entre les vannes. Tandis qu'ils s'élevaient progressivement jusqu'à la hauteur du quai, le pilote échangea quelques mots avec le fonctionnaire de la marine fluviale. Enfin, le moteur fit entendre à nouveau son ronronnement et la descente reprit, au milieu du fleuve.

À l'ouest du Temple, l'eau fait un coude brusque et les berges sont assombries par de grands arbres aux branches pendantes. Ce fut vers l'une de ces masses noires que se dirigea le bateau qui accosta devant un bungalow en bois construit à l'extrême bord et supporté en partie par des pilotis.

– Sautez, ordonna l'homme avec son habituelle brusquerie.

Il cherchait une clef dans sa poche. Il ouvrit une porte avec quelques difficultés, poussa Nora devant lui, fit craquer une allumette, et alluma une bougie. La jeune fille se trouva alors dans

une petite pièce assez bien meublée où la poussière recouvrait toute chose d'une couche épaisse. Aux murs pendaient quelques jolies gravures. Des rideaux de velours masquaient les fenêtres.

– Vous ne connaissez pas l'endroit, je suppose ? C'est le bungalow de Shelton !

Une peur horrible serra la gorge de Nora. Elle regardait avec effroi l'endroit où Clay Shelton avait vécu et travaillé. L'esprit démoniaque du faussaire assassin hantait encore, sans doute, ce décor familial. Là, sur cette table, sa plume machiavélique avait reproduit les signatures les plus diverses, et de telle sorte que ceux-là même à qui appartenaient ces signatures n'y pouvaient discerner un défaut.

– Restez là et ne bougez pas !

Nora entendit l'homme s'éloigner, après avoir fermé la porte à clef. Le bruit du moteur lui indiqua bientôt qu'elle restait seule...

La lueur de la bougie promenait dans la chambre des ombres impressionnantes. Il semblait à Nora que des formes imprécises se mouvaient autour d'elle. Elle ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, elle vit devant elle une porte, et une serrure... Ses pupilles se dilatèrent : la poignée commençait à tourner lentement, doucement, et aussi doucement, la porte s'ouvrait, s'ouvrait davantage, tandis que, le long du chambranle, apparaissait une longue main jaune...

XXVII

Un poignet se montra après la main, puis des boutons d'émail et enfin la manche noire d'un veston.

– N'ayez pas peur !

C'était Jackson Crayley. Sa longue figure était plus pâle qu'à l'ordinaire. Sa moustache tombait toujours tristement de chaque côté de sa bouche. Il était en smoking et cette tenue inattendue dans une maison ensevelie sous la poussière avait quelque chose d'étrange qui eût pu prêter à rire en toute autre occasion.

Il regardait autour de lui avec anxiété.

– Où est la personne qui vous a accompagnée !

Nora avait repris un peu de calme.

– Partie ! dit-elle tranquillement. Maintenant me direz-vous pourquoi je suis ici ?

Il se gratta le menton d'un air pensif. Elle remarqua que ses mains tremblaient.

– Je ne le sais pas moi-même, dit-il enfin. Mais soyez sans crainte, il ne vous arrivera rien.

Il eut un silence pendant lequel il examina Nora. Son visage s'assombrissait de plus en plus et la jeune fille finit par

croire qu'il était encore plus effrayé qu'elle-même. De temps en temps, il regardait nerveusement derrière lui, et il avait des frémissements des épaules chaque fois qu'il apercevait sur le mur son ombre que la clarté mouvante de la bougie rendait grotesque.

Il dit enfin :

– Je crains bien que vous ne soyez dans une situation déplorable... À vrai dire je ne crois pas que personne ait jamais connu chose semblable...

Nora faisait un courageux effort pour réagir :

– Vraiment, M. Crayley ? Il me semble au contraire que votre présence améliore ma situation. Maintenant, au moins, vous êtes là pour me protéger !

Il n'osait plus la regarder. Il tira un mouchoir de soie de sa manche et épousseta une chaise :

– Asseyez-vous, voulez-vous ? Il faut que je vous parle. Je crains bien que, lorsque j'aurai fini, vous ne me considériez comme le dernier des mufles...

Elle s'assit, et il commença, avec des hésitations qui, parfois, le faisaient bafouiller :

– Pour vous, n'est-ce pas... il n'y a pour vous tirer de là qu'une seule chose... Hein ? Oui... une seule... Vous me suivez ?... C'est... n'est-ce pas, c'est le mariage ! Quoi ?... Mais oui, lorsqu'on y pense, un homme en vaut un autre, enfin !... je veux dire qu'un homme vaut un autre homme, vous saisissez, pour faire un mari...

Nora très calme :

– Je ne vous comprends pas du tout, au contraire. Je ne pense nullement à me marier !...

– Euh, euh ! Évidemment... Bien entendu, mais enfin, si je vous demandais de m'épouser, cela vous ennuerait-il tant que cela ?

– Vous épouser ?... Mon Dieu !...

– Oui, c'est bien ce que je disais... Vous vous marierez avec moi demain et toutes les difficultés seront aplanies. Vous aurez quelqu'un qui... Enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

Elle secoua la tête.

– Il n'y a qu'un malheur, dit-elle. C'est que je ne veux pas vous épouser !

La face de Crayley devint presque comique.

– Je vous jure que vous avez tort ! Vous ne savez pas à quel point vous avez tort ! Tenez ! Je vais vous dire la vérité : je n'ai pas plus envie de vous épouser que vous n'avez envie de le faire vous-même, et pourtant j'éprouverais un immense soulagement si vous y consentiez, parce que – et sa main tremblante se porta à nouveau à ses lèvres – ce serait beaucoup mieux pour vous !... Donnez-moi votre parole d'honneur que vous m'épouserez demain et je vous protégerai, je vous jure que je vous protégerai ! Maintenant, si vous vous obstinez – la sueur coulait de son front – mon Dieu, je ne sais pas ce qui peut arriver !...

Ses propos étaient incohérents et il se déroba à toute explication raisonnable :

– Je ne suis rien, moi, moins qu'un enfant ! à peine un souffle, et vous n' imaginez pas combien je hais toutes ces combinaisons ! Je les hais, je les hais, grand Dieu oui ! Ah, si seulement je pouvais filer au loin ! Une fois, j'y étais presque arrivé... oui, j'avais gagné l'Italie... J'allais prendre le bateau à Gênes... et puis le courage m'a manqué ! Dieu ! quel lâche je fais !...

Elle attendait, espérant qu'il parlerait encore. Mais il restait silencieux, écoutant. Tout à coup, il leva la tête et lui fit signe de prendre garde.

– Ne bougez pas ! murmura-t-il. Il marcha vers la porte d'entrée, qu'il trouva fermée. Alors il retourna vers la pièce d'où il était sorti tout à l'heure. Il disparut et Nora entendit le bruit confus de plusieurs voix dont elle ne pouvait distinguer les paroles.

Elle comprit cependant que trois personnes discutaient. Un instant, Crayley, parla assez fort, disant : « Je ne peux pas, je ne peux pas ! »

Des éclats plus violents suivirent, puis se turent.

Enfin le bouton de la porte tourna doucement et Crayley se faufila à nouveau près d'elle. Si, à sa première apparition il était pâle et fatigué, maintenant il ressemblait à un fantôme. Sa main tremblante fit signe de garder le silence. Il tendait l'oreille. Ceux qui étaient venus s'en allaient.

Alors, sa physionomie marqua un changement. Un pli de résolution, une expression de volonté assez rare chez lui apparaissait. Il dit :

– Ils vont revenir dans deux heures. Nous avons donc deux heures pour nous décider.

– Qui, « ils » ?

– Les Terribles !...

– Vous êtes en leur pouvoir ?

Il fit signe que oui.

– En leur pouvoir, hélas oui ! Et mieux encore !...

Il respirait avec difficulté.

– Ne m'épouseriez-vous pas, même pour sauver votre vie ?

Elle secoua la tête.

– Je ne voudrais pas vous blesser, commença-t-elle.

– Oh ! Vous ne me blessez pas ! Pour l'amour de Dieu, ne vous occupez pas de mes sentiments ! Encore une fois, rien ne pourrait vous décider ?

– Rien, personne, ni aucune circonstance...

Il baissa la voix.

– Vous êtes donc amoureuse de quelqu'un ?

Il semblait extrêmement intéressé tout à coup, comme si sa curiosité eût le pouvoir de le distraire des épouvantables pensées qui l'agitaient.

– Non, dit-elle en hésitant, mais j'espère me marier un jour...

Il y eut alors une étrange expression sur le visage de cet homme. Il sortit brusquement dans la pièce à côté et revint, tenant à la main un revolver.

– Allons, venez !

Elle le suivit sans mot dire à travers une chambre à coucher puis le long d'un étroit passage qui conduisait à une porte ouverte sur la nuit.

La lune se levait. Nora distingua un sentier, et plus loin, une route étroite, parallèle au bungalow.

Ils marchaient en silence, avec mille précautions. De temps à autre, il se détachait pour explorer le chemin. Ils parvinrent ainsi au bord de l'eau. Un chant traînait au loin.

– Pouvez-vous distinguer le bateau ? souffla-t-il. Je n’ose pas allumer.

Des buissons rendaient l’endroit très obscur. Elle se pencha et sentit le bord métallique d’une barque dont elle chercha le fond avec son pied.

– Glissez-vous tout à fait au bout...

Le bateau oscilla un instant et commença à se mouvoir.

– Essayez de ramer... Vous devez avoir une pagaie près de vous.

Il parlait toujours à voix très basse. Elle découvrit le frêle aviron et commença à s’en servir.

– Remontons le courant... Et surtout pas de bruit...

Ils avancèrent ainsi, à la muette, pendant quelque temps. Nora ne sortait pas sa pagaie de l’eau afin de ne troubler en rien le silence. Ils se trouvèrent bientôt devant l’écluse. Aucun mot ne fut prononcé pendant le passage. D’autres minutes s’écoulèrent. Marlow apparaissait à leur droite.

– Je ne pense plus qu’il y ait du danger, murmura Crayley. Ils ont un canot électrique près de l’écluse du Temple et il leur aurait été facile de nous rejoindre, s’ils s’étaient aperçus de notre fuite...

À peine achevait-il qu’ils virent quelque chose de blanc, de forme allongée, qui se détachait de la rive et fonçait sur eux.

– Pagayez ! dit-il d’une voix hachée comme un sanglot. Près du bord ! Nous sauterons et nous tâcherons de courir...

Ils étaient à peine à quelques mètres de la berge quand le canot électrique se rangea à leur côté. Quelqu’un se pencha, saisit la jeune fille par le bras... Elle poussa un grand cri. Maintenant, elle luttait avec une énergie désespérée dans le fond du

bateau. Ses forces s'épuisèrent rapidement. Il lui revint soudain en mémoire un certain mouvement de défense qu'on lui avait enseigné autrefois. Elle s'arc-bouta au menton de son assaillant et repoussa violemment sa tête en arrière. Elle se trouva libre l'espace d'une seconde. Cela lui suffit pour bondir par dessus bord et pour se précipiter à l'eau.

D'abord elle plongea, passa sous le canot, et essaya de se diriger vers le milieu du fleuve. En revenant à la surface, elle distingua deux lumières l'une rouge, l'autre verte, qui semblaient venir de Marlow : une vedette à moteur.

Se soulevant, elle hurla un appel désespéré. Mais son cri l'avait décelée. Le canot électrique vira de son côté. Elle plongea à nouveau, toujours poursuivie. Cependant les feux rouge et vert approchaient. Elle entendit la voix d'un homme et vit un faisceau de lumière blanche qui jaillissait de la vedette. Elle entendit aussi un premier coup de feu, puis un second. Une balle siffla près d'elle. Une autre projeta une gerbe dont elle eut le visage éclaboussé. Puis elle fut prise dans un rayon de lumière et elle sentit une main qui la saisissait...

En hurlant, elle essaya encore de se dégager : plutôt la mort au fond de l'eau que connaître encore de telles horreurs... Elle ouvrit démesurément les yeux. Un visage était contre le sien : c'était celui d'Arnold Long.

XXVIII

Les deux détectives étaient arrivés à la maison de Jackson Crayley à dix heures et demie. Là, un maître d'hôtel solennel les avait introduits dans le salon. Il y avait sur la table un verre contenant encore quelques gouttes de whisky, à côté d'un cigare à demi fumé.

– Je vais prévenir M. Crayley...

Mais le domestique revenait bientôt en disant qu'il n'avait pu trouver son maître dans la maison. Il semblait très étonné. Il expliqua :

– Quelquefois, monsieur se promène dans le jardin assez tard et même il descend jusqu'à la rivière.

– Où gare-t-il son bateau ?

– Là, vous le voyez. Il est donc sorti avec sa voiture.

– Quelqu'un est-il venu ce soir ?

– Personne, monsieur.

– Et pas d'appels au téléphone ?

– Deux, je crois...

Long se dirigeait vers l'appareil. Depuis longtemps, les communications de Crayley passaient par la table d'écoute de

Scotland Yard. Long obtient rapidement l'employé préposé à cette surveillance :

– Pour le sieur Crayley, deux appels, venant de Londres ; je les ai interceptés mais, comme toujours, la conversation a eu lieu en danois.

– Pouvez-vous m'en dire l'heure exacte ?

– L'une il y a à peu près une demi-heure et l'autre beaucoup plus tôt dans la soirée.

Le policier savait maintenant que c'était le second appel qui avait attiré Jackson Crayley hors de chez lui. Ce n'était donc pas ici que la jeune fille était cachée...

Il savait aussi que Shelton avait eu plusieurs refuges au bord du fleuve. Il envoya Rouch fréter une vedette automobile et se promena nerveusement dans le jardin jusqu'au retour de son collègue. Onze heures sonnaient quand ils embarquèrent, ils se trouvaient à moitié chemin entre Marlow et l'écluse lorsqu'un cri de détresse retentit.

*

* *

Nora était évanouie lorsqu'elle se trouva au fond de la vedette, auprès de son sauveur. Celui-ci l'étendit sur des coussins. Le canot électrique avait disparu dans l'ombre.

Elle revint à elle lorsque l'embarcation frétée par les policiers s'arrêta face à la maison de Crayley. On l'aida à marcher jusqu'au salon mais il fallut attendre quelque temps avant qu'elle fût en état de conter les détails de son aventure.

Long restait soucieux. La bataille n'était pas encore gagnée, loin de là. Il avait demandé de l'aide par téléphone, mais celle-ci tardait à venir. Ce ne fut qu'une heure après qu'on put commencer sérieusement à établir une surveillance le long du fleuve. On trouva le canot électrique abandonné au fil de l'eau. Aucune

trace de Crayley. L'éclusier affirma qu'aucun nouveau bateau n'avait passé l'écluse depuis qu'il avait entendu des coups de feu.

Le bungalow de Shelton fut soigneusement visité. Arnold, qui avait forcé la porte, trouva sur une table une bougie entièrement consumée, mais rien qui pût constituer un début de piste. Il examina tout, et la seule chose qui retint son attention fut un livre poussiéreux, un exemplaire d'un ouvrage intitulé « Faiblesse », dont l'auteur se nommait Gregory Bates. Long savait que ce nom comptait au nombre des pseudonymes de Clay Shelton.

« Quelle étonnante nature », pensait-il, « personne ne s'est jamais douté de l'étendue de cette intelligence... D'ailleurs, maintenant, il serait trop tard ! »

Il savait que le faussaire se targuait de théories à la fois originales et perverses et qu'il ne manquait pas d'un certain talent d'écrivain. Ce livre était un de ses travaux mineurs. Le policier l'ouvrit, feuilleta quelques pages et s'arrêta au passage suivant :

L'homme dans la société doit, ou accepter la place qui lui est faite par ceux qui sont plus fortunés que lui (ceux-là étant bien résolus à ce qu'il ne soit pas aussi privilégié qu'eux-mêmes), ou franchissant toute barrière, par sa volonté et son intelligence atteindre un sommet où il établira son égoïste domaine... Pour en arriver là, il convient de supprimer tout sentiment, de s'isoler des êtres et des choses et de faire fi des intérêts communs...

Long eut un sourire amer en lisant ces lignes, où se condensait toute la philosophie de Shelton. Voilà donc la loi qui conduisait les « Terribles » !

Sa rêverie fut interrompue par l'arrivée d'un brigadier :

– Voici bientôt l’aube, M. Long. Peut-être vaut-il mieux interrompre momentanément les recherches. Nous avons découvert la petite automobile à deux places qui avait amené Jackson Crayley jusqu’à cette maison. Elle était dissimulée dans un buisson, à quelques centaines de mètres. Un manteau était resté sur le siège.

– Où diable est-il passé lui-même ?

– Je suppose que vous allez demander un mandat d’arrêt contre lui ?

– Certes...

Le ton d’Arnold était soucieux :

– Ce mandat, j’aurais déjà pu l’obtenir, mais je me suis toujours demandé si son arrestation nous aiderait à grand’chose...

Le détective connaissait suffisamment Crayley et ses habitudes pour penser qu’il avait dû effectuer à contrecœur cette course en voiture dans la nuit. Il était paresseux, assez inintelligent, mais plutôt bon garçon. Malgré lui, Long savait gré à ce faiblard qui avait finalement trouvé le courage de risquer sa vie pour sauver Nora.

Où pouvait-il être ? Pour l’instant c’était là la clef du mystère, le point faible dans la situation des « Terribles ».

En ce moment, Long se tenait debout devant la maison. Il contemplait silencieusement le lever du jour ; les arbres se découpaient en noir sur le ciel pâle. Sous les frondaisons de l’un d’eux, il crut distinguer une branche brisée qui se balançait doucement. Il fit remarquer la chose à l’un de ses hommes :

– Ne passez pas sous cet arbre, vous risqueriez d’être blessé. Il faudra couper cette branche.

Ses yeux errèrent ailleurs. Quand ils revinrent à l’arbre, le jour avait fait assez de progrès pour qu’aucun détail ne pût

échapper à leur regard perçant. Long eut un sursaut, courut vers un canot automobile et navigua vers cette forme qui se balançait : c'était le corps d'un homme en smoking ; ses mains étaient attachées derrière son dos, et en travers de son plastron blanc, le mot « Sorreader » était inscrit en rouge.

Pour bornées que fussent les connaissances de Long en danois, il n'ignorait pas que « Sorreader » signifie « Traître ».

XXIX

– C'est de la mise en scène, affirmait Long à son chef. Le malheureux était mort avant d'avoir été pendu.

– Une balle au cœur, confirma le médecin légiste.

– Ces gens sont donc danois ?

Long secoua la tête :

– Alors, de quel pays sont-ils ?

– Je ne puis vous le dire... Sans doute certains d'entre eux ont-ils fait leur éducation au Danemark...

Et changeant de ton :

– Au fait, vous ai-je jamais montré ceci ?

Il tirait de sa poche une carte où une série de dates étaient inscrites.

– Oui, j'avais déjà vu !

Le colonel, qui était un homme méthodique, comptait les dates :

– Mais il y en a une en plus ? remarqua-t-il.

Long eut un bref sourire :

– Oui, et ajoutée récemment ! Exactement avant-hier.

– Évidemment la date du 1^{er} août était réservée à Monkford... mais le 16 août ?

– Le 16 août m'est réservé ! dit gaiement le détective. « Ils » ont décidé de me supprimer ce jour-là. Je n'ai donc plus guère qu'une semaine à vivre. Ma foi, je n'en suis pas fâché !...

Son chef le regarda avec étonnement :

– Déjà las de la vie ?

– De ce genre de vie, oui... Dites-moi, chef, ne m'aviez-vous pas fait remarquer que mon père avait toujours été épargné par Clay Shelton ?

– C'est vrai. Vous m'aviez dit que vous lui en toucheriez deux mots ?

– Je l'ai fait... mais je vais encore le remettre ce soir sur ce sujet.

– Vous êtes toujours très ami avec votre père ?

– Très. Il s'inquiète de moi et il voudrait que je revienne auprès de lui.

Il ne disait pas que Sir Godley le suppliait constamment de quitter son poste à la préfecture et que ce matin même il lui avait écrit, pour hâter sa décision, une longue lettre.

Donc en quittant Scotland Yard, Arnold se rendit à Barkley-Square et se fit annoncer chez son père. Celui-ci s'habillait pour se rendre en ville. Il reçut son fils dans sa chambre.

– Eh bien ! m'apportez-vous la réponse à ma lettre ?

Arnold commença par s'installer dans un fauteuil :

– Mon cher père, ce n'est pas de cela que je viens vous parler...

– Ah ! ah ! fit Sir Godley qui bataillait avec son nœud de cravate.

– Vous vous rappelez que nous avons parlé ensemble du fait que Clay Shelton ne vous avait jamais volé ?

– Parfaitement !

– Alors, pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il vous avait eu de 80.000 livres ? Je viens de découvrir la chose !

Sir Godley ne se retourna pas :

– Décidément, dit-il, il y a en vous l'étoffe d'un véritable policier...

– Peine perdue que votre ironie... Allons, je tiens une partie de votre secret ! Dites-moi qui était né le 1^{er} juin 1854 ?

– Dieu le sait ! fit le père s'examinant dans la glace.

– Qui était J. X. T. L. ? Vous ne voulez pas me le dire ? Soit, c'est moi qui répondrai : J. X. T. L. signifie John Xavier Towler Long et John Xavier Towler Long n'était autre que Clay Shelton !...

– Vous en êtes sûr ? fit sir Godley en passant une épingle à sa cravate.

– Comme je suis sûr que ce Clay Shelton que j'ai envoyé au gibet était votre frère :

Sir Godley ne trahit aucune émotion. Il dit simplement :

– Comment le savez-vous ?

– Très simple ! Sur le bateau de Shelton, j'ai trouvé une série de dates gravées sur un panneau. J'ai naturellement pensé

qu'elles avaient une signification. Il m'apparut assez vite que la première de ces dates était celle d'une date de naissance. Elle était suivie des initiales J. X. T. L. Or, X est une initiale peu courante et ne peut s'appliquer qu'à quatre ou cinq prénoms. J'ai fait rassembler les noms des enfants nés le premier juin et inscrits sous des prénoms ayant ces initiales ; il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir que J. X. T. L. s'appliquait à John Xavier Towler Long, déclaré ce jour-là. Towler était le nom de notre grand'mère, n'est-ce pas ?

Sir Godley eut un geste affirmatif.

– Une telle coïncidence m'aurait déjà surpris, mais j'ai pu voir que J. X. T. L. étaient les initiales de mon grand-père, lequel se maria deux fois : vous étiez le fils du second mariage.

– Oui, fit encore Sir Godley.

– Pourquoi m'avoir laissé découvrir tout cela ?

Son père eut un rire silencieux.

– Je ne me vois guère me prévalant de ma parenté avec un homme de la réputation de John, dit-il. En réalité, je le connaissais à peine ; il avait dix ans de plus que moi et je ne me souviens de lui que par le récit de ses incartades et des soucis qu'il donnait à notre père. Après un scandale trop accusé, il disparut complètement et je n'en entendis plus parler jusqu'au jour où je vis son portrait dans les journaux. Même alors, j'eus du mal à le reconnaître.

– Mais ce jour-là, vous ne doutiez plus qu'il ne fût qu'un avec Clay Shelton ?

Le visage du banquier s'était assombri.

– Oui, j'ai su alors que mon frère était le plus grand bandit qui fût. Il avait déjà brisé le cœur de mon père. Il avait risqué de me ruiner moi et toute notre famille. C'est une des raisons pour lesquelles je désirais tant vous voir renoncer à votre profession.

Il m'était pénible de vous voir poursuivre jusqu'à la mort un homme de votre sang et je souffrais aussi de penser que vous risquiez votre vie, puisque Shelton a laissé derrière lui une bande pour continuer son œuvre effroyable !

– Mais, depuis sa mort, il n'y a plus eu de faux ?

– Sans doute... Mais croyez-moi. Clay – c'était son surnom de petit garçon – possédait une imagination féconde et des dons d'organisation implacable. Il a certainement laissé les instruments et les choses nécessaires pour continuer ce qu'il avait si bien commencé. En ce moment, la bande est sans argent. Vous pouvez me croire lorsque je vous dis que les « Terribles » sont dans une situation financière effroyable. Ainsi poussé à bout, ils n'en sont que plus redoutables !

– De quelle façon ?

Sir Godley haussa les épaules.

– Monkford a été tué : vous pouvez être sûr qu'ils en voulaient à son seul argent. Mais vous en savez plus que moi. Qu'est-il arrivé depuis cet assassinat ?

Arnold raconta les derniers événements. Sir Godley écoutait silencieusement. Il dit enfin :

– Vous voyez bien qu'ils voulaient s'approprier l'héritage de Monkford. Cette malheureuse jeune fille n'était qu'un instrument entre leurs mains. Pauvre Crayley ! vous le connaissez ? Quand avez-vous commencé à le soupçonner ?

– Le jour même où j'ai arrêté Shelton. Crayley était là et je suis sûr qu'il y était comme complice. Clay Shelton n'avait pas l'habitude de porter une arme sur lui. Après son arrestation, j'ai pu examiner ses vêtements ; ils ne présentaient aucune des traces que laisse d'habitude un browning dans une poche. Non, c'est Crayley qui lui avait glissé le revolver avec lequel il tua mon malheureux collègue. J'ai d'ailleurs retrouvé le vendeur de ce

revolver qui avait été acheté en Belgique, à Spa six mois plus tôt. À cette même date, Crayley se trouvait à Spa... Maintenant à votre tour. Connaissez-vous Miss Revelstoke ?

– Non... Je l'ai vue, je lui ai même été présenté, mais je ne puis pas dire que je la connaisse... Supposeriez-vous par hasard qu'elle fasse partie de la bande ? Ce serait absurde. J'ai toujours entendu dire du bien d'elle.

– Certes, fit Arnold, c'est une femme parfaite ! Je puis cependant vous assurer qu'elle était le trésorier de la bande à Shelton. Monkford m'avait dit lui-même qu'elle avait à son compte à peu près un million de livres qui provenait de l'héritage de son frère. Il m'a été impossible de découvrir la moindre trace de ce frère...

Arnold resta songeur pendant quelques minutes, puis il reprit, comme se parlant à lui-même :

– Pourquoi diable tous ces gens-là continuent-ils encore après la mort de l'étonnant instigateur que fut Shelton ? Au fait, vous venez d'en donner la raison. Ils n'ont plus le sou, mais ils ont entre les mains certains moyens de se refaire... Ils veulent à la fois s'enrichir et venger leur chef. Ils n'ont tué Monkford que pour faire hériter Nora et ils veulent maintenant s'emparer de Nora pour toucher l'héritage.

Sir Godley regarda son fils avec un intérêt ironique :

– Il me semble que Miss Nora Sanders vous intéresse particulièrement, mon cher ? J'accepterais encore de l'avoir pour belle-fille mais je tiendrais auparavant à ce que vous choisissiez un métier... plus sérieux que le vôtre !...

– Par exemple, que je m'engage parmi les « Terribles » ? Ce ne serait pas mal, mais j'aime encore mieux être un bon policier bien vivant.

– Eh ! Voilà bien le hic ! Que vous soyez bon policier, je n’y vois pas d’inconvénient, mais je voudrais être sûr de vous garder vivant !...

À vrai dire, Arnold avait passé un assez mauvais moment lorsqu’il avait acquis la certitude que l’homme qu’il avait envoyé à la potence n’était autre que son oncle... Depuis, il ne pouvait penser à cette exécution sans sentir un frisson désagréable glisser le long de son dos. Il se demandait aussi si les « Terribles » connaissaient cette parenté.

Il se dressa. Une idée lui était venue. Il aimait prendre les gens hors de garde : cela donnait souvent de bons résultats. Pourquoi ne pas essayer avec Miss Revelstoke ? Il prit rapidement congé de son père. Puis, il se dirigea vers la maison de santé où Nora avait été transportée.

XXX

C'est lui qui avait exigé le transfert de la jeune fille dans un endroit où elle pût se reposer sous une bonne surveillance.

En vain la jeune fille avait-elle protesté, arguant de ses obligations envers M^{lle} Revelstoke. Long avait été inflexible.

On lui avait téléphoné dans l'après-midi que M^{lle} Revelstoke viendrait rendre visite à sa secrétaire à six heures. Il alla attendre dans le salon l'arrivée de la vieille dame qui, d'ailleurs, ne marqua aucune surprise de le rencontrer.

Elle lui dit même du ton le plus cordial :

– Il y a longtemps que je voulais vous voir, M. Long, qu'est-il donc arrivé à ma pauvre secrétaire ? On m'a dit qu'elle avait été enlevée, puis à moitié noyée ! Que signifient toutes ces histoires ?

Il l'observait pendant qu'elle parlait. Elle avait beaucoup vieilli au cours de ces dernières semaines. Il avait été frappé à Heartsease par le teint net de son visage à peine ridé ; aujourd'hui, des sillons profonds creusaient son front et ses tempes, et il y avait dans ses yeux une expression hagarde qui était presque tragique. Pourtant ses gestes et sa parole restaient exempts de nervosité. Cette femme possédait à coup sûr un admirable empire sur elle-même.

– Est-il vrai que Crayley soit mort ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Ne le dites pas à Nora, cela la troublerait.

– Entendu...

– C'est affreux ! Monkford d'abord, puis Crayley !... Cela me tourmente beaucoup !...

– Vous oubliez Clay Shelton, dit-il en la regardant fixement. Mon pauvre oncle !...

L'attaque avait porté. La flegmatique interlocutrice d'Arnold avait visiblement pâli. Cependant elle questionnait :

– Je ne comprends pas ! Votre oncle ?

– Mais oui ! C'était le demi-frère de mon père, l'ignoriez-vous ? Son véritable nom était John Xavier Towler Long. Cela vous étonne ? J'en sais beaucoup, maintenant, sur mon oncle John !...

Il poursuivit, après un léger rire quelque peu féroce :

– En 83, il épousa une jeune fille du nom de Raynten, qu'il abandonna par la suite. Mon père prétend que cette femme est morte il y a quelques années...

M^{lle} Revelstoke avait retrouvé son sang-froid :

– Vraiment, cher Monsieur, je ne m'attendais guère à apprendre que vous eussiez une parenté aussi... honorable ! Croyez-vous que je puisse monter voir Nora ?

– Nous monterons ensemble, si vous le voulez bien.

Cela ne semblait pas convenir à la dame.

– C'est que j'ai à discuter certaines choses privées avec ma secrétaire...

– Ne craignez rien... Je me boucherai les oreilles.

Il montait déjà l'escalier, la précédant. Nora était étendue, lisant un livre.

– Pauvre enfant, dit la vieille femme d'une voix sympathique. Voilà que vous devenez aussi ridicule que M. Long, et que vous vous mettez à vivre dans une atmosphère de mélodrame. Êtes-vous très malade ?

La jeune fille secoua la tête.

– Pas du tout ! Je me porte très bien, mais on veut absolument que je reste ici !...

– On ? C'est-à-dire votre ami Arnold Long, n'est-ce pas ? Comme il est touchant de pouvoir compter sur un dévouement aussi fraternel !

– Maternel ! suggéra Arnold.

M^{lle} Revelstoke le regarda :

– Puis-je parler à Nora en particulier ?

Il se dirigea à l'autre extrémité de la chambre et se mit à regarder par la fenêtre. Son oreille était très fine et il ne perdit pas un mot de la conversation qui s'engagea alors à voix basse. Miss Revelstoke disait :

– Puis-je dire à Henry de venir vous voir ?

La jeune fille hésita et dirigea un regard vers le policier.

– Non, ne le consultez pas. Vous savez bien qu'il ne peut pas souffrir Henry, et je désire que vous le voyiez seule.

Nora ne savait que répondre :

– Mon Dieu... Il serait peut-être préférable que je ne voie personne. Dites-moi plutôt ce qu'il veut ?

– Il a quelque chose à vous dire ; un message dont Monkford l’avait chargé avant de rédiger son testament.

Cependant, voyant que la jeune fille continuait à chercher les yeux d’Arnold, elle sourit :

– Bien, bien, je n’insiste pas... mais ne parlez point de ma demande à votre ami, hein !

– Dites moi, Miss Revelstoke, a-t-on enfin des nouvelles de M. Crayley ?

Long se retourna vivement en entendant ces derniers mots.

– Non ! dit après un moment de réflexion la vieille dame.

Nora eut un soupir.

– Il avait été bon pour moi, et j’ai bien peur...

Arnold savait ce qu’elle appréhendait. Il en fut presque rassuré. Il ne serait plus très difficile de lui annoncer la vérité.

XXXI

Le lendemain, Long se trouvait confortablement installé chez lui, fumant des cigarettes et réfléchissant aux derniers événements qui avaient marqué la lutte contre les « Terribles ». Il se demandait entre autres choses quelle pouvait être la liaison entre ceux qui décidaient et organisaient et ceux qui agissaient. Il eût donné beaucoup pour connaître l'homme qui transmettait les ordres. Était-ce Henry, l'avocat ? Certes, le jeune maître était souvent en relation avec des criminels, bien que sa clientèle se recrutât parmi les gens d'affaires. Rouch avait été désigné pour surveiller Maître Henry, mais il n'avait encore eu la moindre occasion de le prendre en défaut.

En vérité, le découragement commençait à gagner Arnold. Il allumait sans entrain une nouvelle cigarette quand son valet lui apporta une lettre dont la suscription était de la main du sieur Cravel.

Quant à la lettre elle-même, elle était écrite à la machine :

Cher Monsieur Long,

Comme vous pouvez le supposer, la saison s'achève pour nous en désastre. La mort tragique de Monkford a contribué à faire le vide dans notre maison ; la victime étant non seulement un client, mais aussi un de mes amis, et je suis de plus très déprimé par ce drame. À ce propos, j'aurais quelques idées

dont je voudrais vous faire part, encore qu'elles puissent vous sembler fantastiques...

Voulez-vous venir vers le 16, date à laquelle je serai à Heartsease ? Je vous dirai tout ce que je pense et j'aurai plaisir à vous voir.

Arnold eut un léger sourire. Le 16 août était la date fixée par avance. L'araignée invitait la mouche à se précipiter dans la toile. Mais tel était le caractère de Long qu'il ne repoussait pas définitivement toute idée de se rendre au rendez-vous !... Ne fallait-il pas qu'il découvre le mystérieux agent de liaison ?

Il plia la lettre et la rangea soigneusement dans un tiroir. Tout à coup, il songea que la date gravée sur le panneau du bateau étant justement le 16, on ne lui parlait si ouvertement de cette date qu'afin de le tromper. En réalité, le danger devait se situer avant le 16 : il se mit à forger des hypothèses sur la façon dont ce danger se présenterait. Il était tellement imprégné de ces idées de défense qu'il sursauta quand son domestique frappa à la porte :

– Entrez ! cria-t-il.

Le valet apparut, puis, après avoir fermé la porte, demanda à voix basse :

– Voulez-vous recevoir M^{lle} Cravel, Monsieur ?

XXXII

Alice Cravel fut introduite dans la bibliothèque. Comme toujours, elle était très élégamment habillée. Long, pour peu qu'il fut familier avec la haute couture, devinait que le trois-pièces porté par la jeune fille sortait d'une très bonne maison. Mais, ce qui le surprit plus que le luxe dont faisait état sa visiteuse, était l'expression qu'il lisait sur la figure de celle-ci. Ses traits étaient pâles et contractés. On aurait pu supposer qu'elle n'avait pas dormi depuis une semaine. Elle regardait Arnold sans mot dire, attendant que le domestique eût quitté la pièce.

– Asseyez-vous, Mademoiselle !

– Merci, je préfère rester debout.

Même dureté dans la voix que dans l'expression.

Il était évident que la jeune fille traversait une crise. Elle parla, et ses premiers mots surprirent Arnold. Elle demanda :

– Tenez-vous beaucoup à la vie ?

– Mon Dieu, plutôt !...

– Crayley, aussi, y tenait !

Ses manières et le ton de sa voix étaient tels qu'au début du moins, Long la soupçonna de n'être pas dans son état normal. Elle poursuivait :

– Oui, Jackson Crayley aimait la vie... Vous le preniez pour un imbécile et vous pensiez que sa manie du jardinage n'était qu'une affectation.

Détrompez-vous : la couleur, le parfum de ses fleurs étaient pour lui une joie... Jackson aimait les belles choses.

Il ne répondait pas, regardant le sol devant lui.

– J'imagine qu'il existe autre chose pour vous, dans la vie, qu'emprisonner les gens ou les envoyer à la potence. Après tout, peut-être, vous aussi, avez-vous le goût de la beauté, de la nature, du lever et du coucher du soleil, des fleurs, du printemps ?...

Sa voix tremblait et on sentait qu'elle faisait un effort pour réfréner son émotion.

– Mais naturellement, j'aime tout cela ! Et je déteste ce qui est laid !

Long avait parlé avec force et il la regardait en face, la tête un peu inclinée car elle, était beaucoup plus petite que lui.

Elle haussa les épaules :

– Lui aussi, disait cela, fit-elle à voix basse, et maintenant il est mort... mort !...

Elle se couvrit les yeux de sa main gantée et comme elle était sur le point de chanceler, il approcha une chaise derrière elle.

– Non, non ! fit-elle impatientement. J'ai une chose à vous dire, M. Long : Je vous déteste, entendez-vous, je ne puis vous dire combien !... et pourtant je ne désire pas votre mort.

Elle répéta plusieurs fois :

– Je-ne-désire-pas-votre-mort ! Je veux que vous viviez car je suis fatiguée de toutes choses horribles et l’odeur de tout ce sang me hante affreusement...

Elle s’agitait en parlant, comme si elle fût sur le point d’avoir une attaque de nerfs. Puis elle reprit :

– Il y a d’autres raisons à mon désir de vous voir vivre, que ma fatigue et que ma sensation d’être poursuivie par les fantômes de ces morts...

Ses yeux eurent alors une expression d’angoisse intense :

– Abandonnez cette affaire, allez-vous-en, laissez les « Terribles » et tout ce qui les concerne ! Croyez-moi !

– Pourquoi ?

– Mais pourquoi poursuivre ? Allez-vous-en pendant un mois, pendant deux mois... Ils vous auront certainement. Vous leur avez échappé de peu le soir où vous m’avez rencontrée. Tout ce que je vous ai raconté alors était faux, et d’ailleurs vous l’avez deviné... Je faisais partie du complot qui avait décidé votre mort !

– D’où vient cette affreuse sentence ?

Elle secoua la tête :

– Cela, je ne vous le dirai pas. Mais ne voulez-vous pas suivre mon conseil ? et ne fais-je pas tout ce que je peux pour vous en vous prévenant ?

Long s’obstinait :

– Qui avait décidé ma mort ?

– Qu’importe ? Faites attention à vous, voilà tout.

– Était-ce votre frère ?... Henry ?

Le visage de la jeune femme eut une crispation :

– Je risque beaucoup en venant vous parler comme je le fais. Vous n’avez pas cessé de surveiller mes mains et pourtant j’aurais déjà pu vous abattre... Vous imaginez que je divague alors que je ne dis que la plus simple vérité ; un jour peut-être vous me croirez, mais il sera trop tard ! Oui, je sais, je vous impressionne un peu parce que je suis une femme ; vous hésitez à vous défendre contre moi ; mais si j’étais un homme, vous ne pourriez ni me saisir, ni tirer sur moi...

Elle leva sa main gantée au-dessus de sa tête. Il y eut alors un éclair qui aveugla le policier et le fit reculer en arrière. Lorsqu’il ouvrit les yeux, il voyait des soleils d’or danser devant lui et des nuages de fumée blanche monter lentement vers le plafond.

– Un simple éclair de magnésium ! J’aurais pu vous tuer comme un chien... Vous rendez-vous compte ?

Arnold respira profondément :

– Je pense bien que je vous crois ! dit-il avec conviction. Voilà un petit truc que je ne connaissais pas encore !

– Les « Terribles » en connaissent bien d’autres. Vous leur avez échappé jusqu’ici, mais un jour ils vous tiendront ! Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela... Je crains deux choses : j’ai peur qu’ils ne vous tuent et j’ai presque aussi peur que vous leur échappiez ! Car s’ils ne réussissent pas, c’est vraiment la fin de tout ! Et maintenant, arrêtez-moi ! Je vous en prie à genoux, envoyez-moi en prison... Je vous jure que je ne suis pas folle, Long ; je n’ai jamais été aussi calme de ma vie... mais je n’en puis plus, je n’en puis plus... arrêtez-moi !

Il ne répondit qu’en lui montrant la lettre qu’il venait de recevoir.

– Je n’ignore rien, dit-elle.

– C’est pour le 16 août ?

– Oui ! Qu’attendez-vous ?

– Rien de bien agréable pour moi, fit-il avec une moue.

– Ça, vous pouvez y compter. Vous ne sauriez imaginer ce qui vous attend à Heartsease !...

La menace le glaça. Il ne répondit cependant pas. Il observait toujours les mains gantées. Alors, elle enleva les gants salis par le magnésium, en sortit une nouvelle paire de son sac et les mit.

– Je pensais bien, dit-elle avec lassitude, que je n’obtiendrais rien de vous... Où est cette demoiselle Sanders ?

– Dans une maison de santé.

– En sûreté ?

– Un policier est placé à chaque entrée et, à sa porte même, quelqu’un est assis jour et nuit.

– Hum ! Cela ne « les » empêchera pas de s’en emparer s’ils le veulent !

– On verra !

– Ne pariez pas, vous perdriez !

Sur le pas de la porte, elle se retourna et lui dit :

– Nora Sanders est indispensable aux « Terribles ». Et vous ne vous doutez guère pourquoi...

– Pourquoi ? Parce qu’ils sont complètement à sec !

– Qui vous a dit cela ?

On la sentait sincèrement étonnée. Il souriait :

– Mais oui, à sec ! Quelqu’un s’est servi de la réserve... il faut bien y remédier.

– Vraiment ? dit M^{lle} Cravel à voix basse... Alors, raison de plus, faites attention à Nora Sanders !

Long ne doutait pas de la sincérité de son accent. Quand il fut seul, il saisit une feuille de papier où il avait tracé le plan de la maison de santé où Nora Sanders était soignée. Il étudia ce plan avec beaucoup d'attention, essayant d'imaginer toutes les possibilités. Il décida de se rendre sur place.

La directrice était une femme active, d'humeur agréable, et elle se prit à rire lorsqu'il lui fit part de ses craintes.

– Mais voyons ! Votre protégée est tout à fait en sûreté. N'avez-vous pas eu soin d'entourer la maison par un véritable cordon policier ?

Lorsqu'il pénétra dans le hall, des plaintes se faisaient entendre à l'étage au-dessus. La directrice expliqua :

– Ce n'est rien. On nous a amené cet après-midi une jeune fille en pleine crise nerveuse. Elle est bruyante et désagréable pour les autres malades, aussi ai-je demandé au docteur de la faire transporter dans une maison spéciale.

Long sortit un peu tranquilisé. Cependant, malgré lui, les avertissements d'Alice Cravel lui restaient en mémoire.

Chez lui, son valet de chambre avait placé une petite note au crayon sur son bureau : « Veuillez appeler le sergent Rouch. » Arnold demanda la communication :

– J'ai du nouveau, dit Rouch. Puis-je venir vous parler ?

– Arrivez vite !

Un quart d'heure plus tard, le sergent s'annonçait en compagnie d'un garçon maigre qui était un des plus sûrs informateurs de la police. Cet homme était connu parmi le monde de la pègre où il réussissait à rester populaire tout en se faisant respecter.

– Dites à l’inspecteur Long ce que vous savez ? dit Rouch à son homme.

Ce dernier semblait ne pas être à son aise. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches puis commença à parler avec hésitation :

– Je crois que celui que vous cherchez est connu sous le nom du « professeur », dit-il. Je l’ai souvent vu çà et là... Il connaît tous les chefs de bande.

– Comment est-il ?

– Pas aussi grand que vous, mais un peu plus que moi. Toujours habillé de noir avec une cravate molle, nouée à l’artiste.

– Quel âge, à peu près ?

– Difficile à préciser, mais il n’est plus très jeune. Ses cheveux sont blancs, et il en a beaucoup ; c’est d’ailleurs pourquoi on l’appelle le professeur. Jamais on ne le voit dans les bars. Il donne ses rendez-vous en plein air, près du pont du canal le plus souvent. On prétend que c’est un snob fort riche. Le vol ne l’intéresse pas ; le travail qu’il demande est plus spécial et plus difficile.

– Où peut-on rencontrer cet homme ?

– Impossible de vous le dire, car les rendez-vous qu’il donne sont très irréguliers et ceux qu’il emploie sont plus muets que des huîtres bien fermées. Tenez, il y a quelqu’un qui travailla autrefois pour lui : Harry ! Cela ne lui a pas porté bonheur...

Long donna quelques instructions afin d’être prévenu tout de suite si par hasard le professeur se montrait. Pour la première fois depuis que l’ombre de Clay Shelton le hantait, le détective était inquiet. Cela tenait peut-être à ce qu’il n’était plus seul en jeu. L’attaque semblait être surtout dirigée contre Nora Sanders.

Il était très fatigué. Il espérait enfin dormir cette nuit, et il commençait à se déshabiller lorsqu'il entendit l'appel du téléphone. Il prit le récepteur.

– Rouch, sans doute, se dit-il. Mais bien qu'on essayât de déguiser la voix, il reconnut Alice Cravel :

– C'est vous Long ? Faites sortir Nora Sanders immédiatement de la maison de santé où elle se trouve et ne perdez pas une seconde...

– Pourquoi ?

– Ne perdez donc pas votre temps à poser des questions inutiles, agissez, vous avez à peine une demi-heure devant vous.

– Mais...

À ce moment, il entendit que l'on raccrochait de l'autre côté.

XXXIII

Cet avertissement n'était-il qu'une ruse ? Long n'arrivait pas à suspecter entièrement Alice Cravel. Selon lui, elle était capable de sincérité.

Il appela au téléphone la maison de santé. La directrice avait quitté l'établissement, mais la sœur de garde lui donna les renseignements les plus satisfaisants.

– Votre collègue est ici. Rien ne s'est produit et M^{lle} Sanders dort tranquillement.

Il fit appeler son détective et obtint le même rapport.

Il se dirigea alors lentement vers sa salle de bains, tourna le robinet, hésita quelques secondes, puis, se ravisant, se rhabilla.

Ce ne fut que lorsqu'il fut complètement prêt à sortir qu'il se sentit un peu ridicule. Après tout, qu'allait-il faire à la maison de santé, puisque les communications qu'il venait de recevoir lui donnaient tout apaisement ? La nuit était belle. Les trottoirs et les chaussées étaient très animés. C'était l'heure de la sortie des théâtres. Des autos rapides allaient et venaient.

En passant par Barkley-Square il lui vint à l'esprit qu'il pourrait, malgré l'heure tardive, parler un instant à son père. Il vit de la lumière dans l'hôtel, sonna et demanda au valet de chambre si Sir Godley était là.

Long remarqua le visage inquiet du domestique qui hésitait à répondre.

– Enfin, où est mon père ?

– Je ne sais pas, M. Arnold. Il est sorti il y a à peu près une heure pour mettre une lettre à la poste, car vous savez que Sir Godley ne confie à personne le soin de porter son courrier. Généralement, il ne s'absente que quelques minutes.

Arnold pénétra dans l'hôtel. Toutes les lumières étaient allumées. Son père avait donc l'intention de rentrer immédiatement : il était assez maniaque quant à la dépense...

– Avait-il son chapeau ?

– Oui, Monsieur, son chapeau et sa canne.

Un des tiroirs du bureau de Sir Godley était entr'ouvert. Arnold savait que, dans ce tiroir, son père gardait un browning. Il fut surpris de trouver vide l'emplacement de l'arme. Il rappela le domestique qui était très au courant des habitudes de Sir Godley et lui demanda si ce dernier prenait généralement son revolver pour aller jusqu'à la poste.

– Généralement non, Monsieur, mais depuis quelque temps il ne l'omettait point.

C'est alors que les yeux du détective se dirigèrent vers la cheminée. Le foyer était plein de papiers brûlés.

Évidemment il ne se reconnaissait aucun droit à se mêler aux affaires de son père. Mais un instinct le poussa à une rapide perquisition parmi les cendres. Il remarqua qu'un petit paquet de lettres avait été brûlé. Dans le milieu du paquet quelques fragments de papier avaient échappé aux flammes, entre autres une partie d'adresse et une date. Il lut le mot : « Hagen » et « 12 janvier 1881 ». Il retourna la feuille où se distinguèrent encore quelques mots d'une écriture nette :

Le moins que vous pouviez faire était... frère... crise...

On pouvait ainsi reconnaître une traite tirée sur son père, mais il était impossible de distinguer le nom de celui qui avait tiré cette traite.

Arnold vit que le valet de chambre l'observait et il dit en rejetant dans le foyer les papiers froissés :

– Inutile de dire à mon père que je me suis permis...

Le vieil homme qui, souvent, avait assisté aux discussions entre le père et le fils, acquiesça en souriant.

– Mais où pensez-vous qu'il soit allé, Monsieur ? dit-il.

Long haussa les épaules sans répondre et se retira. Il se dirigea alors vers la poste. Il rencontra le policeman de service, qui connaissait Sir Godley. Cet agent avait en effet vu le banquier et lui avait même parlé. Il précisa :

– Votre père avait l'air bizarre. Pendant que je lui souhaitais le bonsoir, un cab vint à passer. Je pense que Sir Godley a dû reconnaître la personne qui s'y trouvait : un vieux monsieur avec des cheveux blancs et une large cravate souple, nouée d'un gros nœud, et des lunettes d'écaille.

Long eut un mouvement en songeant à la description du professeur :

– Alors, que fit mon père ?

– Il traversa précipitamment la rue, arrêta un taxi qui passait à vide, monta dedans et la dernière chose que je remarquai fut qu'il se penchait à la fenêtre en donnant des instructions au chauffeur et en étendant le bras vers la voiture qui le précédait. J'ai eu l'impression qu'il cherchait à rattraper le monsieur à la cravate flottante...

Long revint à la maison de son père assez perplexe et il s'employa à rassurer le valet de chambre. Puis, il reprit sa route. La marche le stimulait. Ses pensées se succédaient, diverses et rapides. Il cherchait à trouver une explication à la conduite de son père.

– Que diable pouvait vouloir Sir Godley au professeur et pourquoi le poursuivait-il ?

Arnold sentait confusément que le professeur était le cœur et le cerveau de cette vaste organisation : les « Terribles » !

Il était près de minuit quand il arriva par des rues désertes à la maison de santé.

Un de ses hommes le salua.

– Aucun incident, dit-il, on est simplement venu chercher la jeune femme amenée dans l'après-midi et malgré ses cris et ses protestations, on l'a transportée.

Long se souvint en effet que la directrice lui avait parlé de cette malade et de son transfert vers une autre maison.

Il entra. Le policier de garde à l'intérieur répéta les paroles de son collègue. La garde de nuit vint dire à Long que la jeune fille dormait profondément.

– Ne pourrais-je pas la voir ?

La garde était habituée à tant de choses extraordinaires, qu'elle ne témoigna d'aucune surprise. Il la suivit jusqu'au premier étage. Elle ouvrit la porte de Nora et lui fit signe d'entrer silencieusement. Une veilleuse brûlait sur la table de nuit et donnait une lumière à peine suffisante pour distinguer la forme du corps étendu. La jeune fille dormait, le dos tourné vers la porte et tout ce qu'on pouvait voir d'elle était une boucle de cheveux tranchant sur la blancheur du drap.

Il regarda, fronça le sourcil : cette boucle était trop brune à son gré. D'un bond, il traversa la chambre, repoussant la garde, appuya sa main sur l'épaule de la dormeuse qui tourna des yeux effrayés vers le policier : ces yeux étaient bruns, dans un visage maigre et tiré.

– Mais, que faites-vous ? criait la garde.

En même temps, elle distinguait à son tour le visage sur l'oreiller.

– Mon Dieu, ce n'est pas M^{lle} Sanders !

Non, ce n'était pas Nora ! Nora, la véritable Nora roulait en ce moment dans une ambulance vers Heartsease, où le directeur de l'hôtel était prêt à la recevoir. Et cette fois, ce n'était pas à un Jackson Crayley qu'elle aurait à faire, mais à un homme qui n'avait jamais connu ni crainte, ni pitié...

XXXIV

Long avait tout deviné en une seconde. Il ne perdit pas son temps à écouter les excuses qu'on prodiguait.

– Habillez-vous, dit-il à la personne couchée dans le lit de Nora. Je vous arrête comme complice. Que l'on envoie une garde pour rester ici jusqu'au moment où elle sera prête.

Et il descendit avec la garde de nuit qui lui expliquait que la personne amenée dans l'après-midi sur la recommandation d'un docteur ne cessant de crier et de se plaindre avait été transportée ailleurs d'après un ordre formel. On avait fait venir une ambulance automobile et elle avait été transportée sur un brancard, sous les yeux du médecin qui l'avait fait entrer.

– J'ai assisté au départ, dit la garde, et je ne me suis éloignée que quelques minutes pour aller chercher une couverture.

– Eh bien ! C'est pendant ce temps-là qu'on a réussi la substitution ! J'aurais dû prévoir la chose : on m'avait parlé de cette malade dans l'après-midi.

Naturellement, il avisa Scotland Yard. C'est tout ce qu'il pouvait faire. Il donna des ordres pour que de tous côtés l'on recherchât l'ambulance automobile. Il avait complètement oublié l'aventure de son père, lorsqu'à trois heures du matin, il reçut un coup de téléphone de Barkley Square : c'était le vieux domestique qui l'informait que Sir Godley n'était toujours pas rentré.

Long sentit un frisson désagréable lui parcourir l'échine. Il avait besoin désormais de tout son courage et de tout son sang-froid. Il fit un effort considérable pour essayer de réfléchir avec calme. Il devait oublier son affection filiale pour Sir Godley et sa sympathie pour Nora afin de raisonner clairement et prudemment.

Sir Godley et Nora n'étaient d'ailleurs pas les seules personnes disparues au cours de cette nuit-là ; M^{lle} Revelstoke, qui était sortie la veille au soir pour se rendre à une soirée, n'était pas rentrée non plus à trois heures du matin. Henry, son avocat, était également absent. Un seul personnage se trouvait à son poste : c'était M. Cravel. Long put s'en assurer, car il lui téléphona au petit jour.

– Bonjour, dit Cravel, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Je vous appelle depuis minuit, dit le policier ! Où étiez-vous ?

– Vous m'avez appelé cette nuit ? Ça, c'est impossible. Je me suis endormi vers 11 heures ; le téléphone est à côté de mon lit ; je l'aurais certainement entendu ! Que voulez-vous de moi ?

La voix n'était pas celle d'un homme que l'on vient de tirer du sommeil. Elle était claire, tranquille et prudente.

– Je tiens à vous voir, dit Long. Votre sœur est-elle là ?

– Non, ma sœur est en ville. Vous connaissez son appartement.

Et il donna le numéro de téléphone.

– J'arriverai dans une heure.

Il appela aussi M^{lle} Cravel, mais ne put obtenir d'elle aucune information nouvelle. Il la fit chercher par un officier de police et ce dernier arriva quelques minutes après son départ.

L'aube se montrait et une pluie fine tombait monotone-ment lorsque la voiture que conduisait Long s'engagea sur la grand'route de l'ouest.

Il se préparait à monter la côte de Hearson, lorsqu'il aperçut une silhouette sur le côté de la route. C'était une femme qui lui faisait signe de s'arrêter. Il bloqua ses freins et reconnut Miss Cravel, debout près d'une petite voiture tombée dans le fossé.

– Je pensais bien que c'était vous, dit-elle. Où allez-vous ?

– À Heartsease, voir votre frère.

– Je m'en doutais ! Je vous supplie de ne pas y aller. J'ai essayé d'arriver avant vous, mais mes freins ont sauté en descendant la côte et vous voyez le résultat. Promettez-moi...

Elle faisait pitié. Elle était trempée jusqu'aux os et sa silhouette était navrante sous la pluie qui continuait à tomber.

– Mais que craignez-vous donc, que diable ! demanda Long. Vous savez fort bien qu'on a dû emmener Nora là-bas !

– Je le savais, je vous avais prévenu ! Pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée ? Maintenant ne compliquez pas la situation : Heartsease, c'est la mort pour vous ! Vraiment ! Ah ! Je ne pensais pas que je songerais un jour à sauver votre vie... Vous voyez pourtant que j'ai fait tout ce que j'ai pu...

– Ma vie n'importe pas ! Où a-t-on transporté Miss Nora ?

– Je l'ignore... à Heartsease peut-être, mais où, je ne sais.

Il vit que la voiture était hors d'usage dans le fossé, et il invita la jeune fille à monter dans la sienne. Mais elle secoua la tête :

– Ne m'emmenez qu'à moitié chemin. À Seatorn, je pourrai louer une voiture.

– Vous ne venez plus à Heartsease ?

– Non !

Rouch, qui était du voyage, passa à l'arrière et Miss Cravel prit sa place. Long pouvait la sentir trembler près de lui. Il prit une couverture et la mit sur ses épaules.

– Savez-vous que mon père aussi a disparu cette nuit ?

– Sir Godley ? dit-elle. Votre père ? Où peut-il bien être ?

Évidemment elle ne pensait pas que la disparition de Sir Godley eût quelque rapport avec les agissements des « Terribles ».

– Je suis faible, très faible, dit-elle. C'est la mort de Jaccky... je ne pense qu'à lui, pauvre Jaccky !

Les larmes coulaient sur son pâle visage. À Seatorn, Arnold arrêta sa voiture devant un garage et la déposa.

– Et maintenant, où allez-vous ?

– Je retourne à Londres. J'ai fait ce que j'ai pu...

Elle lui tendit la main.

– Au revoir, M. Long ! Je ne devrais pas souhaiter vous voir sauf, et pourtant, je vous dis « bonne chance » ! Si jamais dans un autre monde vous pensez à moi, vous saurez que j'étais sincère...

Elle se retourna en sanglotant plus fort, et elle disparut à l'intérieur du garage.

Il continua son voyage. Un sentiment étrange lui étreignit le cœur ; quelque chose qu'il n'avait jamais connu. La jeune femme avait paru si persuadée que la mort l'attendait à Heartsease, qu'il se sentait peu à peu gagné à cette certitude.

XXXV

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant l'entrée de l'hôtel. Cravel attendait sous le porche.

– Auriez-vous par hasard rencontré ma sœur ? demanda-t-il.

– Non !

Cravel éclata de rire.

– Il y a cinq minutes, elle vient de me téléphoner que vous l'aviez déposée au garage de Seatorn !

– Dans ce cas, répondit tranquillement Long, c'est que je l'ai rencontrée...

Un café bien chaud était préparé dans la salle à manger :

– J'ai pensé que cela ne vous ferait pas de mal en arrivant, dit Cravel, et je puis vous assurer que ceci n'est pas empoisonné.

Le café était le bienvenu, et Long le but volontiers.

– Je vois que vous avez amené le sergent Rouch avec vous ? dit encore Cravel. J'en suis content. Que voulez-vous, quand on est soupçonné de toutes sortes de crimes affreux, on aime assez avoir un témoin, même quand ce témoin ne vous est guère acquis d'avance. Je vous ai fait allumer du feu au n° 7 ; c'est

l'ancien appartement de ce pauvre Monkford ; mais je sais que vous n'êtes pas impressionnable.

– Pourquoi avez-vous choisi cette chambre ?

Une fois de plus, le directeur leva les épaules :

– À vrai dire, fit-il, je n'imagine pas que vous soyez venu ici à 5 heures du matin pour retenir une chambre en vue de la saison prochaine. Ce matin, j'ai eu une entrevue assez déplaisante. J'ai le souci de mon autorité et je tiens à ce que notre conversation reste privée.

L'ascenseur ne fonctionnant pas, ils gravirent les deux étages. Cravel s'effaça pour laisser le détective entrer le premier dans l'appartement, qui lui était familier. Un feu de bois brûlait dans la cheminée. Long retira son pardessus et regarda Rouch pensivement :

– Dites-moi, Rouch. Je pense que vous serez mieux en bas, dit-il enfin.

Le sergent obéit sans la moindre observation et redescendit.

– Je suis assez à court de domestiques, fit Cravel. Pendant l'hiver je n'en garde que quelques-uns, mais si vous avez besoin de la moindre chose, je suis entièrement à votre service.

Le directeur avait mis à exécution son projet de transformer une partie de l'appartement. Un nouvel escalier avait été construit. La dernière fois que Long était venu à Heartsease, il avait remarqué la présence de nombreux ouvriers. La pièce même où ils se trouvaient avait été entreprise et il y régnait un certain désordre.

– Maintenant, dit Long, à nous deux Cravel ! Je désire que vous me donniez certaines explications et j'aime mieux vous prévenir que vous n'en avez plus pour longtemps à jouer au plus fin avec moi. Où est M^{lle} Sanders ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire que je le sache ? Je suis resté ici la plus grande partie de la semaine sans bouger. Les dernières nouvelles que j'ai eues venaient de M^{lle} Revelstoke, qui m'apprit l'enlèvement de sa secrétaire par des personnes inconnues et ensuite son sauvetage héroïque par le roi des détectives, Arnold Long.

– On l'a enlevée à nouveau hier soir de la maison de santé où je l'avais fait transporter. Et c'est, si je ne m'abuse, votre ami le professeur qui a fait le coup !

– Mon ami le professeur ? Diable ! Qui est mon ami le professeur ?

Ils se regardèrent fixement. Cravel discerna dans les yeux de Long, une lueur qu'il reconnut pour l'avoir déjà observée une fois. Pourtant, il ne trembla pas. Il continua même à sourire.

– Je crains que vous ne soyez pas suffisamment calme pour ce qui nous reste à dire, mon cher Monsieur, fit-il enfin. D'autant plus que ce que j'ai à vous apprendre vous donnera un choc terrible.

– Vraiment ? dit Long. Et de quelle nature sera ce choc ?

Cravel se dirigea vers la cheminée et s'y appuya, les mains derrière le dos.

– Quelque chose de bien fâcheux est arrivé... bien fâcheux. Vous allez voir ! Pauvre demoiselle Sanders ! J'ai d'elle plusieurs lettres, car elle m'a honoré de sa confiance. Il semble qu'elle ait été quelque peu inquiétée par les intentions trop marquées que vous aviez sur elle ?

Long haussa les épaules. Cravel, évidemment, parlait pour gagner du temps. Il devait avoir un but.

– Naturellement, mon cher Long, vous ne pouvez vous imaginer que vos attentions aient pu ennuyer une femme ? Je

comprends cela ! C'est si naturel ! Ah ! Éternelle vanité masculine !

– Vraiment, Cravel, vous me rappelez de plus en plus Clay Shelton ! interrompit Long. Ce genre de propos creux et de phraséologie était une de ses spécialités.

Le visage de Cravel devint rouge et ses yeux brillèrent. Il respira plus fortement.

– La philosophie de Clay Shelton m'importe peu, dit-il. Je voulais simplement dire que vous ne pourriez imaginer qu'on ne soit heureux d'être distingué par vous. M^{lle} Sanders hésitait à vous vexer, mais vous insistiez tellement qu'elle en conçut de la crainte et c'est pourquoi elle a demandé à un de mes amis de l'aider à vous échapper. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais l'enlèvement a eu lieu hier soir... Malheureusement...

Il s'arrêtait, hésitant, et Long ne le quittait pas des yeux.

– Malheureusement ?

– Malheureusement, le choc reçu par Nora il y a quelques jours était trop fort pour le cœur de cette pauvre jeune fille, et sur la route qui la conduisait ici...

– Elle est ici ?

– Oui, mais je vous disais justement que, sur la route, elle s'était évanouie... On a tout fait, bien entendu, pour la ranimer... En vain : elle est morte !

– Morte ?

Les yeux d'Arnold se fermèrent à moitié.

– Vous n'êtes qu'un menteur, Cravel ! Vous êtes en train d'essayer de me tromper ! Pour Dieu, tentez autre chose, car s'il

est vrai qu'elle soit morte, si c'est là la vérité, je vous jure que rien au monde ne peut plus vous sauver !

Cravel haussa simplement les épaules.

– C'est évidemment lamentable, navrant, mais je croyais que vous vous en doutiez déjà... ma sœur n'a généralement pas tant de discrétion.

– Comment, elle le savait ? demanda Long doucement.

– Oui !

– Où est Nora Sanders ?

Au grand étonnement de Long, Cravel lui indiqua la porte de l'appartement dans lequel Monkford avait trouvé la mort.

– Marchez ! ordonna brièvement le détective en dirigeant son revolver sur Cravel. Nous allons bien voir jusqu'à quel point vous allez pousser cette plaisanterie !

Sans hésitation, avec calme, mais lentement, le directeur marcha vers la porte qu'il avait indiquée, en tourna le bouton et l'ouvrit toute grande.

– Entrez, dit Long qui le suivait.

Les rideaux des fenêtres étaient à demi tirés. Une lueur diffuse pénétrait dans l'appartement et créait une atmosphère assez fantastique. Arnold fit halte, paralysé par l'étonnement : de la porte, juste en face de lui, sur le lit, il apercevait un visage d'une pâleur de craie, dont les yeux étaient fermés. C'était Nora Sanders. Il la regardait fixement. Sa bouche restait ouverte, sa pensée arrêtée... Ainsi, c'était vrai ! Elle était morte !

Un mouvement se produisit au pied du lit et Long remarqua dans l'alcôve une forme bizarre et pourtant familière ; un vieil homme dont les cheveux blancs, en désordre, tombaient

sur les joues. La lumière dansait sur les larges verres de ses lunettes. Il regardait le policier avec une grimace de haine.

– Que nul ne bouge, dit Long. Un seul mouvement et je tire !

Ses yeux revinrent au corps immobile étendu sur le lit. Il ne pouvait croire ce qu’il voyait. Un immense chagrin le glaçait qui fit place brutalement à une colère effroyable.

– Misérables ! hurla-t-il.

Il fit un pas vers le lit, puis un second qui l’amena au centre du tapis.

Il eut l’impression que le plancher se dérobaît sous lui. Il essaya de se rejeter en arrière, mais il était trop tard. Il perdit l’équilibre, essaya d’agripper quelque chose pour se rattraper, et disparut dans un trou soudainement découvert. Sa tête heurta une poutre si violemment qu’il perdit conscience.

XXXVI

Quelques instants plus tard, Cravel descendait tranquillement l'escalier. Il s'approcha de Rouch qui regardait tristement tomber la pluie.

– L'inspecteur Long restera à déjeuner, dit-il.

– Est-ce qu'il a besoin de moi, là-haut ? demanda Rouch.

– Pas pour l'instant. Il m'a demandé certains papiers que je vais lui chercher.

– Bien, dit Rouch, continuant à regarder par la fenêtre.

Il entendit Cravel ouvrir la porte de son bureau, puis revenir, mais ne se retourna pas et cela lui fut fatal : Cravel lui asséna un coup sur la tête qui l'aurait tué sur-le-champ s'il n'avait eu un chapeau assez épais. Cela suffit cependant pour l'étourdir. Il tomba sur les genoux, pendant que Cravel continuait à frapper sauvagement.

Quand il eut perdu connaissance, son agresseur le prit sous les bras, le tira non sans difficulté hors de la pièce et le transporta dans l'automobile qui se trouvait devant la porte. Là, il recouvrit le corps d'une couverture, puis il alla chercher une légère bicyclette qu'il mit aussi dans la voiture et, s'asseyant au volant, il partit.

Après un quart d'heure, il quitta la grand'route brusquement et prit un chemin qui le conduisit près de la rivière, en un endroit où la berge surplombe l'eau d'assez haut. Il s'arrêta, laissa le moteur en marche, puis il détacha la bicyclette, lâcha les freins de l'auto, et, restant lui-même sur la route, il regarda la voiture rouler, glisser sur la pente avec un bruit épouvantable et tomber dans le courant, où elle se retourna avant de s'immobiliser définitivement.

Alors, rassuré, Cravel enfourcha sa machine et revint à Heartsease.

Aussitôt arrivé, il monta à la chambre où reposait Nora. Elle n'était plus là. Le professeur avait dû la transporter ailleurs. Cravel ramassa le revolver que Long avait laissé tomber, puis il roula le tapis et le déposa dans le salon voisin. On avait déjà pris le soin d'enlever les rideaux et les couvertures du lit.

Le directeur se rendit alors dans son bureau où s'ouvrait un petit escalier qui le conduisit au sous-sol. Une lampe à la main, une massue de l'autre, il suivit un long couloir et arriva à l'endroit qui se trouvait exactement sous l'excavation dans laquelle était tombé le policier. Il regarda de tous côtés, de plus en plus anxieux de ne découvrir aucune trace de Long, là où il pensait le trouver mort ou mourant. On ne distinguait même aucune éclaboussure de sang. Il jura entre ses dents, ne comprenant pas comment le détective avait pu échapper à une chute aussi grave et aussi bien préparée. Il chercha à nouveau, ne pouvant accepter le fait et, tout à coup, l'idée que Long pût être encore vivant lui donna un violent coup au cœur. Lui, qui connaissait peu la peur, était devenu verdâtre.

Il remonta dans son bureau et fut obligé d'absorber un grand verre d'alcool pour se remettre.

Soudain, il sursauta : on frappait à sa porte. Ce n'était que la cuisinière qui venait lui demander les clefs de l'office. Il s'essuya le front et gagna le second étage. Là, au bout d'un étroit

passage, il ouvrit une porte dissimulée dans le mur et qui donnait accès à un petit appartement privé : deux pièces, une petite salle de bains et une cuisine. Nora était couchée dans l'une des chambres, sur un divan, si pâle et si immobile qu'elle semblait l'image même de la mort. Un œil attentif eût cependant perçu de faibles mouvements respiratoires. Il regarda le bras nu et examina les marques de trois piqûres qui étaient récentes. Tout près, sur une tablette, se trouvait une bouteille pleine d'un liquide vert, et une seringue hypodermique.

Soulevant une des paupières il toucha la pupille du bout du doigt. Aucune réaction ne se produisit, ni au toucher ni à la lumière. Il eut un petit grognement de satisfaction, puis il pénétra dans l'autre pièce. Dans celle-ci, une note au crayon l'attendait sur une table. Il la lut, la déchira et la jeta dans la cheminée. Le même problème le harcelait toujours : où était Long ? Il tira de sa poche le revolver du policier et l'examina. Son anxiété allait croissant. Il s'assit au bord de la table et réfléchit.

En admettant que le policier eût été tué, qui avait pu faire disparaître son corps ? D'autre part, il fallait prévoir que la voiture tombée dans la rivière serait retrouvée ainsi que le cadavre du sergent Rouch. Des recherches seraient entreprises. Que faire ? Il s'irritait aussi de l'absence de sa sœur Alice. Il ne comprenait pas ; il l'avait toujours connue si insensible, si hardie dans toutes leurs entreprises qu'il ne pouvait s'expliquer sa nouvelle attitude. À ce moment il entendit une voix qui l'appelait dans le hall. Il ouvrit la porte, courut à la balustrade et reconnut sa sœur. Elle était là, le visage ruisselant de pluie, les vêtements fripés autour d'elle comme des loques.

– Descendez, dit-elle.

Il obéit.

– Où est Long ?

– Je l'ignore, je ne l'ai pas retrouvé !

Elle ne semblait pas croire à son affirmation. Cependant elle changea de sujet.

– Je viens de rencontrer un taxi, sur la route...

Il s'étonna :

– Quel intérêt peut avoir un taxi, ou son conducteur ?

– Un intérêt énorme. Il ne se trouve pas très loin de la grille d'entrée, là-bas sous les ormes. J'ai interrogé le chauffeur : il a conduit quelqu'un ici et il l'attend depuis minuit.

– Quelqu'un ? Qui ?

– Ah ! Voilà ! J'ai seulement pu savoir qu'il s'agit d'un homme d'un certain âge, aux cheveux gris, qu'il a pris au coin de Berkeley Square...

– Bizarre, dit-il. Je n'ai pourtant vu personne.

– Mais elle ? Elle est ici ! Vous me semblez jouer avec le feu et avec un feu pas ordinaire... Je vous assure, frerot, que vous allez un peu fort. Si je calcule bien, il ne vous reste guère qu'une chance : ne la laissez pas échapper.

Un sourire amer éclaira le visage de Cravel :

– Je la saisirai, cette chance, ne craignez rien, mais pas avant que tout ce que nous désirons ne soit entre nos mains. Je ne suis pas un imbécile. Nous sommes peut-être allés trop loin, mais maintenant il n'y a qu'une chose à faire, continuer.

Alice eut un geste las, comme indifférent. Il semblait qu'elle s'en remît dès lors à la fatalité.

– Je monte me changer...

Elle usait du même appartement que son frère, au premier étage, mais sa porte n'offrait aucun mystère.

Il l'attendit et bientôt il la vit reparaître, mais il fut surpris de la voir vêtue pour sortir.

– Où allez-vous encore ?

– Ma voiture va être réparée, et le garage a le téléphone. Je vous attendrai toute la matinée.

Il sourit :

– N'attendez-vous personne d'autre que moi ?

Elle répondit à voix basse :

– Personne, non... Mais, à coup sûr, de terribles ennuis.

Il secoua la tête.

– Vous êtes bien impressionnable, ma petite sœur. C'est la mort de Jaccky, je suppose. Pourquoi refusez-vous de croire que c'était un accident ? Jaccky s'est tué, le pauvre diable, je suis prêt à le jurer. Il était déjà mort quand on l'a sorti de l'eau, et sa pendaison ne fut qu'une formalité... Vous savez bien que le professeur le haïssait, depuis l'arrestation de Clay Shelton.

– Vous ne cessez pas de mentir, dit-elle. Jaccky n'avait sur lui qu'un vieux revolver militaire et la balle qui l'a tuée sortait d'un browning... mais à quoi bon discuter maintenant...

Cependant, avant de quitter son frère, elle lui dit encore :

– À votre place je fouillerais les jardins autour de la maison... Ou plutôt non, je filerais tout simplement.

– Merci du conseil !

Il la suivit des yeux. Il restait hésitant. Enfin il se décida à explorer les alentours de l'hôtel. Il ne découvrit d'ailleurs rien de particulier, si ce n'est deux ou trois traces de pas sur l'une des pelouses près de la grille. Cette découverte minime suffit à le faire pâlir. Il commençait à croire que les craintes de sa sœur

pussent être fondées. Tout à coup, il se dirigea vers la sortie, cherchant le taxi et son conducteur. Il découvrit l'homme assis sur son siège et fumant sa pipe avec patience. Ce chauffeur se retourna en entendant des pas.

– J'espérais que vous seriez mon passager, dit-il. J'ai hâte qu'il revienne car je ne fais que la nuit, moi. Mon camarade de jour attend la voiture.

– Diable ! C'est que votre client en a encore pour quelque temps. Vous feriez mieux de rentrer vous garer dans la cour.

– Vous croyez ? Moi, on m'a dit d'attendre ici, j'attends ici !

– Comment est-il, votre client ?

L'homme se lança dans une description qui n'apporta à Cravel aucune lumière.

– En tous cas, je ne suppose pas qu'il va me faire faux bond ! Ce serait vraiment une sale blague ! Moi, j'ai fait de mon mieux et j'ai gazé tant que j'ai pu pour suivre une Fiat qui était deux fois plus forte que moi... Quel métier !

– Comment, une Fiat ?

Cravel savait pertinemment que c'était une Fiat qui avait amené le professeur et Nora. Il interrogea, haletant :

– À quelle heure vous a-t-on pris ?

L'heure qu'indiqua l'homme était bien celle à laquelle la Fiat faisait route vers Heartsease.

Cravel serra les poings. Ainsi, le professeur avait été suivi. Le danger était imminent. Il revint tout désemparé vers la maison. Tout en marchant, tête basse, il aperçut dans l'herbe un objet brillant. C'était une paire de pince-nez qui avait dû être égarée récemment. La monture n'était pas rouillée. Cravel examina longuement cet accessoire d'optique. Son imagination ajoutait

des yeux, derrière les verres, puis un visage menaçant. Il rentra dans l'hôtel par les sous-sols, espérant trouver des marques de pas semblables à celles qu'il avait vues sur la pelouse, mais il n'y avait rien... Il monta alors jusqu'à son appartement, et là, il fit halte brusquement : sur le tapis rouge, des traces boueuses, des marques fraîches et distinctes, frappaient son regard. Elles n'étaient point là tout à l'heure.

XXXVII

Il regarda autour de lui : pas un mouvement, pas un souffle, rien qui décelât l'existence d'un être, hors ces pas encore humides. Il fut en proie à la panique ; il se précipita à travers les pièces. Il songeait à la jeune fille toujours endormie... Nora reposait encore là, les yeux fermés, immobile, mais il semblait que la couleur revint peu à peu à son visage. Il respira et essuya la sueur qui coulait de son front.

Soudain, il distingua un plateau, avec du thé, et il eut un ricanement : quelle alerte stupide ! Les pas mystérieux n'étaient autres que ceux de la vieille cuisinière ! Il s'assit, vaincu en quelque sorte par une émotion rétrospective. Il tournait le dos au divan qu'occupait Nora. Un bruit léger, tout près de lui, le fit sursauter et, aussi vif que l'éclair, il se retourna.

– Ne bougez pas, ou je tire !

Les yeux exorbités, il fixait un danger nouveau auquel il ne s'attendait nullement : Nora Sanders était debout, dirigeant vers lui le canon d'un browning. Son visage était d'une pâleur mortelle. Elle était vêtue de sa seule chemise de nuit, mais la main qui tenait l'arme était parfaitement ferme. Le revolver était celui de Long, celui-là même qu'il avait laissé sur la table derrière lui.

– Ne bougez pas, répétait-elle. Elle marchait vers la porte du corridor, à reculons. Elle ouvrit cette porte.

Cravel entendit la voix d'un garçon dans le vestibule, en bas. Si Nora réussissait à atteindre l'escalier, elle était sauvée. Il fallait gagner du temps. Sa voix se fit persuasive :

– Vous ne savez pas ce que vous faites, Miss Sanders, vous avez été très malade !

– Je sais très bien ce que je fais !

Il y avait dans ses inflexions un mélange d'énergie et de faiblesse et il lui semblait à elle-même que c'était une autre personne qui parlait tant ces mots résonnèrent étrangement.

– Vous allez prendre froid, et vous vous tuerez si vous ne faites pas attention ! Prenez au moins ce manteau !

Il avait saisi un vêtement qui se trouvait près de lui et il le tendait. Elle recula davantage, le revolver toujours levé vers lui.

– Eh bien, alors, montez dans votre ancienne chambre ! Tenez voici la clef. Je vous jure que je ne vous toucherai pas.

Il avait jeté une clef aux pieds de la jeune fille. Elle hésita pour la ramasser et il en profita pour jeter le manteau sur la main qui tenait l'arme. Une seconde après, il étranglait les cris de Nora dans sa gorge. Elle était encore bien faible, à peine évadée de l'influence de la drogue qu'on lui avait administrée... La lutte ne pouvait pas être longue. Il la traîna jusqu'à lui, brutalement, la recoucha et lui dit :

– Si vous criez, je vous tue !

Les yeux de Nora disaient son désespoir. Il la maintenait d'une main. De l'autre, il prit la seringue hypodermique encore pleine du liquide vert, et, dans la chair du bras, il planta l'aiguille. Elle eut deux ou trois soubresauts, puis retomba immobile et ses yeux se fermèrent.

Le visage de Cravel était couleur de cendre. Il sentait l'urgence de se hâter. La piqûre assurait un sommeil d'une heure ou deux dont il fallait profiter.

Il descendit à son bureau et décrocha le téléphone, demanda un numéro. Une voix familière lui répondit, et pendant cinq minutes il conversa en danois :

– Il faut absolument que vous veniez la chercher... Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il le faut à tout prix... Quant à lui je ne sais pas ce qui lui est arrivé ; je ne le retrouve pas... Envoyez-moi Billy aussitôt que vous le pourrez... Si nous passons la journée, nous sommes sauvés.

Il retourna dans son appartement. La chambre où dormait la jeune fille était fermée, telle qu'il l'avait laissée. Il s'assit, songeant encore à la disparition de Long. De deux choses l'une : ou le policier avait été tué sur le coup, où il avait été gravement blessé... Il essaya de se souvenir exactement de sa conversation avec Arnold. Certaines phrases lui revenaient en mémoire. Il avait été question de Sir Godley... Mais qu'importait ! Certes, le professeur désirait la mort de Sir Godley ; il en avait même discuté la possibilité ; mais pas une seconde Cravel ne songea à associer les traces de pas à la personne du banquier.

Il ne pouvait rester là. Il fallait descendre, faire face à ses devoirs d'hôtelier. Une dernière fois il se dirigea vers la chambre de la dormeuse ; elle reposait, tranquille. Il fit une autre piqûre, par précaution, ferma la porte et s'éloigna.

À peine était-il dans l'entrée qu'il vit une grosse voiture s'arrêter devant le porche. Trois hommes en sortirent et l'un d'eux se présenta.

– Inspecteur Glave, de la police. Une plainte nous est parvenue ce matin et nous venons effectuer une perquisition dans cet hôtel.

Il montrait des papiers. Cravel semblait pétrifié par cette nouvelle offensive. Il ne comprenait pas.

– Perquisitionner ? Une plainte, mais pourquoi ?

– J’ai des ordres, et je les exécute.

Que faire ? On allait découvrir la porte de son appartement privé. On allait trouver la jeune fille. Tout était perdu une fois de plus s’il ne gagnait pas du temps.

Il conduisit les policiers de pièce en pièce. Au premier, ils visitèrent l’appartement que M^{lle} Revelstoke avait occupé. La chambre qui se trouvait à côté était fermée.

– N’avez-vous pas la clef de cette chambre ?

– Si, dans mon bureau.

– Allez la chercher !

Cravel descendit, accompagné de l’un des policiers. Mais il lui fut impossible de trouver cette clef, dans aucun de ses tiroirs. Il dut aller au service de la réception où enfin la clef n° 3 lui fut remise.

Ses pensées s’égarèrent. Il se trouvait incapable de raisonner. Il se sentait pris dans un traquenard, sans issue possible. Qui diable avait alerté la police ?

Cependant, l’inspecteur ouvrait la porte du 3. Il y avait là un amas de matériaux de construction.

Dans le milieu de la pièce, un grand trou carré avait été ménagé.

L’inspecteur pénétra dans la pièce et en ressortit quelques instants après en fermant la porte.

– Que signifie tout cela ? demanda-t-il.

– On construit un nouvel ascenseur, bégaya le directeur. C'est d'ailleurs pourquoi la porte était fermée, afin qu'aucun accident ne puisse se produire.

L'inspection continuait. Cravel en suivait les progrès, les jambes tremblantes. Il espérait encore qu'on ne remarquerait pas la porte dérobée. Son cœur s'arrêta quand le sergent Glave fit halte juste devant cette porte. Il retrouva sa voix pour lui dire :

– Vous ne pouvez pas entrer là... J'ai un ami, il est très malade.

– La clef !

– Je vous dis que j'ai un ami qui est...

– Ne m'obligez pas à user de violence : vous n'avez rien à cacher ; j'entrerai !

Il passa la clef à l'inspecteur, qui fit jouer la serrure et entra dans la petite salle à manger. Puis il se dirigea vers la chambre à coucher, qu'il ouvrit doucement...

Les dents de Cravel se heurtaient l'une contre l'autre. Glave reparut enfin :

– Il n'y a personne, dit-il.

Cravel regardait, bouche bée. Il voyait le lit où il avait laissé Nora Sanders. Ce lit était vide.

XXXVIII

Ensuite, il sembla à Cravel que la perquisition se prolongeait pendant une éternité. Enfin les trousseaux de clefs lui furent rendus. Il entendait, comme dans un songe, le sergent qui disait :

– Je sais combien les formalités de ce genre sont désagréables. Mais je dois exécuter les ordres que je reçois.

Il ne répondit pas. Une seule chose occupait son esprit : le lit vide. Les policiers se retirèrent. Maintenant il se trouvait seul. Mais le danger était toujours présent. Nora disparue, après Long... décidément le moment de fuir était venu.

Il courut à un petit bureau d'acajou, l'ouvrit, et, dans un tiroir secret, prit un coffret d'acier plein de dollars et de banknotes anglaises. Rapidement, il alla revêtir un costume de voyage. Sa voiture était au garage depuis des semaines. Il avait retenu sa place sur plusieurs bateaux en partance pour New-York et son passeport américain était en règle. Un des meilleurs passe-temps de Clay Shelton avait toujours été de forger des papiers d'identité. Cravel en possédait pour n'importe quel pays étranger.

Il entendit alors un pas rapide dans la salle à manger. Il engouffra l'argent dans sa poche et tâcha de rendre un peu de calme à ses traits. Sa sœur entra.

– La police sort d'ici, lui dit-il.

– Je sais. J’ai rencontré l’expédition sur la route. Ils m’ont arrêtée et m’ont posé toutes sortes de questions. Ce qui m’étonne, c’est qu’ils ne m’aient parlé ni de Long ni de Nora. Où sont-ils ?

– Dieu seul le sait !

Elle le regarda, doutant toujours de sa véracité.

– Ils ne sont pas ici ?

– Non !

– Et les autres ?

– Quels autres ?

– Ah ! dit-elle, j’ai aussi rencontré une ambulance roulant vers Londres. Peut-être était-ce Nora ?

Les événements les dépassaient l’un et l’autre.

Alice remarqua alors le costume de voyage de son frère.

– Vous alliez partir ?

– Je vais à Londres où j’ai à faire.

– Vous n’allez pas à Londres, vous fuyez !

– Quelle sottise ! Pourquoi fuirais-je ?

– Pourquoi ? Parce que c’est vous qui avez le plus à payer, parce que c’est vous qui êtes le plus plongé dans toute cette boue, dans tout ce sang... Qu’avez-vous fait de Rouch ?

Il ne répondit pas.

– Ah ! Ah ! Vous l’avez assommé et vous vous imaginez qu’il est au fond de la rivière, sous la voiture de Long ? Eh bien ! il n’y est pas !

– Hein ? Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que Rouch est vivant ! Il n'était pas dans la voiture quand vous avez fait rouler celle-ci dans l'eau. Il était revenu à lui pendant que vous conduisiez et il s'était laissé glisser sur la route...

Un silence de mort s'ensuivit. Enfin Cravel demanda :

– Comment savez-vous tout cela ?

– Par le gardien du garage d'où Rouch a téléphoné à la police.

Cravel devenait de plus en plus pâle.

– Alors, je m'explique la perquisition...

Fuis regardant sa sœur.

– Avez-vous de l'argent ? demanda-t-il.

– J'en ai assez pour un moment.

– Eh bien ! Vous feriez mieux de quitter l'Angleterre... C'est la seule façon d'échapper...

– Êtes-vous sûr que ce soit la seule façon ? dit-elle gravement.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous cherchez la meilleure façon pour une souris d'échapper au chat qui joue avec elle ? C'est en effet notre cas...

Il regarda autour de lui nerveusement.

– Il faudrait leur téléphoner, les prévenir... j'ai déjà essayé, mais savez-vous qui j'ai trouvé au bout du fil ? un policier !

– Et vous pensez toujours pouvoir sortir d'Angleterre ?

– Que faire ?

– Partir, en effet... Sortir, oui !

– Comment ?

Elle le regarda fixement :

– De la façon dont Jacky est parti !

Il baissa les yeux devant elle. Maintenant, il n’essayait plus de jouer au plus fin. Il murmura :

– Jacky... Il le fallait ! vous le savez bien !

– Peut-être, dit-elle.

Puis, après un silence, elle demanda :

– Où alliez-vous quand je suis entrée ?

– Chercher ma voiture.

Elle haussa les épaules.

– Votre voiture ? À chaque porte, à chaque grille, deux policiers et une motocyclette vous attendent. Il n’est pas plus possible de sortir de Heartsease que de l’enfer.

Il resta muet. Un instant, elle regarda sans pitié cet homme désemparé. Puis elle quitta la pièce. Il s’était assis, tremblant, le visage défait, se mordant les ongles, et essayant encore de rassembler ses pensées, de forger un plan. Tout à coup une voix l’appela : « Cravel ! » Il fut debout, comme mû par un ressort et il ouvrit la porte. Quelqu’un était là, face à lui, le considérant en souriant : Arnold Long.

XXXIX

Un léger pansement sur la tempe droite, c'est tout ce qui décelait que Long eût fait une mauvaise chute. Son sourire, sa contenance un peu ironique étaient toujours les mêmes.

– Vous êtes décidément un mauvais gardien de morgue, mon cher, dit-il à Cravel. Qu'avez-vous pensé de mon rival tout à l'heure ? En voilà un qui sait perquisitionner !

Le directeur retrouvait la parole, et c'était pour demander :

– Mais d'où sortez-vous ?

– Vraiment, vous êtes un enfant, mon pauvre ami. Et dire que vous vous êtes cru un grand forban ! Vous voulez savoir d'où je sors ? Mais de la fameuse chambre n° 3... J'aurais pu mourir là si quelque bon samaritain n'était venu m'y retrouver !

– Mais où est Nora ?

– Vous parlez de M^{lle} Sanders, je suppose ? À quoi imaginez-vous qu'ait pu servir cette perquisition matinale, si ce n'était pour vous entraîner dans une certaine partie de la maison pendant que l'on sortait Miss Sanders de l'autre ? Depuis mon premier séjour à Heartsease, je possède les clefs de toutes vos portes. À vrai dire, j'ai été aidé tout à l'heure par un inconnu que je ne vous nommerai pas.

Chose étrange, depuis qu'il se trouvait en présence d'un danger précis, Cravel reprenait son sang-froid. Même, il retrouvait le goût du combat. Cependant, le détective continuait :

– Je suis venu vous donner une dernière chance, Cravel. Elle est faible et je ne vous promets rien, mais je tiens tellement à savoir exactement comment Monkford est mort que je ferai peut-être quelque chose pour vous si vous dites la vérité.

– Ainsi, me connaissant comme vous me connaissez, vous supposez que je vais dénoncer mes amis ?

Il regardait Long bien en face.

– Dites-moi plutôt où est ma sœur.

– En sûreté. Partie avec un ami.

– Arrêtée ?

Long acquiesça :

– Je ne pense pas qu'elle soit bien sévèrement condamnée. Elle sera la seule d'ailleurs. Peut-être que Jackson Crayley aurait pu échapper, lui aussi, mais vous avez devancé le jugement. Vous l'avez exécuté, et vraiment, Cravel, c'est là une de vos plus mauvaises actions.

Cravel ne semblait guère écouter son interlocuteur. Il regardait le parquet en réfléchissant. Les couleurs affluaient de nouveau à son visage. Tout à coup, il leva les yeux :

– Ainsi vous voulez savoir comment Monkford est mort ? Après tout, pourquoi pas !

– C'est vous qui l'avez tué ?

– Non, ce n'est pas moi qui ai tiré.

– Alors qui ?

– Personne ! Il s’est tué lui-même.

– On n’a trouvé auprès de lui aucune arme !

– Si... Vous avez même tenu l’arme entre vos mains, sans vous en douter. Venez : vous allez tout savoir.

Long le regarda et le suivit vers l’ancien appartement de Monkford. Arrivés devant la porte :

– Prêtez-moi donc ce passe-partout qui m’appartient, dit Cravel.

Il ouvrit lui-même la porte de la chambre tragique. En entrant, il jeta un regard vers le trou béant par lequel avait disparu Arnold quelques heures plus tôt, et il dit :

– Attention. Nous avons failli avoir ici un accident mortel ce matin.

Long ne put s’empêcher d’apprécier l’humour de cet homme qu’il avait l’intention de faire pendre, et qui le savait.

– Voilà, expliqua Cravel. La chose fut très simple, quoique très ingénieuse. Toutes les choses ingénieuses sont simples.

À ce moment, il inclina la tête, comme s’il entendait un bruit :

– Le téléphone, dit-il. Puis-je descendre y répondre ?

L’inspecteur consentit. Il savait que la maison était bien gardée et qu’aucune fuite n’était possible. Il profita de l’absence de l’autre pour examiner les dégâts faits dans la chambre. Enfin le directeur remonta :

– C’était pour vous, dit-il un peu essoufflé. J’ai fait brancher la communication ici. L’appareil fonctionne encore bien que la chambre ait été livrée aux ouvriers.

Long prit le récepteur et écouta.

– Mais la ligne semble morte, dit-il.

– Vous croyez ? Essayez de sonner...

Arnold avait déjà le doigt sur le bouton. Il allait appuyer quand ses yeux rencontrèrent ceux de Cravel. Il y lut on ne sait quoi de terrible et de triomphant. En même temps une sorte de pressentiment le visitait, celui d'un danger latent, inexprimable. Il n'en acheva pas moins son geste, mais, tout en pressant le contact électrique, il éloigna de son oreille le récepteur. Et alors, une explosion terrible l'assourdit. Il laissa tomber l'appareil sur le plancher et se retourna, une main sur la tempe.

Cravel, debout, s'appuyait au mur, face à lui. Un air étrange et presque comique de surprise modifiait son visage soudainement pâle. Du sang coulait d'une blessure à son front. Il se balança lentement de droite à gauche et tomba tout d'une pièce sur le plancher. Il était mort.

Long se précipita dans l'escalier et appela à l'aide. On souleva le corps. On l'étendit sur le lit. Il n'y avait plus rien à faire.

– Qu'est-il arrivé ? demandait l'aide de Long.

Ce dernier ne répondit pas. Il prit le récepteur du téléphone et l'examina. Comme dans tous les récepteurs, un trou de deux centimètres de diamètre se trouvait au centre, mais derrière ce trou, il n'y avait pas trace du diaphragme usuel. À la place, un simple tube d'acier s'enfonçait dans la poignée de l'appareil qui se trouvait ainsi transformé en un revolver très habilement maquillé. Le coup partait grâce au contact de la sonnerie électrique.

Cravel avait promis l'explication de la mort de les terribles Monkford. Il avait tenu parole. Arnold comprenait aussi pourquoi, alors qu'il allait commencer l'examen de cette chambre, on avait provoqué une explosion dans celle de Nora ; pendant qu'il y courait, on avait pu changer l'instrument et y substituer un récepteur ordinaire.

Rien ne le retenait plus dans cette maison sanglante. Il revint à Londres. Au passage, il s'arrêta à la station de police où était retenue Alice Cravel et lui apprit la mort de son frère. Elle parut soulagée par cette conclusion. Elle dit :

- Je préfère cela, pour lui...
- Vraiment ?
- Vraiment ! Mais vous-même, vous l'avez échappé belle !
- Vous saviez que ce traquenard m'attendait ?
- Celui-là ou un autre...

En arrivant chez lui, le détective apprit que Sir Godley était rentré à Barkley Square. Il en fut très rassuré. Cependant sa tâche était loin d'être terminée. Il se rendit à la préfecture, obtint les mandats d'arrêt nécessaires et accompagné par Rouch très fier d'avoir échappé à un bain froid, se présenta au bureau de M^e Henry.

L'avocat qui le croyait mort ou mourant à Heartsease ne sut pas cacher son émotion. Il se laissa tomber sur un siège, incapable de se mouvoir ou de parler.

L'image même de l'épouvante.

– Désolé de vous produire cet effet, dit Long ; cela me prouve néanmoins que vous devinez la nature de ma mission auprès de vous. Je vous arrête comme complice du meurtre de Joshua Monkford, le 1^{er} août dernier. Mon devoir me commande en outre de vous prévenir que chaque mot que vous prononcerez désormais servira pour ou contre vous.

Prononcer un mot, le jeune légiste n'y songeait pas. Ses yeux semblaient vides de toute compréhension. Il restait comme figé et ce ne fut que lorsque le policier lui saisit le bras qu'il sembla quelque peu réagir.

Il bégaya :

– Où... Où... est Cravel ?

– Mort !

– Mort ?

Et tout à coup, Henry éclata de rire.

– Comme c'est drôle ! dit-il. Comme tout cela est drôle !

Il balançait la tête de droite à gauche, secoué par un rire stupide qui ne cessa pas lorsqu'on le fit entrer dans le taxi qui l'attendait en bas.

XL

Miss Revelstoke était agacée. Sa secrétaire lui manquait. Elle contemplait avec ennui la pile de lettres qui tremblait sur son bureau.

Presque toutes ces lettres étaient recommandées et urgentes. La plupart contenaient des réclamations de fournisseurs, les notes n'ayant pas été payées depuis des mois.

Depuis la mort de Monkford, la situation financière de la vieille dame était embarrassée. Sa banque l'avait priée de vouloir bien mettre à jour son compte, et elle avait dû vendre à perte pas mal d'actions. Il lui restait fort peu de disponibilités en ce moment.

Une autre chose l'inquiétait. Elle n'arrivait pas à téléphoner à Heartsease ni à son homme d'affaires Henry. À chaque appel, le signal « pas libre » lui avait été opposé et ses réclamations n'avaient abouti à aucun résultat. Pour se distraire de ses pensées plutôt sombres, M^{lle} Revelstoke prit sa boîte à ouvrage, s'assit près de la fenêtre et se mit à coudre comme elle en avait l'habitude.

De temps à autre, elle donnait un regard à la rue. Elle vit ainsi Arnold Long descendre de taxi, suivi de deux hommes. Elle entendit sa femme de chambre accourir pour répondre au coup de timbre. Elle se précipita au-devant de cette fille :

– Retournez à votre cuisine. J'ouvrirai moi-même.

Elle avait gardé en main ses ciseaux. Dès qu'elle fut seule, elle coupa le fil de la sonnette puis, avec une grande rapidité, elle passa dans son bureau, saisit un manteau, un chapeau, ne perdit pas de temps à les mettre, mais empoigna un sac assez lourd qui semblait tout préparé sur la table. Elle descendit ainsi chargée par un escalier spécial jusqu'à son garage, et mit sa voiture en marche. Puis elle sortit en prenant soin de ne point passer devant la maison.

Elle se dirigea à vive allure vers la gare de Liverpool. Un peu avant la station, elle abandonna sa voiture. Elle s'en fut à pied prendre un billet pour Clacton et s'installa paisiblement dans une voiture de première, après avoir acheté les journaux du soir.

Elle eut la chance de se trouver seule dans son compartiment. L'aide d'un peigne et d'une petite boîte à poudre lui permirent d'opérer un changement notable dans son apparence.

Clacton-sur-mer était très fréquenté à cette époque de l'année. Trois fois par semaine, des excursions en bateau menaient les touristes jusqu'à Ostende. Elle se rendit donc dans cette ville élégante, n'ayant pour tout bagage que la lourde valise emportée de Londres.

M^{lle} Revelstoke était nantie de tous les passeports nécessaires. Elle ne resta à Ostende que le temps d'aller dans un grand magasin où elle fit l'emplette d'un costume complet de paysanne aisée. Il est certain que lorsqu'elle sortit du petit hôtel où elle avait changé de vêtements, fait disparaître en grande partie la teinture de ses cheveux en les lavant à l'eau de cristal et dissimulé ses yeux derrière une paire de lunettes à verres fumés, Long lui-même ne l'aurait pas facilement reconnue.

Elle fit un paquet de ses vêtements abandonnés, paya sa note et se dirigea vers la gare. En route, elle acheta un énorme parapluie. Puis elle monta dans le train de Bruxelles. De là, elle

se rendit à Liège où elle s'installa dans un petit logement tranquille où elle passa son temps à lire des journaux anglais.

Elle apprit ainsi la mort de Cravel et l'arrestation d'Alice et d'Henry. La pensée d'Henry la remplissait de détresse. Elle aimait profondément cet homme et son chagrin augmenta lorsqu'elle sut que le prisonnier ne pouvait être interrogé, les docteurs certifiant que son état mental ne le permettait pas.

Un mois passa. L'enquête était retardée de semaine en semaine, par l'état de faiblesse d'esprit du jeune avocat. La vieille dame apprit aussi qu'on n'avait pas suffisamment de preuves contre Alice Cravel et que celle-ci allait être libérée. Elle n'aimait pas Alice qui était une amie de Jackson Crayley qu'elle détestait. Et puis Alice avait par moment des crises de scrupule assez gênantes.

Miss Revelstoke se faisait appeler M^{me} Pontière et il semblait que rien ne put jamais venir la troubler dans sa nouvelle retraite. Elle avait obtenu une carte d'identité. D'après les journaux, on la supposait enfuie en Amérique.

Un matin, en sortant de la cathédrale après l'office, elle se trouva face à face avec un jeune homme qui la salua poliment :

– Miss Revelstoke, je crois ?

Sans mot dire, elle accompagna Long à la police. Pendant le trajet, Arnold eut l'impression de marcher à côté de la haine personnifiée.

Les formalités d'extradition furent rapides et pendant tout le voyage du retour, la vieille dame ne prononça pas un mot. Ce ne fut qu'en arrivant à Londres, avant d'être incarcérée, qu'elle demanda :

– Comment va Henry ?

– Je crains beaucoup, fit Long, que votre fils ne plaide plus jamais.

Elle ne répondit pas, mais un regard trahit le désespoir de cette femme dont la volonté était de fer.

– Naturellement, ajouta-t-elle, Alice a parlé ! Cette fille est sans courage, aussi molle que son frère. Quant à celui-là, c'était bien la peine d'en faire un docteur !

C'est ainsi que Long apprit quelle était la profession réelle de Cravel.

Le jour où Miss Revelstoke fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité, le pauvre fou souriant qui était à ses côtés, au banc d'accusation, fut envoyé dans un asile à la disposition de la Cour. Ce même jour, Arnold Long se présenta à son chef et lui remit une lettre que celui-ci lut posément, comme il faisait toute chose.

– Mon cher Long, je suis désolé que vous ayez décidé de nous quitter. Vous êtes désigné pour un avancement que certes vous méritez et nous allons nous trouver fort en peine pour vous remplacer. Quand voulez-vous avoir votre liberté ?

– Immédiatement, si la chose est possible, répondit Long.

– Je vais essayer de vous donner satisfaction mais je crois que vous ne pourrez guère être libre avant trois ou quatre jours.

– Cela suffira amplement.

Le démissionnaire serra la main du colonel et se rendit à Barkley Square où il arriva en même temps que son père qu'accompagnait Nora Sanders. Le banquier venait d'aller chercher la jeune fille à la campagne où elle était restée pendant toute la durée du procès, sans avoir la moindre nouvelle. Son état, en effet, avait exigé le plus grand calme pendant un mois. Elle n'en eut pas moins, plus tard, l'occasion de frissonner lorsqu'Arnold lui raconta en détail tous ces événements.

– Abominable... dit-elle alors à voix basse.

– Oui... Moi-même, j'avais un peu pitié d'elle...

– C'est moi qui devrais en avoir pitié, dit Sir Godley choisissant un cigare. Je dois d'ailleurs dire que je n'en éprouve aucune.

– Je ne comprends pas, dit Nora. Moi, j'ai vécu avec elle et elle me traitait convenablement.

Le vieil homme hésitait à répondre. Ce fut son fils qui insista :

– Dites-lui pourquoi vous devriez avoir pitié, allons...

– Mon Dieu, parce que...

À ce moment même l'appel du téléphone retentit, Sir Godley prit le récepteur, écouta, et Arnold vit un nuage passer sur son visage.

– C'est extraordinaire ! dit le banquier.

Quelqu'un à l'autre bout du fil semblait plaider avec insistance. Ce quelqu'un était le chapelain de la prison où se trouvait Miss Revelstoke.

– Soit, répondit enfin Sir Godley, je vais venir.

Les yeux du fils et du père se rencontrèrent.

– Elle veut me voir, dit-il brièvement.

– Vous, mais pourquoi vous ? demanda la jeune fille.

Elle distingua alors dans l'expression de Sir Godley quelque chose qui fit qu'elle n'insista pas... C'est en silence qu'elle le regarda quitter la pièce tandis qu'il répétait :

– Puisqu'elle veut me voir, il faut que j'y aille...

XLI

Sir Godley se dirigea donc vers la prison. L'après-midi était beau, mais eut-il tonné et plu à torrent que le vieillard n'en eût rien remarqué. Il allait le plus lentement possible, absorbé dans ses pensées, soupirant de temps en temps. Il murmurait : « Quelle femme exceptionnelle !... Quel chef pour tous ces « Terribles » ! Voilà trente ans que nous ne nous sommes pas rencontrés, mais je gage que cette entrevue ne sera guère plaisante... »

Il arrivait. Il fut admis immédiatement et un gardien en uniforme le conduisit près du directeur. Là, le chapelain l'attendait, celui-là même qui lui avait téléphoné.

Sir Godley apprit alors qu'une telle visite était une faveur accordée à M^{lle} Revelstoke, malgré les règlements, et qu'il devait s'engager à ne commettre de son côté aucune indiscretion. Recommandation superflue...

– Elle est d'un calme extraordinaire, dit le chapelain qui semblait avoir subi fortement l'influence de la prisonnière... Je vous demande pardon d'avoir tant insisté, mais elle prétend avoir à vous communiquer quelque chose de très important.

– Très bien, dit Sir Godley, conduisez-moi !

Ils arrivèrent dans un grand hall bordé de galeries d'acier sur lesquelles s'ouvraient de petites portes, à intervalles régu-

liers. M^{lle} Revelstoke occupait une cellule assez grande, au rez-de-chaussée. Un gardien ouvrit la porte et le banquier entra.

– Je suis supposé assister à votre entrevue, dit le chapelain ; le règlement l'exige, mais je me contenterai de laisser la porte entr'ouverte et je resterai à l'extérieur.

Sir Godley eut besoin de faire un grand effort de volonté pour franchir cette porte. Il se décida enfin. La prisonnière se tenait debout, appuyée contre le mur, très tranquille. Ses yeux noirs souriaient. Elle n'avait pas encore changé ses vêtements contre l'uniforme habituel ; elle portait toujours la robe qu'elle avait le jour de son jugement, un tailleur bleu sombre. Le soir même, on devait la transférer dans une autre prison, hors de Londres.

– Bonjour, Godley ! Je vous remercie d'être venu.

Il inclina légèrement la tête. Elle ajouta :

– Mes compliments à votre fils. C'est un habile homme. Sans doute hérite-t-il son intelligence de sa mère ?

L'insolence du propos ne troubla aucunement Sir Godley. Ainsi, depuis vingt-cinq ans et plus, elle n'avait pas changé ! Elle était bien la même femme, pleine de sang-froid, ironique, presque indifférente à son sort. C'est ainsi qu'il l'avait toujours connue.

– Bien sûr, dit-elle, je n'avais d'abord pas pensé qu'Arnold fût apparenté à Clay... Je croyais à une simple coïncidence. Si j'avais su la vérité dès le début, cela aurait sans doute beaucoup influé sur la marche des événements.

Le désir de la condamnée était peut-être de faire parler son interlocuteur. Dans ce cas, elle fut désappointée car il se contenta d'acquiescer silencieusement. L'âge les avait beaucoup changés tous les deux, au moins physiquement, mais malgré toutes

les rides, le ton gris de la peau, la maigreur des joues, il retrouvait parfaitement les traits qu'il aurait tant voulu oublier.

– Voilà, je désire que vous vous occupiez d'Alice et d'Henry, dit-elle d'un autre ton. Non pas qu'Alice m'intéresse beaucoup ; après tout elle peut s'occuper d'elle-même ; mais d'Henry, on me dit que sa raison ne reviendra jamais ; je vous en prie, veillez à ce qu'il ait les soins nécessaires.

– Entendu, je ferai encore cela pour vous, dit le banquier sans hésitation.

Elle le regardait curieusement.

– Vous avez changé, mais votre voix est la même. Je la reconnaîtrais n'importe où ! Comme tout cela est étrange... Clay est mort et c'est votre fils qui s'est jeté sur sa trace. La mort le suivait pas à pas !

Elle parlait sans amertume. On aurait pu penser que rien dans cette aventure ne la concernait personnellement. Godley ne pouvait s'empêcher d'admirer son calme et son implacable volonté.

– Les policiers que j'ai vus, reprit-elle, appellent votre fils : « Long le veinard ». Évidemment, la chance l'a servi... Dites-moi Godley, vous ne trouvez pas curieux que j'accepte si facilement cette condamnation ? Vous savez combien Clay était un admirable chef ! Il était extraordinaire ! il pensait à tout ! Il n'aurait jamais été pendu s'il n'avait eu, dans la lutte qu'il engagea à la banque avec Arnold, son veston complètement déchiré. Si bien qu'on le lui enleva pour lui en donner un autre...

Godley ne comprenait nullement ce qu'elle voulait dire. Il ne se souvenait point qu'aucune arme ou aucun papier se fussent trouvés dans les poches de ce veston ou dans ce veston lui-même. Mais la vieille femme continuait :

– Vous aurez le temps plus tard de réfléchir à ce que je vous dis en ce moment. C'est un fait que Clay serait vivant, que Cravel, que Jackson Crayley seraient vivants, eux aussi, que ce pauvre Henry ne serait point fou et que moi je ferais de la couture tranquillement chez moi, si Arnold n'avait pas été votre fils...

Sir Godley la regarda durement :

– Et Monkford, et tous les autres qui ont été tués ? Le juge, l'avocat, le bourreau ? Ne sont-ils pas morts par la faute de Clay ? Je vous le dis, en vérité, je suis reconnaissant à Arnold d'avoir fait arrêter cet homme. Il a fait son devoir vis-à-vis de la Société et pour moi je n'éprouve ni fausse pitié ni remords...

La détenue continuait à sourire. Elle prit une feuille de papier soigneusement pliée, qui se trouvait sur une tablette et la lui tendit :

– Ceci vous expliquera mieux ce que je voulais exprimer, dit-elle.

Avant qu'il ne tînt la feuille, elle la lâcha malencontreusement, si bien que le papier tomba aux pieds de Sir Godley. Il fit un pas en avant et se pencha pour le ramasser.

Ce fut le cri du prêtre qui se tenait à la porte, qui sauva alors le banquier. Autrement, il aurait reçu entre les deux épaules le coup que lui destinait Miss Revelstoke, dont la main s'était soudainement armée d'une lame mince et acérée. Par deux fois, elle essaya de frapper et deux fois elle manqua son coup.

Alors se reculant brusquement à l'autre bout de la cellule, elle arracha un bouton de sa jaquette et porta sa main à sa bouche. Tous ces mouvements s'étaient effectués en quelques secondes. Déjà, l'étroit espace était plein de gardiens.

Miss Revelstoke n'offrit aucune résistance. Elle laissa tomber son couteau sur le dallage. On remarqua alors que le manche avait la forme d'un talon de chaussure. Clay était décidément un homme qui pensait à tout. Pendant tout le procès, cette lame de rasoir avait pu être dissimulée entre les semelles des bottines qui chaussaient l'inculpée.

Terriblement ému par cette scène, Sir Godley s'éloigna jusqu'aux bureaux du directeur. Il y fut bientôt rejoint par le prêtre, dont la physionomie débonnaire était bouleversée.

– Aviez-vous donné quelque chose à cette femme ? demanda-t-il.

Sir Godley le regarda avec étonnement.

– Lui donner quelque chose ? Que voulez-vous dire ?

L'autre hocha pensivement la tête :

– Elle est morte ! un des boutons de sa jaquette est arraché... C'est là que devait se trouver le poison !...

Ainsi le banquier comprit-il pourquoi la perte de son veston n'avait point permis à Clay Shelton d'échapper au gibet. Certes, Clay Shelton était un chef. Mais les plus prévoyants se trompent parfois...

XLII

Quinze jours avaient passé. L'enquête ouverte après la mort de Miss Revelstoke avait suscité l'intérêt pendant un instant. Maintenant tout était oublié.

Nora Sanders s'était retirée provisoirement dans une propriété de Sir Godley dont elle suivait volontiers les conseils. Elle avait décidé, d'accord avec lui, de ne pas accepter l'héritage de Monkford. Elle avait quelques bonnes raisons de croire que le testament était faux. Le banquier se remettait peu à peu de ses émotions dans cette même propriété. Un soir, alors que les domestiques s'étaient retirés après le dîner, il interpella la jeune fille :

– Avez-vous lu tous les détails de l'enquête ?

Nora secoua la tête :

– Non, Arnold n'a voulu me laisser lire aucun journal. J'ai simplement vu, dans la rue, un sous-titre qui a attiré mon attention « Histoire extraordinaire d'un banquier ». Cela vous concerne-t-il ?

– Oui, avoua Sir Godley avec un triste sourire, et cette histoire extraordinaire est celle que j'allais vous raconter lorsque je fus appelé à la prison...

Il poussa un long soupir et alluma un cigare avant de parler :

– Miss Revelstoke avait été ma femme, voilà ce que vous ignoriez. Toute l’aventure des « Terribles » n’a pas paru dans les journaux. Mon fils et moi avons fait tout ce que nous avons pu pour éviter la publication d’un tas de détails inutiles... Clay Shelton était mon frère, ou plutôt mon demi-frère. Il eut toujours un caractère difficile, pervers, sans scrupules. Jeune homme, il vola mon père et ensuite me vola moi-même. Tout de suite après, il s’enfuit. À ce moment, j’étais fiancé à une charmante jeune fille, une danoise qui s’appelait Miss Hoslander. Elle était venue, en Angleterre comme institutrice chez des amis à nous... Je l’avais rencontrée à une garden-party... Je tombai amoureux d’elle à peu près au moment de la fuite de mon frère. Je l’ai épousée...

Il prit alors un temps et secoua la cendre de son cigare :

– Ma chère enfant, je ne vous souhaite pas semblable expérience ! La femme que j’épousai semblait la plus douce, la plus aimable, la plus pure des jeunes filles, mais le jour même du mariage, dès les premiers instants de vie conjugale, elle laissa apparaître son cynisme révoltant : elle était amoureuse de mon frère et la seule raison pour laquelle elle m’avait épousé, était le désir de donner un nom à l’enfant qu’elle attendait de lui. Pourquoi me fit-elle cet aveu ? Je ne l’ai jamais très bien compris. Sans doute voulut-elle me blesser, me révolter afin d’échapper aux manifestations de mon amour... Elle ne me cacha pas qu’elle me détestait... J’étais un bon garçon à cette époque, plein d’illusions et cultivant la « plus haute opinion des femmes... La désillusion fut brutale. Nous allions à Copenhague, en voyage de noces, et c’est pendant la traversée de la mer du Nord qu’elle me fit ces aimables confidences. Trois jours après, nous arrivions dans la capitale du Danemark. Elle m’abandonna en me disant qu’elle allait faire quelques emplettes. Je l’attendis pour le dîner et au bout d’une heure, je reçus un petit mot où elle me signifiait son intention d’aller vivre sa vie de son côté. Elle ajoutait qu’elle savait où trouver le vrai bonheur. Immédiatement, je fis le né-

cessaire pour obtenir le divorce. Je crois bien qu'elle s'est remariée.

– Le 9 février 86 ! C'était la troisième date gravée sur le panneau du bateau, interrompit Arnold qui venait d'entrer.

– Une autre indiquait l'arrivée au monde de Crayley ou Jackson Crayley-Long. Crayley était le nom d'un château de notre famille en Yorckig, reprit Sir Godley. Pour moi, jamais je n'entendis parler de mon frère ni de mon ancienne femme jusqu'au jour où mon fondé de pouvoirs vint me trouver pour m'avouer qu'il avait payé 60.000 livres sur une fausse lettre de change. Ma première pensée fut naturellement de m'adresser à la police. Cependant, je voulus d'abord voir le document, et je remarquai deux lettres au crayon : J. X. Je reconnus immédiatement l'écriture de mon demi-frère. Les X de John étaient très particuliers. Il avait apposé ces initiales uniquement pour me braver. Je payai donc les 60.000 livres sur ma fortune personnelle et je mis une annonce dans le *Times* qui commençait par J. X. : *J'ai payé une fois, mais je ne paierai pas une seconde.* John, d'ailleurs, ne tenta plus de s'en prendre à moi. Il commença alors la série de ses faux, à travers le monde, faux qui rendirent le nom de Clay Shelton à la fois fameux et infâme.

Le banquier se tut pendant un instant. Puis il reprit après avoir médité :

– Il y a pourtant une chose que j'admirais en Clay Shelton. – Je préfère lui garder ce nom. – C'est la volonté et la discipline qui présidèrent à toute sa vie. Il était marié, il avait une nombreuse famille et jamais il ne vécut avec elle que trois mois par an, alors qu'il la retrouvait dans une petite station balnéaire de la Baltique. Tous les enfants furent élevés au Danemark. Ils parlaient le danois couramment. Lorsqu'ils furent majeurs, Clay eut l'audace de leur avouer quels étaient ses moyens d'existence. Il pensait que s'ils restaient associés les uns aux autres, ils seraient à peu près invulnérables. Il exigea seulement qu'ils parussent n'avoir aucune relation ensemble. La mère revint donc en An-

gleterre jouer le rôle d'une vieille fille ; les garçons choisirent des professions diverses ; Crayley fut un propriétaire terrien ; il acheta d'abord une ferme qui ne lui réussit guère, d'ailleurs. Il acquit alors une maison sur la rivière et sa tâche consista désormais à voyager sur le continent, à s'acointer avec les gens riches et à se procurer leur signature, ainsi que tous les renseignements possibles sur leur vie privée. Henry devint avocat et le second fils Cravel directeur de Heartsease. Il était secondé par Alice, comme vous le savez. Cravel était le bras droit de son père. Quant à Crayley, sans doute aurait-il préféré ne point faire partie de la bande. Il n'était d'ailleurs pas très intelligent et c'est lui qui perdit son père, lors de l'arrestation de celui-ci, car il eut la mauvaise idée de lui glisser un revolver tout en paraissant prendre parti pour la police. En fait, Crayley fit des pieds et des mains pour quitter l'association. En cela, il était d'accord avec Alice. Ces deux-là s'aimaient beaucoup. Mais Cravel et Miss Revelstoke ne leur permirent jamais d'échapper aux « Terribles ». C'est elle qui s'habillait en homme, c'était elle le professeur qui préparait toute chose, engageait les comparses nécessaires, Cravel étant toujours près d'elle pour exécuter l'assassin lorsque celui-ci avait accompli sa sinistre tâche. C'est Cravel qui exécuta Crayley dont il blâmait la mollesse et dont il se méfiait... C'est lui qui tua Harry, après que cet ancien soldat eût tenté de le débarrasser d'Arnold... Or, la pseudo Miss Revelstoke avait besoin d'une secrétaire : elle vous employa, vous Nora, cherchant à se servir de vous pour alimenter les finances de la bande. C'est pourquoi elle vous envoya chez Monkford sachant combien il serait sensible à votre jeune beauté. Elle ne désirait pas vous voir épouser Monkford, dont la mort était certainement décidée, mais il fallait que le testament fabriqué en votre faveur parût plausible... Enfin, c'est elle qui vous envoya la fameuse bague. Malheureusement pour elle, Arnold avait déjà vu cette bague sur un de ses portraits ; voilà le début de la piste. Quand il vint me trouver en me décrivant le bijou, je pus affirmer que cette bague était celle que j'avais achetée pour ma femme, le premier jour de mon arrivée à Copenhague ! J'avoue que je n'avais au-

cune idée de l'identité de Miss Revelstoke jusqu'au jour où, sortant pour aller mettre une lettre à la poste, je remarquai le visage d'un vieillard qui passait dans une voiture. Ses yeux fixèrent les miens et je fus certain tout de suite qu'ils appartenaient à celle qui avait été pour moi Alicia Hoslander. Je suivis la voiture, plein des sentiments que vous pouvez imaginer. Elle s'arrêta en différents endroits, puis je la vis entrer dans la remise de Miss Revelstoke. Il n'y avait plus de doute pour moi : Miss Revelstoke et Alicia Hoslander étaient la même personne. Quelques instants après, la voiture personnelle de M^{lle} Revelstoke sortait du garage. À nouveau, je la suivis. Il pleuvait, par bonheur, et je pus garder la piste sur la route de Heartsease. Je la vis disparaître dans l'hôtel. Puis quelqu'un remisa l'auto au garage. J'attendais je ne savais trop quoi. L'inquiétude que j'avais ressentie au début de cette poursuite me revenait. Tout à coup, je vis arriver une ambulance automobile. On en sortit un brancard sur lequel une forme était couchée. Cravel en prit possession et l'ambulance s'éloigna. Jamais ma curiosité n'avait été éveillée à ce point. Je répugnais à entrer dans l'hôtel par la grande porte ; je fis le tour des bâtiments et je remarquai bientôt une ouverture laissée béante par les ouvriers. J'y pénétrai. Je me trouvai alors dans un endroit très sombre. C'étaient les sous-sols. J'entendis des voix. Je reconnus celle de la Revelstoke toujours semblable à celle de Miss Hoslander... Mon instinct ne m'avait pas trompé. Mais ce qu'elle disait figeait mon sang dans mes veines et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Tout le plan infernal conçu par ces bandits me fut ainsi révélé. Je me jurai de le déjouer. Je parcourus les sous-sols essayant de découvrir le trou par lequel Arnold devait disparaître. Je le trouvai au milieu d'un amas d'échafaudages et d'outils abandonnés. D'ailleurs, je n'eus pas longtemps à attendre. Je reçus positivement mon fils dans mes bras. Par bonheur ses vêtements s'étaient accrochés à l'un des madriers et avaient amorti considérablement sa chute. Vous savez le reste...

Et Sir Godley conclut :

– Désormais, ma chère Nora, vous êtes en sécurité, mieux même qu'en sécurité !

En disant ces derniers mots, il avait souri tout en dirigeant son regard vers son fils.

Il y eut un silence, et c'est encore le vieux banquier qui le rompit :

– Mon Dieu, je crois qu'Arnold, pour une fois, manque de courage ou de décision. Mais moi, je n'ai pas de temps à perdre. Je suis un vieil homme impatient de voir enfin du bonheur autour de moi... Nora ! Jamais je n'aurais pensé rencontrer une belle-fille qui me plût autant que vous... Ne me faites pas trop attendre, mes enfants !

FIN

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>


en août 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Isabelle.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Les Terribles*, édition J.-H. Jeheber S. A., Genève, 1931. La maquette de première page a été réalisée par Laura Wells en août 2012 en utilisant comme fond d'image une photo, tirée de Wikimedia, prise par John Goldsmith le 15 mai 2009, intitulée *Bungalow lawn, Barton Mills, by River Lark*. Cette photo et donc la maquette qui en dérive a une licence sous [Creative](#)

[Commons](#) Attribution-ShareAlike 2.0 license (). Copies, distributions et adaptations de cette maquette doivent impérativement mentionner l'auteur la photo dans les termes précisés ci-dessus dans la licence CC.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles (voir restrictions ci-dessus en ce qui concerne l'image de 1^{ère} page). Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Remerciements :**

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.